MŒURS FRANÇAISES.

L'ÉCRIVAIN

PUBLIC.

T. III.

Cet ouvrage se trouve aussi à

Agen... chez Noubel.
Aix-la-Chap. Laruelle.
Angers .... Fourrié-Mame.
Arras ..... Topino.
Bayonne ... Bonzom.
Berlin..... Schlesinger.
Besançon.. { Deis, Girard.
Blois. . . . Aucher-Éloi.
Bordeaux.. { Mme Bergeret, Lawalle jeune, Melon, Coudert, Gassiot, Gayet.
Bourges.... Gilles.
Breslau .... Korn.
Brest..... { Le Fournier-Desp., Egasse.
Bruxelles.. { Lecharlier, De Mat, Stapleaux.
Caen ..... { Mancel, Mme Belin-Lebaron.
Calais ..... Leleux.
Cambrai ... Giard.
Chartres .. { Hervé. Garnier-Alla[illegible]
Clermont-F. Thibaud.
Dieppe. ... Marais.
Dijon..... { Lagier, Noellat, Tussa.
Dunkerque. { Bronner-Beauwens, Lenoir.
Francfort.. { Jugel. Brœnner.
Gand. .... { Dujardin, Wandekerkove.
Gênes..... Yves Gravier.
Genève.... { Paschoud, Manget-Cherbulier.
Havre ..... Chapelle.
Honfleur.... Blon.
Leipsick. .. { Grieshammer, Zirgès.
Liège .... { Desoër, Collardin.
Lausanne... Fischer.
Lille...... Vanackere.
Londres... { Bossange, Dulau, Treuttel et Würtz.
Lorient.... { Caris, Fauvel.
Lyon ..... { Bohaire, Faverio, Maire.
Manheim.. Artaria et Fontaine.
Mans ..... Pesche.
Marseille.. { Chardon, Maswert, Moissy, Camoin, Chaix.
Metz. .... { Devilly, Thiel.
Mons..... Leroux.
Montpellier. { Sevalle, Gabon fils.
Moskou ... Riss père et fils.
Nîmes.... Gaude.
Nancy .... Vincenot.
Nantes..... Busseuil.
Naples.... { Borel, Marotta et Vanspandoch.
Niort..... Elies-Orillat.
Orléans... Huet-Perdoux.
Rennes.... { Duchesne, Molliex.
Rouen.... { Frère, Renault, Dumaine-Vallé.
Saint-Brieuc. Lemonnier.
Saint-Malo. Rottier.
Saint-Pétersbourg { C. Weyer, Graff. Saint-Florent
Strasbourg . Levrault.
Toulon.... { Belluc. Laurent.
Toulouse.. { Vieusseux, Senac.
Turin.... { Ch. Bocca, Pic.
Valenciennes. Lemaître.
Vienne .... Schalbacher.
Varsovie.. Klüksberg.
Ypres.. .. Gambard-Dujardin.

DE L'IMPRIMERIE DE PILLET AÎNÉ,
rue des Grands-Augustins, n. 7.



de la collection des [illegible]

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 7.

1826.

L'ÉCRIVAIN PUBLIC,

OU

OBSERVATIONS

SUR LES MOEURS ET LES USAGES DU PEUPLE

AU COMMENCEMENT DU XIXe SIÈCLE,

Recueillies par feu Le Ragois, et publiées

PAR Mme SOPHIE P******,

Auteur du *Prêtre*, etc., etc.

ORNÉ DE GRAVURES ET VIGNETTES.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

CHEZ PILLET AINÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

ÉDITEUR DU VOYAGE AUTOUR DU MONDE,

de la collection des Mœurs françaises, anglaises, italiennes, etc.,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 7.

1826.

L'ÉCRIVAIN PUBLIC,

OU

OBSERVATIONS SUR LES MŒURS DU PEUPLE.

L'ÉTAT DE MON PÈRE.

On a dit bien souvent qu'en *France l'esprit court les rues*; rien n'est assurément plus vrai quand on parle de cet esprit qui consiste en jeux de mots et en saillies piquantes; sous ce rapport, les carrefours n'ont rien à envier aux salons; le langage populaire a sa verve et ses hardiesses, comme celui des hautes classes a ses allusions et ses finesses; et la malice française ne brille pas moins dans les épigrammes énergiques des dames de la halle, dans les coups de pinceau dont elles savent barbouil-

ler le passant qui leur déplaît, que dans les réticences des dames de la Chaussée-d'Antin, et dans les traits détournés qu'elles emploient pour se venger des vanités qui blessent la leur. Mais s'il est vrai que rien ne soit plus commun chez nous que l'esprit des paroles, le bon sens, qui est l'esprit des actions et de la conduite, me paraît la chose la plus rare; il n'est rien dans cette remarque qui doive trop nous étonner, car bien loin que ces deux esprits soient frères, on est fondé à supposer entre eux une sorte d'incompatibilité. En effet, c'est souvent aux dépens du bon sens que l'esprit trouve l'éclat dont il brille; il se plaît dans les propositions hardies; il aime à revêtir une pensée fausse des couleurs de la vérité, à donner à la folie les apparences de la raison; il joue avec le bien comme avec le mal; il prête à la prévention et à la haine des traits qui les rendent presque aimables; enfin, la passion n'a pas de plus fidèle auxiliaire que l'esprit, et le jugement n'a pas de plus dangereux ennemi. Le bon sens, au contraire, est froid et taciturne; il aime de préférence les vérités les plus communes; il se plaît à les dépouiller de tout or-

nement; il suit une marche toute terrestre, préférant les chemins rebattus et droits aux sentiers nouveaux et sinueux, et les lumières de l'expérience aux éclairs de l'imagination. Le bon sens est si sérieux et si simple, qu'il a été pris bien souvent pour le contraire de l'esprit, et que le ridicule s'est attaché à ses œuvres; mais, en dépit de ces outrages, c'est à lui, dit Bossuet, qu'est dévolu le gouvernement du monde.

Parmi les règles que le bon sens nous fournit pour la conduite de nos affaires domestiques, je suis fort tenté de mettre au premier rang cet axiome de nos ancêtres : *Le meilleur des états, pour nous, est l'état de notre père.* Il est facile d'apercevoir d'un coup-d'œil tout ce qu'il y a de sain dans cette maxime, tout ce qu'elle offre de garanties pour les diverses classes de la société. Si nous élevons nos enfans dans notre profession, nous sommes sûrs de leur transmettre tous les avantages de considération et de bonne renommée que nous avons acquis dans notre laborieuse carrière; nous leur léguons notre expérience, nos lumières, nos amis; nous as-

surons à notre sollicitude les moyens d'exercer sur eux la plus favorable influence; si, au contraire, nous les lançons dans une carrière qui nous est inconnue, il faudra qu'ils commencent eux-mêmes leur existence, qu'ils achètent à leurs dépens l'expérience que nous aurions pu leur léguer. Livrés à leurs propres forces, ils se trouveront étrangers dans un monde nouveau, où tout sera péril pour leur honneur et pour leur fortune, et notre autorité ne deviendra pour eux qu'une charge. Si la profession qu'ils choisissent est supérieure à la nôtre, ils rougiront de notre condition, ils oseront à peine nous avouer, ils se relâcheront peu à peu de leurs devoirs à notre égard, ils dédaigneront leurs familles, et seront eux-mêmes dédaignés dans la classe où ils voudront se placer; ainsi, les plus doux sentimens de la nature se trouveront heurtés par les habitudes de leur vie. Que peuvent gagner les hommes à être placés dans cette dangereuse position?

Mais, dira-t-on, si le fils d'un cordonnier est né avec du génie, pourquoi ne voulez-vous pas qu'on lui ouvre la carrière des let-

tres? S'il a du génie qu'il le mette dans l'état de son père, il sera le premier des cordonniers; cela ne vaudra-t-il pas mieux pour lui que d'être le dernier des auteurs? D'ailleurs, il ne faut pas s'y méprendre, lorsqu'en voulant changer d'état on allègue sa vocation, c'est, la plupart du tems, l'ambition que l'on écoute. Peut-être pourrait-on trouver dans la *Biographie des grands hommes* des maçons qui se seraient faits poètes, mais nous n'avons pas encore entendu dire que le conseil de Boileau ait séduit jusqu'ici aucun habitant du Parnasse, bien que ce conseil n'ait jamais manqué d'application parmi nous.

De toutes les séductions qui, depuis la révolution, ont renversé les cervelles, la séduction militaire, mise en jeu pour créer sans cesse de nouveaux soldats, fut sans doute la plus puissante. Il fut une époque où les arts et les lettres perdirent tout à coup la première place qu'ils occupaient dans les idées d'une nation spirituelle. Gloire, fortune, honneurs, ne se trouvèrent plus que sur un champ de bataille, et toutes les ambitions, détournées de leur sphère naturelle par les agitations politi-

ques, se réfugièrent dans les casernes. Éblouis par l'exemple de quelques hommes supérieurs qui, des derniers rangs de l'armée, s'étaient élancés au commandement, on vit plus d'un fils de famille s'endurcir contre les larmes d'une mère, et rejeter les sacrifices par lesquels on voulait racheter sa vie. Combien de ces nombreuses victimes, poussées par une fièvre de gloire, trouvèrent dans les combats une mort prématurée! combien de jeunes insensés, trompés dans leurs calculs, ne purent se faire remarquer dans une armée où chaque soldat était un héros! combien revinrent mutilés s'asseoir, inutiles fardeaux, auprès du foyer domestique; et parmi les heureux, combien encore regrettèrent, au sein des grandeurs, la vie paisible et les douces affections qu'ils avaient dédaignées pour le tumulte des camps!

Je me souviens, à ce propos, d'une histoire que j'inscrivis dans mes archives, il y a quelques années; les personnages qui y figurent existent encore, et leur exemple doit, bien mieux que mes paroles, prouver que le déclassement est ennemi du bonheur, et que la

réputation, la fortune et la paix du cœur habitent volontiers sous le toit paternel.

« Ne pleure pas, Zoé, disait à sa maîtresse un jeune garçon serrurier, qui voulait la quitter et partir pour la guerre; ne pleure pas ainsi, car tu m'ôtes tout mon courage; sois tranquille, je reviendrai, une campagne est bientôt faite....... » Et voyant que ces mots aggravaient la douleur de la jeune fille; « Réfléchis donc à notre position, ajouta-t-il, tu as seize ans, j'en ai vingt-cinq, nous sommes d'âge à nous marier; mais ta tante ne veut pas te céder son atelier de fleuriste avant deux ans, et mon père ne veut pas que je t'épouse tant que tu n'auras pas un état; que faire cependant durant ces deux années? Végéter tristement au fond d'un atelier, battre l'enclume, et manier toujours la lime et le marteau; je t'avoue que cela me devient insupportable. Vois Claude Lebrun, le fils du maréchal, voilà quinze mois seulement qu'il est parti pour l'Italie, il est déjà sergent-major; vois Benoît, vois Hubert, Couturier et tant d'autres..... Ils ont aussi pris du service, et tu veux devenir la femme d'un garçon

serrurier, tandis que tu peux être un jour la femme d'un brave officier. — Antoine, je t'aime, dit la jeune fille, en attachant sur son amant un regard animé par le plus tendre sentiment; je t'aime! tous mes désirs sont de te voir, toute mon ambition, c'est d'être ta femme. Sans doute, ajouta-t-elle, et l'ombre d'un sourire vint traverser son joli visage, j'aurais du plaisir à te voir paré d'un brillant uniforme. Je suis sûre que tu serais beau sous l'habit militaire! Mais songe, mon ami, aux dangers que tu veux courir : on part bien joyeux pour la guerre; mais, hélas! tout le monde n'en revient pas! » Ici les larmes de Zoé recommencèrent à couler, et tombèrent, semblables à des gouttes de rosée, sur le bouquet que la jeune fleuriste montait en ce moment. Il y eut entre les amans un instant de silence : « Deux années sans se voir! Oh ciel! est-il possible, reprit la jeune fille, en redoublant ses pleurs; non, mon ami, cela ne se peut pas; non, je ne veux pas que tu partes, j'aime mieux devenir la femme d'un compagnon serrurier. — Tu es trop jolie pour cela, reprit Antoine, en essuyant ses pleurs,

et je ne saurais consentir à voir se ternir dans un atelier cette figure si fraîche et si piquante. Je ne veux pas que d'aussi beaux yeux que les tiens soient fatigués par la fumée, je ne veux plus enfin que ma chère Zoé puisse me dire encore avec un air boudeur : « Antoine, finissez, vous allez me noircir. » — Ah ! ne parlez pas de la sorte, s'écria la pauvre fille, en joignant ses mains d'un air suppliant ; n'ayez pas la cruauté de me faire entendre que c'est moi qui vous ai incité à abandonner votre état. Hélas ! ces petites délicatesses que vous me reprochez en ce moment étaient un détour innocent pour repousser les libertés que vous cherchiez à prendre avec moi. Antoine, je respecte des mains qui portent les marques d'une honnête industrie. Ah ! restez, mon ami, restez auprès de moi, et vous verrez si Zoé craindra près de son époux le feu de la forge ou les insignes du travail ! — Chère Zoé, combien tu es bonne ! reprit Antoine, en la serrant contre son cœur ; je voudrais pouvoir te complaire ; mais le sort en est jeté, je dois être soldat, c'est ma vocation, et rien sur la

terre ne pourrait m'empêcher de la remplir. Sois tranquille, ma bien-aimée, je me battrai comme un vrai diable, j'obtiendrai de l'avancement, et, dans deux ans, je te le jure, je reviendrai pour t'épouser. Maintenant, promets-moi d'être toujours bien sage, bien fidèle, et de penser souvent à moi. — Hélas! je le promets, répondit Zoé en pleurant toujours, et cependant, ajouta-t-elle, et cependant, Antoine, vous avez tort de me quitter..... »

En dépit de cette espèce d'avertissement, Antoine persista dans son projet; cette scène l'avait ému, et pourtant le plus difficile lui restait encore à faire. Il fallait instruire son vieux père d'une résolution à laquelle il était bien loin de s'attendre, et c'était pour cette explication surtout qu'Antoine avait besoin de réunir tout son courage.

Il rentrait au logis, bien décidé à aborder cette grande affaire, dans le moment où le père Mauduit s'apprêtait à battre la maîtresse barre d'une grille, avec quatre de ses compagnons ouvriers. Déjà ceux-ci avaient quitté leurs vestes; les manches retroussées, la poi-

trine découverte, et le marteau sur l'épaule gauche, ils n'attendaient que le signal du maître; déjà le fer rougi était déposé sur l'enclume; Mauduit reçut son fils avec une joyeuse acclamation : « Ah! parbleu, mon ami, dit-il, il faut bien convenir que tu reviens à tems pour m'épargner une rude besogne; viens ça, garçon, viens ça, prends ce marteau, et frappe à la place de ton père; je sens que je commence à me faire ancien; mais, en voyant ton bras nerveux et tes larges épaules, je m'en moque comme d'une vieille enclume; allons, allons, frappe, mon brave, la maison ne tombera pas tant que tu seras là pour la soutenir. »

Animé par ces mots, Antoine, saisissant l'instrument que son père lui présente, frappe le premier coup, auquel succèdent, à d'égaux intervalles, quatre coups énergiques et pressés; le bruit cadencé des marteaux, la parabole qu'ils décrivent avant de retomber sur l'enclume, les brillantes étincelles qui jaillissent de toutes parts, et la vue de cinq hommes auxquels la vigueur, l'activité et le reflet du feu de la forge, prêtent un caractère cyclopéen,

tout cela exalte l'enthousiasme du maître serrurier au point qu'il s'écrie en examinant le résultat du travail : « Conviens, Antoine, que c'est un noble état que le nôtre! comme il fait circuler librement le sang dans les veines! comme il développe la force du corps et le courage de l'ame! c'est beau, va, mon garçon, de soumettre le fer avec cet outil-là. » Et il agitait un marteau de forge au bout de son bras encore vigoureux. « Tiens, vois-tu, mon ami, ajouta-t-il encore, je ne changerais pas mon métier contre celui de procureur ou d'avocat! et au fait, continua-t-il en riant, une bonne serrure protége encore mieux notre bien que toute la science de ces Messieurs. »

L'emploi de ses facultés physiques ayant dissipé, chez Antoine, l'effervescence de ses idées, il ne se sentit pas la force de détruire, d'un seul mot, les espérances de son père; il crut même un instant qu'il aurait le courage de lui sacrifier les siennes. Mais, comme il revenait à des sentimens de respect et d'attachement filial, les sons brillans de la musique militaire se font entendre dans le fond de son atelier. Incapable de résister à cette espèce

d'appel, il sort... Sur la place du Carrousel, ses yeux sont éblouis par le spectacle d'une grande revue; les mots de gloire, de patrie, de combats, ces paroles magiques pour un Français, viennent de tous côtés vibrer à ses oreilles. Son cœur s'émeut...; le bruit des armes, le piaffement des chevaux et l'aspect de ces belles évolutions qui s'opèrent sur tous les points à la voix des chefs, tout cela enflamme de nouveau son imagination; sa tête se monte, son sang s'allume; un officier qui passe près de lui achève la séduction. « Voilà, dit-il en mesurant Antoine de la tête aux pieds, voilà ce qu'on appelle un gaillard bien bâti; il ne tiendrait qu'à lui de servir dans la garde! » En ce moment, père, amis, tout disparaît! Cédant à l'ascendant qui le domine, le jeune serrurier a rejoint l'officier; celui-ci l'accueille avec un sourire, il applaudit à son projet, il exalte sa volonté. C'en est fait, Antoine s'engage, il est soldat, et rien ne peut changer son sort.

Espérant trouver dans le vin la force d'annoncer à l'honnête Mauduit le coup de tête qu'il vient de faire, Antoine s'en va déjeuner avec quelques-uns de ses futurs camarades;

mais il ne parvient pas à s'endurcir assez pour braver les larmes d'un père.

La matinée était fort avancée lorsqu'il rentra chez lui. Pour préluder à une explication, Antoine jeta violemment par terre limes, marteaux et ferrailles de toute espèce, pour déposer, d'un air mauvais garçon, sa veste et son chapeau sur un établi. « Mais qu'as-tu donc, Antoine, lui dit Mauduit en le regardant d'un air étonné? Tu me parais bien quinteux aujourd'hui; est-ce que quelqu'un t'a cherché querelle? — J'ai, mon père, que cela m'ennuie..... et qu'il est tems que ça finisse, répondit brusquement Antoine. — Comment! reprit Mauduit en laissant échapper de sa main la clé à laquelle il travaillait, comment, tu en as assez! qu'est-ce que tout cela veut dire; et de quoi donc as-tu assez?... — Parbleu, de ce maudit métier dans lequel on travaille comme un forçat pour rester pauvre toute sa vie..... Tenez, mon père, je vous le dis, je veux être militaire, moi, c'est décidé; j'aurai du mal, c'est possible, mais du moins je saurai pourquoi; je peux rester sur la place tout comme un autre; mais, au bout du compte, je peux

devenir général; et, ma foi, qui ne risque rien n'a rien!..... — Tu veux être militaire! s'écria Mauduit en attachant sur lui le regard le plus expressif; tu veux être militaire!... Ainsi donc tu prétends abandonner ton père..... Moi qui, depuis la mort de ma pauvre femme, avais placé en toi ma confiance et mes affections! Antoine, mon ami, réfléchis donc un peu: cette maison est lourde à soutenir, je ne saurais suffire à diriger l'ouvrage du dedans et celui du dehors: qui donc pourra te remplacer ici? — N'avez-vous pas mon frère? faites-le revenir auprès de vous. — Ingrat! reprit Mauduit avec un profond sentiment d'amertume, tu me punis cruellement de la préférance que je t'ai dès l'enfance accordée sur Félix. Tu es mon premier né, c'était sur toi que j'avais concentré mon amour et mes espérances; tu sais que ton frère a toujours eu une santé fort délicate, c'est pour cela que j'ai cru devoir le placer chez un habile mécanicien; cet état, moins rude que le nôtre, convenait mieux à la faiblesse de son tempérament, tandis que mon Antoine, fort et vaillant comme son père, le secondait dans ses tra-

vaux, et devait hériter un jour de sa maison et de sa réputation. — Belle réputation, ma foi, répondit brusquement Antoine, que celle qu'on peut aequérir dans votre métier! quand on a sué sang et eau toute sa vie, il se trouve qu'à soixante ans on a la réputation d'être un manœuvre, et puis c'est tout. — Un manœuvre! s'écria Mauduit, et l'orgueil révolté remplaça, pour un moment, le chagrin qu'il avait éprouvé, un manœuvre!..... apprenez, insolent, qu'un maître serrurier qui occupe dix compagnons n'a jamais passé pour un manœuvre! Abandonnez, ingrat, votre état, votre père! mais ne vous efforcez pas de les dégrader; car, quoi que vous puissiez devenir par la suite, vous n'en serez pas moins le fils de Vincent Mauduit, à moins que vous ne soyez assez dénaturé pour renier jusqu'à mon nom! »

Ce dernier reproche fut coupé par un sanglot qui vint briser le cœur d'Antoine; son courage factice s'évanouit, et s'élançant dans les bras de son père, il s'écria : « Oh! non, jamais, jamais, je vous le jure, je ne changerai contre un autre le nom que vous avez su entourer d'estime; je tâcherai de l'honorer

par mes actions, mais je ne le changerais pas pour celui d'un prince. »

En dépit de cette effusion de sensibilité, Antoine persista dans sa résolution : prières, promesses et reproches, tout fut inutile, et ce fut en vain que le père Mauduit, appelant à son aide un puissant auxiliaire, rapprocha Zoé de son fils. Antoine se montra bien amoureux, bien tendre, et cependant bien décidé à partir le plus tôt possible.

« Mais, lui disait un jour Mauduit, tu veux donc renoncer à cette fille que tu aimes tant? —Renoncer à Zoé, y pensez-vous, mon père! Et pourquoi donc? Elle est jeune, elle m'attendra. — Je sais qu'elle est sage et modeste; cependant crois-moi, mon ami, il n'est pas très-prudent d'abandonner une femme pendant deux ans. Zoé t'aime, j'en suis certain, cependant tu la quittes par ta libre volonté : elle peut conserver quelque ressentiment; un autre amant plus assidu saura peut-être un jour faire oublier l'absent. Si tu allais la trouver mariée.... Ne te fâches pas, mon garçon; mais, franchement, on aurait vu des choses plus extraordinaires que celle-là. — O mon

père, ne me dites pas que Zoé peut cesser d'être fidèle; vous gâteriez mon avenir..... — Hélas! mon cher enfant, la tête d'une femme est légère et changeante; mais écoute-moi : puisque Zoé t'est chère, consens à rester avec moi; je t'associerai à mes bénéfices, nous trouverons un remplaçant, dussé-je pour cela vendre ma dernière pièce d'argenterie, et sans attendre plus long-tems l'effet des promesses de sa tante, tu épouseras ta maîtresse dans huit jours. »

Une telle proposition était séduisante, car Antoine aimait véritablement Zoé. Il hésita pendant quelques instans, puis il s'écria tout à coup : « Non, je ne veux pas accorder à la faiblesse de mon cœur ce que j'ai pu refuser à mon père. Si Zoé m'aime, sa conduite le prouvera, sinon.... je tâcherai de l'oublier, ou le canon de l'ennemi fera mon affaire. »

Après un tel refus, Mauduit comprit qu'il serait inutile d'insister davantage; en conséquence, il rappela son second fils à la maison : Antoine s'empressa de le mettre au courant de l'ouvrage qu'il aurait à faire, et de le présenter dans toutes les maisons où lui-

même était appelé. Rempli de zèle et d'intelligence, Félix se ploya facilement à ses nouvelles occupations, et s'il se montra moins robuste que son frere, il ne tarda pas à être plus habile dans les travaux qui demandaient de l'adresse et de la patience. Toutefois le pauvre Mauduit, prévenu en faveur d'Antoine, ne pouvait s'empêcher de hausser tristement les épaules lorsqu'il voyait son fils cadet fléchir sous un poids de deux cents livres; comparant alors les formes atlétiques et les cinq pieds six pouces de son fils aîné à la taille élancée de l'adolescent: « Ah! s'écriait-il avec amertume, le pauvre garçon fait de son mieux, mais ce n'est pas là mon Antoine. »

Celui-ci, cependant, voyait avec plaisir approcher l'époque de son départ. Il s'était engagé dans la cavalerie; sa belle tournure sous l'uniforme, son œil brillant et sa contenance martiale, exaltaient les regrets et l'amour de Zoé! Le moment fatal arriva enfin; ce jour-là, les amis, les voisins accoururent l'un après l'autre pour faire leurs adieux au nouveau militaire, et pour consoler le pauvre Mauduit. « Eh quoi! lui disait-on, se peut-il qu'Antoine

vous quitte? lui qui était l'espoir de votre vieillesse. — Que voulez-vous, répondait Mauduit en attisant machinalement le feu de sa forge, mon état ne lui convient plus. Antoine aime mieux être général!» Il soupirait en achevant ces mots, et tel était le renversement des idées que l'on trouvait cette prétention raisonnable, attendu qu'elle était fondée sur la beauté des formes et sur la force physique, avantages d'après lesquels semblaient souvent se déterminer alors la prépondérance militaire.

Toutefois, et malgré le besoin qu'on avait à cette époque d'hommes robustes et résolus pour soutenir la fatigue des guerres lointaines, il était rare de voir s'élever au-dessus du grade de sous-officier ceux que l'éducation n'avait pas rendus propres au commandement. Si, parfois, quelques-uns de ces hommes d'exécution parurent surgir au milieu de cette masse compacte, qu'on appelait la grande armée, pour arriver, de grade en grade, aux premières dignités militaires, c'est que ces hommes possédaient, avec la valeur qui fait le guerrier, la grandeur d'ame qui fait le héros,

la prévoyance avant le combat, le sang-froid pendant l'action, enfin cet instinct des grandes choses, sans lequel l'homme le plus brave et le plus déterminé ne sera jamais qu'un soldat. Or, tous ces genres de mérite n'étaient pas du ressort d'Antoine. Boire, jurer, se battre comme un diable, et bien soigner son fourniment, tels étaient, dans ses idées, les devoirs et les vertus de son nouvel état. C'était assez pour être en grande considération parmi ses camarades ; mais ce n'était point assez pour arriver à les commander.

Cependant, plus heureux que beaucoup d'autres, Antoine parvint à se faire remarquer. Dès la première affaire il fut fait brigadier. Un an n'était point écoulé lorsqu'il écrivit à Zoé. « Félicite-toi, ma bonne amie, ton » Antoine est nommé maréchal-des-logis; en» core une campagne et j'espère porter l'épau» lette. C'est alors que tu me reverras. En at» tendant, garde-moi ton cœur et ta foi. »

Tandis qu'Antoine se livrait à des espérances chimériques, le père Mauduit déplorait l'abandon de cet ingrat. En dépit du zèle et de la tendresse de Félix, il ne pouvait s'ac-

coutumer à l'absence de son fils aîné; ses yeux et sa pensée cherchaient toujours et partout l'enfant de sa prédilection : dans l'atelier, à la forge, aux heures des repas, Antoine lui manquait. Il était triste, sombre; les gais refreins qui activaient naguère le travail manuel de Mauduit ne venaient plus se placer sur ses lèvres; ou, s'il chantait encore par habitude, sa voix faible et monotone ralentissait sa besogne et celle de ses ouvriers, accoutumés à régler le mouvement de leurs marteaux sur la mesure de ses chansons.

Zoé seule avait le pouvoir de dérider le front du vieil artisan; elle était comme un gage du retour de ce fils chéri. Aussi se plaisait-il à l'attirer chez lui et à la traiter comme si elle eût été déjà sa fille. Joyeux de voir souvent cette aimable et jolie personne, les ouvriers du père Mauduit l'accueillaient de leur mieux; ils employaient son entremise lorsqu'ils voulaient demander quelque chose au patron. Le seul Félix était près d'elle silencieux et réservé, au point que l'on disait qu'il était jaloux de l'empire qu'elle exerçait sur l'esprit de son père. Mais au reste, satisfaite de rece-

voir des nouvelles de son amant, et de parler de lui tout son comptant avec le vieux Mauduit, Zoé remarquait à peine la froideur de Félix; ou, si l'embarras du jeune homme en lui parlant devenait par trop évident: « Qu'il est gauche, se disait-elle! Antoine était bien plus aimable... » Et le cœur tout rempli de son premier amour, elle comptait les jours qui devaient s'écouler jusqu'à l'époque fixée pour le retour de son amant.

Mais, par un contre-tems fatal, cette époque arriva dans un moment où un militaire ne doit pas quitter son drapeau; et le régiment d'Antoine fut commandé pour marcher à l'ennemi, dans le tems où, fidèle à sa promesse, il allait demander un congé pour venir épouser Zoé. Persister à vouloir retourner à Paris, c'eût été donner lieu de suspecter sa bravoure. La pauvre Zoé le sentit; elle aimait trop délicatement pour exiger de son amant qu'il compromît son état et sa gloire; mais elle soupira, et répéta pour la millième fois: « Hélas! hélas! pourquoi m'a-t-il quittée? »

Cette campagne, aussi heureuse pour l'armée française que celles qui l'avaient précé-

dée, parut d'abord vouloir favoriser les ambitieux désirs d'Antoine Mauduit. Il enleva un drapeau à l'ennemi et sauva la vie à son général, qui lui fit obtenir la croix sur le champ de bataille; mais, hélas! le pauvre maréchal-des-logis avait trop bien gagné cette distinction, car il avait reçu deux coups de sabre à travers la figure, et dans le bras droit la balle meurtrière qui menaçait la poitrine du général.

Forcé par de rudes souffrances de demeurer à l'hôpital, il oubliait ses maux en regardant sa croix; mais, lorsqu'au bout de quelques jours, les appareils étant levés, il put se voir dans une glace, il demeura saisi à l'aspect des larges balafres dont une lui traversait la joue gauche, tandis que l'autre, attaquant le profil de son nez, avait imprimé une courbure sensible à la ligne droite que présente ordinairement cette partie du visage.

Quelque dépourvu que puisse être un homme de prétentions à la beauté, encore est-il vrai de dire qu'on n'est jamais complètement indifférent à un accident qui nous défigure, surtout quand on est amoureux. « Mor-

bleu! s'écria donc Antoine avec une énergie un peu soldatesque, il faut convenir que me voilà joli garçon !... Que va dire Zoé, lorsqu'elle me verra arrangé de la sorte? Elle est si fraîche et si gentille : voudra-t-elle encore d'un mari aussi laid que moi? » Comme il achevait ces paroles, ses regards s'abaissèrent sur le ruban rouge attaché à sa boutonnière : « Bah! continua-t-il, ceci raccommode un visage. Au fait, il serait singulier qu'une petite ouvrière ne se trouvât pas trop heureuse d'épouser un sous-officier de la garde. Les cicatrices sont la beauté d'un militaire, et, ma foi, tant pis pour ma femme, si elle ne sait pas apprécier ce genre d'agrémens-là. »

Je ne dois pas révéler encore si ce fut tant pis pour la jeune fille, mais il est bien certain que l'image de ce nez aplati par un coup de sabre atténua beaucoup la joie qu'elle devait éprouver en apprenant qu'Antoine avait la croix d'honneur. « Ah! qu'il eût bien mieux fait de rester serrurier, dit-elle en se lamentant plus que jamais; il était si beau! ses traits étaient si réguliers!..... Dans ce tems-là, du moins, la trace de ses travaux s'effaçait en

quelques instans, mais à présent..... Hélas! ce pauvre Antoine! » ajoutait-elle en soupirant tout bas.

Il est probable que ce soupir aurait choqué l'orgueil du militaire, s'il avait pu l'entendre. La compassion n'était point un sentiment qu'il aimât à inspirer; toutefois il n'aurait pas eu le droit de se plaindre de sa maîtresse, car tandis que Zoé luttait avec son cœur et tâchait de se conserver fidèle, en dépit d'une voix intérieure qui lui disait qu'Antoine militaire, ambitieux et défiguré, n'était plus cet Antoine qu'elle avait tant aimé, le sous-officier, à demi-rétabli de ses blessures, charmait les ennuis de son inaction par ces amourettes passagères qui naissent de la licence des garnisons, et remplissent les intervalles de la vie du soldat français, sans éveiller dans son cœur de grands scrupules de fidélité.

Six mois s'écoulèrent ainsi, et le bras d'Antoine, toujours plié, ne pouvait atteindre à la poignée de son sabre; le maréchal-des-logis se désespérait; la vie de garnison commençait à le fatiguer, et il s'apprêtait à rejoindre son corps, lorsqu'il reçut de son général une lettre

par laquelle il lui annonçait, avec tous les ménagemens possibles, que le chirurgien-major du dépôt ayant décidé que sa blessure ne lui permettrait de long-tems de faire le coup de sabre avec l'ennemi, il lui envoyait le brevet d'une place de garde-magasin, ne voulant pas, ajoutait-il, qu'un brave auquel il avait de si grandes obligations cessât d'être attaché à son corps d'armée.

La fureur et l'indignation dont Antoine fut transporté en lisant cette lettre l'empêchèrent d'abord de comprendre tout ce que la sollicitude de son général avait de bienveillant et de flatteur pour lui. Incapable de raisonner dans ce premier moment, il envisageait seulement sa carrière manquée, son avenir à jamais perdu, et tous ses rêves de gloire remplacés par des avantages pécuniaires qui étaient loin de satisfaire son ambition.

Ce fut en cet instant qu'il regretta, pour la première fois, d'avoir quitté la forge de son père. Indigné de l'affront qu'il venait de recevoir, il forma le projet de revenir dans ses foyers; et il allait écrire à son général pour refuser l'emploi qu'on lui destinait, lorsqu'il reçut de son père la lettre suivante:

« Il y a six mois, mon ami, que tu ne nous
» as donné de tes nouvelles, et nous serions
» inquiets si Nigel, qui est en congé, ne nous
» avait pas dit qu'il t'avait rencontré à Leip-
» sick, lors de son passage dans cette ville, et
» que tu te divertissais de façon à nous faire
» penser que tu ne dois pas être bien malade.
» Je te dirai, mon cher enfant, que, suivant
» toute apparence, et si tu n'y mets pas d'em-
» pêchement, ton frère épousera à la mi-juin
» prochaine Zoé Binet, qui est toujours une
» honnête et gentille fille. Comme tu ne nous
» as pas écrit depuis le moment où tu étais
» libre de revenir pour en faire ta femme,
» nous pensons que tu as changé d'intention à
» son égard; c'est ce qui fait qu'elle s'attache
» à ton frère, qui de son côté l'aime vraiment
» de tout son cœur. J'en suis tout réjoui, parce
» que je suis accoutumé à la regarder comme
» devant être ma fille. J'espère, mon ami, que
» ce nouvel arrangement ne te fera point de
» peine, car, enfin, je t'ai averti que la tête
» d'une jeune fille ne peut pas toujours être
» tournée du même côté; avec cela, Zoé
» t'a attendu fidèlement pendant trois ans; et
» c'est parce que tu parais avoir oublié tes

» promesses, qu'elle écoute Félix depuis quel-
» ques mois. Malgré tout, comme elle est hon-
» nête, elle ne veut pas entendre parler de
» mariage avant que tu lui aies rendu sa pa-
» role, comme elle te rend ici la tienne. Ecris-
» moi donc bien vite qu'elle est libre, afin
» qu'elle puisse épouser ton frère, qui est de-
» venu un fameux garçon, et quasi aussi fort
» ouvrier que toi. »

D'après le nouveau genre de vie que le sous-officier Mauduit avait adopté, d'après l'espèce d'oubli qu'il avait fait de sa famille et de sa maîtresse, il semblerait assez naturel de supposer que cette lettre dût l'affecter médiocrement. Mais on connaîtrait mal le cœur humain si l'on en jugeait ainsi. Jamais un bien nous paraît-il plus précieux que dans l'instant où il va nous échapper? Le souvenir d'un premier amour, les charmes de Zoé, le bonheur de Félix, tout cela se présenta avec tant de force à la pensée d'Antoine, qu'il fut près de se mettre en route à l'instant pour aller à Paris, accabler de reproches celle qu'il appelait infidèle et parjure.

Mais, au milieu de sa fureur jalouse, il se

rappèla tout à coup qu'il avait perdu son état, qu'il était invalide et défiguré ! il se rappela que les distractions qu'il s'était permises et l'interruption de sa correspondance avec Zoé, l'avaient autorisée à se croire abandonnée par lui ; il comprit que les arrangemens qui avaient été pris en conséquence de cette idée, étaient trop avancés pour qu'il dût chercher à les rompre ; et cette lettre, qui détruisait toutes ses espérances de ce côté, lui fit envisager, sous un point de vue tout nouveau, les bontés de son général. Il se résolut donc à accepter l'emploi qu'on voulait bien lui confier ; profitant de ce retour à la raison, il écrivit à son ancienne amie pour lui rendre sa liberté et pour lui souhaiter, comme femme de son frère, tout le bonheur qu'il aurait voulu lui offrir. Dans ce billet fort court, il ne fit mention ni de ses regrets, ni du changement survenu dans sa position ; il disait seulement en terminant cet écrit si pénible : « Adieu, Zoé, » j'ai mérité ce qui m'arrive ; oui, j'avoue que » je fus bien imprudent, bien fou, d'abandon» ner pendant aussi long-tems mon plus cher » trésor. Hélas ! je ne vous jugeais pas d'après

» les autres femmes, et ma confiance m'a
» perdu! »

Maintenant que nous laissons Antoine plus tranquille arranger son sort sur des combinaisons nouvelles, voyons un peu comment Félix est parvenu à le remplacer dans le cœur de son père et dans celui de sa maîtresse. D'abord il est certain que le caractère doux et l'ame tendre de Félix établissaient entre lui et la jeune fille des points de rapport et de sympathie qui n'avaient jamais existé dans ses relations avec Antoine. Souffrant et maladif, Félix avait été, jusqu'à dix ans, élevé sur les genoux de sa mère, tandis qu'Antoine, fort et vigoureux, avait passé son enfance dans l'atelier de son père; il avait résulté de cette différence d'éducation que Félix avait pris cette douceur et ces manières caressantes que l'on acquiert dans la société des femmes, tandis qu'Antoine contractait, au milieu des ouvriers, une rudesse de manières qui ne permettait pas à tout le monde d'apprécier ses qualités. Toutefois on doit convenir que son attachement pour Zoé avait changé quelque peu son humeur; l'amour se plaît à faire des

miracles, et Zoé se flattait de corriger, par sa tendresse, ce caractère impétueux dont les écarts l'effrayaient quelquefois; d'ailleurs Antoine était jeune, bien fait, honnête homme et bon ouvrier : que peut-on demander de plus lorsque l'on a seize ans, un cœur tendre et un esprit prévenu?

Mais la réflexion vient avec les années; mécontente de l'abandon où son amant l'avait laissée, la jeune fille ne tarda pas à établir un parallèle entre les deux frères, et si le cœur se maintint constant pendant quelque tems, la raison, plus prompte, lui fit bientôt découvrir chez Félix des qualités et des vertus qu'Antoine ne possédait pas. Elle le vit prendre l'autorité sur les ouvriers de son père par une fermeté mêlée de douceur qui le faisait aimer et respecter de tous; elle le vit employer des soins délicats pour vaincre des préventions paternelles; elle le vit donner, dans l'atelier, l'exemple du travail; elle le vit enfin devenir un fort beau garçon. L'exercice, favorisant le développement de ses forces physiques, fit, en moins de deux ans, un homme de cet adolescent dont la maigreur et le teint pâle

avaient, pendant long-tems, alarmé la tendresse d'une mère. Aussi Mauduit reprit-il, peu à peu, sa bonne humeur et sa gaîté lorsqu'il se vit un digne successeur. La joyeuse chanson revint activer le travail, et le vieillard parut bientôt aussi fier de son cher Félix que de son fils le militaire.

Toutefois, ce brave homme était loin de s'attendre au bonheur que ce fils devait lui procurer. On se rappelle que Félix avait travaillé pendant quelque tems chez un mécanicien; rempli d'intelligence et de désir de s'instruire, il avait puisé près de ce maître quelques notions de mathématiques, qui, appliquées à la composition des serrures, donnaient au travail qui sortait de ses mains une rectitude et une perfection qu'on ne trouve pas chez le commun des serruriers. Par le plus grand bonheur du monde, il se trouva que Mauduit fut chargé par un homme en place de fournir la serrure d'un coffre-fort. Cet ouvrage, difficile et compliqué, fut exécuté avec tant d'art et de délicatesse, que l'homme en place en voulut connaître l'auteur. Félix se présenta; sa jeunesse et sa modestie achevèrent d'inté-

resser l'amateur ; il était question alors de l'adjudication d'une entreprise de serrurerie fort importante que le gouvernement devait mettre au concours. Le protecteur de Félix Mauduit avait du crédit et de l'influence ; il engagea notre jeune homme à concourir, et promit de l'aider si son plan répondait à l'idée que son travail lui avait fait concevoir de ses talens. Encouragé ainsi, Félix osa tenter cette grande entreprise ; mais, ne voulant pas faire partager à son père un espoir incertain, il garda, sur ce projet important, le plus profond silence. Pendant deux mois entiers, ses nuits furent employées à lire les divers ouvrages qui pouvaient servir à le guider dans son travail, et à jeter sur le papier tout ce que son imagination lui suggérait pour le plan dont il s'agissait. Dévoré du désir de réussir, tourmenté par la crainte de ne pouvoir justifier l'estime de son protecteur, Félix retouchant, corrigeant, refaisant sans cesse ce plan, qui devait anéantir ou justifier ses espérances, vit approcher l'époque du concours sans avoir rien produit qui le satisfît. Toutefois il sentit qu'il avait atteint les bornes de sa propre capacité, et ce fut en

tremblant qu'il alla soumettre son travail à celui qui avait promis de le protéger. Accoutumé à contenir l'expression de ses sentimens, l'homme en place ne laissa point voir à Félix quelle était son opinion personnelle sur le plan qu'il lui soumettait : « Laissez-moi cela, lui dit-il, en jetant un œil distrait sur son ouvrage, votre zèle m'intéresse, et je me charge de présenter votre travail à ceux qui sont chargés de le juger. »

Le jour de ce jugement arriva enfin. Félix s'apprêtait à sortir pour aller au devant de son sort, lorsqu'il vit paraître son père en habit de galas, poudré à blanc, et la canne à la main. Félix lui demanda avec anxiété si l'affaire pour laquelle il voulait s'absenter était de nature à pouvoir se remettre, « car, en ce cas, ajoutait-il, j'attacherais le plus grand prix à ce que vous me permissiez de m'absenter pendant deux heures. — Ah! j'en suis fâché, mon garçon, répondit Mauduit; mais tu resteras ici ce matin; c'est aujourd'hui, ajouta-t-il, qu'on procède à l'adjudication de la plus belle entreprise de serrurerie qui se soit faite depuis vingt ans, et je suis curieux de savoir

quel est celui de nos confrères qui obtiendra la préférence sur dix ou douze concurrens. »

A ces mots, le cœur de Félix battit bien fort ; son visage devint aussi rouge que le morceau de fer sortant de la fournaise : « A la bonne heure, pensa-t-il, en voyant sortir son père, à son retour je connaîtrai mon sort. »

On devine facilement qu'en l'absence du vieux Mauduit, Félix s'occupa de tout autre chose que du travail de l'atelier. Alternativement ballotté de la crainte à l'espérance, et de l'espérance à la crainte, il se promenait de long en large à pas précipités ; il allait à chaque quart d'heure guetter sur le pas de la porte, le retour de son père, et revenait s'asseoir dans la petite salle, les yeux fixés sur l'horloge de bois, dont il accusait la lenteur.

« Quelle serait la joie de mon père, pensait-il, si tout à coup il entendait proclamer par les commissaires le nom de Félix Mauduit ; s'il se voyait ainsi lui-même adjudicataire de cette entreprise, dont il m'entretenait ce matin avec un sentiment d'envie ! »

Et dans le transport de plaisir que lui cause cette pensée, Félix s'élance hors de la cham-

bre, hors de l'atelier, hors de la rue..... Il lui semble qu'il a des aîles! Impatient de connaître son sort, son œil inquiet interroge l'espace..... Il ne se trompe pas, ce vieillard qui s'avance, la tête baissée et le dos courbé, c'est son père! Il est encore loin, mais Félix l'a reconnu, et ce premier regard a détruit toute illusion. « Ah! ce n'est point ainsi que Mauduit marcherait si son fils eût été vainqueur! » et reprenant le chemin de chez lui, Félix essayait de s'exciter à la résignation, en s'accusant de présomption pour avoir osé, à son âge, entrer en lice avec les plus habiles serruriers de Paris. « J'étais un fou, se disait-il, j'ai perdu bien du tems à poursuivre cette chimère; n'y pensons plus et reprenons notre travail; au fait, ajouta-t-il, je ne perds qu'une espérance, et mon père, du moins, ne partage pas mes regrets. »

Comme il achevait cette pensée, son père entra dans la petite salle; il était visiblement de mauvaise humeur; Félix n'osait lui parler; cependant, tout désintéressé qu'il se croyait dans l'adjudication, un sentiment de curiosité, bien naturel, le portait à désirer de connaître le nom de son trop heureux concurrent.

« Eh bien, mon père, dit-il enfin d'une

voix altérée, quel est celui de nos confrères qui a été nommé par le jury? — Allez le demander vous-même, si vous voulez le savoir, répondit brusquement Mauduit, car, pour moi, je ne m'exposerai pas à un nouvel affront..... Morbleu, poursuivit-il, dans quel tems vivons-nous!..... Refuser l'entrée de la salle à un ci-devant syndic de la corporation des serruriers, c'est une chose affreuse! » Puis, quittant son habit marron pour passer autour de son cou la lanière qui supportait son tablier de cuir: « A quoi sert, dit-il avec humeur, de vieillir honorablement dans son état, si trente ans de travail et de probité ne donnent aucun privilége, et si le premier blanc-bec qui se présente dans un concours l'emporte sur les plus anciens de la profession. »

En apprenant que son père ne savait rien, Félix avait senti son ame se rouvrir à l'espérance, et les dernières paroles que Mauduit venait de prononcer activèrent tellement les battemens de son cœur, qu'il fut pendant quelques instans incapable d'articuler un seul mot. « Ainsi donc, reprit-il enfin, vous n'avez rien su, rien appris de ce qui s'est passé là-bas? — Rien de positif; tout le monde igno-

rait, en dehors de la salle, le nom de l'adjudicataire; on disait seulement que c'était un jeune homme, et ce bruit scandalisait, avec raison, les maîtres serruriers qui attendaient, ainsi que moi, le résultat de l'examen. — Un jeune homme, mon père! un jeune homme! répétait Félix avec agitation; et vous ne savez pas son nom? — Ma foi, mon cher ami, je t'avouerai que je ne me suis pas fort tourmenté pour l'apprendre; mais Mâlo, que j'ai rencontré, ma dit que l'adjudicataire l'avait emporté parce qu'il était fortement protégé par M. ******; au reste, ce qui me console, c'est que sans doute ce blanc-bec n'a pas le premier sou pour commencer une entreprise qui exige au moins cinquante-mille francs de déboursés, et que sans doute avant un an nous le verrons couler à fond. »

Lorsqu'il entendit prononcer le nom de son protecteur, Félix, frappé de surprise et de joie, manqua de tomber à la renverse; mais l'amour filial sut imposer silence aux mouvemens de son cœur; il dut se contenir, dans la crainte de causer au vieillard une émotion dangereuse; et tandis que Mauduit continuait

d'exhaler son mécontentement, Félix cherchait les moyens de le préparer par degrés au bonheur qui l'attendait. Toutefois il trouva la force de parler au moment où il entendit son père dire avec dépit : « Oui, je voudrais que ce jeune fou, qui s'en vient, avec ses idées nouvelles, couper l'herbe sous le pied à nos plus anciens serruriers, fût forcé de faire banqueroute.

» — Arrêtez, mon père ! s'écria Félix en écoutant ce vœu fatal ; sans doute celui que vous accusez d'audace et de témérité a calculé ses ressources avant d'entrer en lice ; sans doute il a des parens, des amis, qui s'empresseront de l'aider à supporter cette grande entreprise ; sans doute il possède un bon père, qui ne refusera pas des conseils à sa jeune expérience. Ah ! de grâce, oubliez les préventions qui n'ont pas pris naissance dans votre cœur, et, bien loin d'en vouloir à celui qui voit récompenser d'une manière si honorable ses veilles et ses travaux, mettez-vous un instant à la place de l'auteur de ses jours, songez à la joie qu'il éprouvera en serrant dans ses bras ce fils qui n'a sans doute concouru que pour lui procurer un instant de bonheur !... — Et voilà

justement, s'écria Mauduit, le véritable motif de mon dépit!... Oui, j'envie, je te le confesse, le sort de ce père fortuné; quelle gloire pour lui! quel honneur pour sa vieillesse!... Hélas! ce n'est pas toi, Félix, qui me donneras jamais de semblables joies!..... Tu as des connaissances, du talent, de l'esprit, mais tu n'as pas d'ambition..... Quel dommage pourtant...! — Ainsi, reprit Félix d'une voix étouffée, vous auriez désiré que j'eusse concouru? — Oui, certes. — Et si j'avais obtenu l'adjudication?... — Ah! mon ami, je crois que ce bonheur aurait prolongé mes vieux jours!... — Mon père!..... — Eh bien! mon fils, qu'as-tu... Félix, réponds-moi! ta pâleur me fait peur! — Mon père, j'ai concouru!..... Mon plan est agréé!..... » Tels sont les derniers mots que Félix prononce, et, succombant à la violence des sentimens qu'il éprouvait depuis quelques minutes, il vient tomber sans connaissance entre les bras du vieux Mauduit.

Cet événement tempéra la joie du vieillard; en voyant, sans couleur et comme sans vie, ce fils chéri, l'orgueil de sa vieillesse, Mauduit se mit à jeter de grands cris; de prompts se-

cours furent donnés à Félix, et, comme on ne meurt pas de joie, il revint à lui pour recevoir les félicitations de ses ouvriers, les bénédictions de son père, et pour voir Zoé lui prodiguer les soins les plus empressés. Bien plus, à la faveur de la frayeur que son état avait excitée, il obtint l'aveu d'un retour, qu'il avait mérité par plus de deux années de l'amour le plus tendre et le plus discret.

Mais cette seconde partie du bonheur de Félix demande bien aussi quelque éclaircissement, et je dois maintenir son caractère en disant comment ce fut sa discrétion et son respect pour les vœux d'un frère, qui lui gagnèrent l'estime de Zoé.

J'ai dit que, lors des premiers tems de l'absence d'Antoine, Zoé, tout absorbée dans son chagrin, avait à peine remarqué l'air triste et contraint de Félix; cependant, comme une jeune fille, quelque innocente qu'elle soit, devine toujours la première l'amour que l'on ressent pour elle, Zoé ne tarda pas à connaître celui qu'elle avait inspiré au pauvre Félix. D'abord elle en fut irritée; il lui sembla qu'il y avait dans la nature de cette affection quel-

que chose de déloyal; aussi se promit-elle de confondre un coupable amant en lui reprochant, sans pitié, ses torts envers un frère; mais pour prendre sur lui de tels avantages, il aurait fallu que cet amant osât parler. Or, Félix, trop faible pour surmonter son amour, savait du moins aimer et souffrir en silence; sa discrétion était même poussée si loin que, peut-être, Zoé aurait fini par supposer qu'elle s'était méprise, si elle n'eût aperçu, par hasard, sur la poitrine de Félix, un ruban qu'elle avait perdu depuis long-tems.

Une année se passa ainsi. Félix était toujours bien triste, et son air malheureux commençait à inspirer à Zoé plus de compassion que de colère. « Ce pauvre garçon! pensait-elle, sa discrétion m'intéresse; sans doute, il eût été plus sage de ne point diriger ses vœux sur une personne qui est, en quelque sorte, engagée. Mais est-on maître de son cœur?..... Hélas! Félix est d'autant plus à plaindre qu'il renferme ses peines au fond de son ame. S'il parlait, je suis sûre qu'il éprouverait du soulagement. Je n'encouragerais pas son amour. Oh non! bien au contraire..... Mais je lui offrirais

mon amitié, et cela lui ferait du bien..... C'est dommage qu'il ne parle pas! »

Et, pour avoir le droit de lui offrir des consolations, Zoé, voulant l'exciter à se plaindre, parut s'occuper de l'absent avec plus de plaisir que jamais. Elle recommença à compter devant lui les mois, les semaines et les jours qui devaient s'écouler jusqu'à l'époque fixée pour le retour d'Antoine; enfin, elle montra beaucoup d'amour pour son prétendu; mais c'était en regardant du coin de l'œil l'effet que ses paroles produisaient sur Félix.

En ces occasions, la jeune fille le voyait pâlir et rougir. Une fois même il quitta brusquement la place, en laissant échapper une acclamation qui semblait indiquer en lui la crainte de se trahir. Ce fut tout, et c'en fut assez. Convaincue, par cette expérience, que l'ame de Félix était aussi noble qu'elle était tendre, Zoé forma le projet de le ménager à l'avenir : elle cessa de lui parler d'Antoine. Ce nouveau système amena un grand changement dans l'existence du discret amant, et Zoé s'applaudit de sa délicatesse, en voyant Félix devenir plus aimable et plus gai. Cependant,

cette méthode n'était pas sans danger pour elle ; car Félix étant presque toujours dans l'atelier quand Zoé y venait, la jeune fille ne pouvait plus parler que rarement de son premier amant, et tout naturellement elle s'en occupait beaucoup moins. Ajoutez à cela que les lettres du militaire devenaient extrêmement rares. Le souvenir se fatigue à revenir toujours sur un bonheur passé : il faut à la jeunesse un peu de bien-être présent et beaucoup d'avenir. Depuis le départ d'Antoine, Zoé avait refusé plusieurs mariages; mais, lorsqu'au bout de deux ans révolus, elle vit arriver une lettre qui lui apprenait que son amant devait entreprendre encore une campagne avant de venir l'épouser; lorsque Mauduit lui communiqua plus tard le message qui lui apprenait que son fils avait reçu la croix, et deux estafilades dans la figure; lorsque enfin l'on sut par un soldat qu'Antoine, rétabli de ses blessures, s'amusait à Leipsick, au lieu de profiter de sa convalescence pour venir accomplir ses anciennes promesses, la jeune fille ne chercha plus à cacher son ressentiment. « Voilà qui va fort bien, dit-elle au père

Mauduit devant Félix; votre fils compte apparemment m'épouser quand il aura pris sa retraite; mais je n'ai pas juré de rester fille aussi long-tems qu'il lui plaira d'être garçon, et, s'il n'est pas ici dans trois mois au plus tard, je pense que je pourrai me croire dégagée des promesses que je lui ai faites. »

En entendant, pour la première fois, Zoé parler de son premier amour comme d'un engagement qui pouvait se rompre, Félix comprit que le cœur qui admettait l'idée d'une rupture, était bien près d'être tout-à-fait libre. Aussi surpris qu'il était indigné de la conduite de son frère, sur laquelle le camarade d'Antoine lui avait donné des détails que Zoé ignorait, Félix se crut, de son côté, affranchi des devoirs qu'il s'était imposés, et sa délicatesse, ne contraignant plus l'expression de ses sentimens, il commença à laisser voir tout son amour.

Attentif, complaisant et tendre, il ne pouvait manquer de plaire à l'aimable Zoé; aussi ce fut avec plus d'anxiété que de regrets qu'elle vit s'écouler le tems qu'elle accordait encore à son premier amour. La pauvre jeune fille sen-

tait qu'elle eût été à jamais malheureuse s'il lui eût fallu reprendre ses premières chaînes. Toutefois elle sut, à son tour, dissimuler ses craintes, et, sans rebuter celui qu'elle aimait, elle refusa de lui donner des espérances avant l'époque où elle pourrait se croire tout-à-fait libre.

Les trois mois accordés à l'oublieux Antoine étaient près d'expirer, lorsque les cris du père Mauduit attirèrent Zoé dans la salle où nous avons dit que Félix venait de tomber évanoui. En ce moment d'effroi, le désespoir de la jeune fille trahit le secret de son cœur, et le tendre Félix, renaissant à la vie aux accens d'une voix si chère, sentit, en attachant ses yeux sur son amante en pleurs, qu'il existe encore un bonheur au dessus de celui que peuvent nous donner les distinctions et les faveurs de la fortune.

Tout en attendant la réponse d'Antoine à la lettre que son père lui écrivit pour lui faire connaître les nouveaux sentimens de Zoé, on s'occupa de la grande entreprise que Félix avait obtenue. La probité du père et la bonne conduite du fils ayant paru des garan-

ties suffisantes, ils eurent bientôt réuni les sommes dont ils avaient besoin. Un immense atelier, situé dans le plus beau quartier de la ville, remplaça l'ancienne forge du serrurier Mauduit. Plus de trente ouvriers des meilleurs de Paris y furent appelés, et lorsque enfin la réponse d'Antoine eut dissipé tous les scrupules, Félix, au comble de ses vœux, installa sa charmante femme dans un joli appartement qu'elle quittait souvent pour venir animer, par sa présence, le courage de son mari, ou surveiller, en son absence, le travail de ses ouvriers.

Plusieurs années s'écoulèrent rapidement; l'union, la gaîté et le plaisir habitaient dans cette famille; le bon Mauduit, grâces aux vertus de sa belle-fille, voyait sa vieillesse entourée de soins tendres et délicats. L'entreprise que Félix avait obtenue prospérait dans ses mains; elle lui procurait de l'aisance et de la réputation. Pour comble de bonheur, deux enfans étaient venus donner un but à ses travaux. Enfin le jeune serrurier, rempli d'intelligence, de talent et d'ardeur, était un exemple du bien que l'on peut faire et de la considération que l'on peut obtenir dans quelque état

que le sort nous ait placé. Aussi, disait-il souvent, en faisant sauter son enfant sur ses genoux : « Courage, mon garçon, tu peux grandir ; je te fais une bonne maison, j'espère que tu ne la laisseras pas tomber, et que, grâce à toi, le nom des Mauduit sera cité de père en fils dans la serrurerie. »

Cependant, depuis bien long-tems, Antoine, affranchi par sa position actuelle de la subordination militaire, aurait pu laisser à quelque autre le soin de ses fourrages, pour venir passer quelques mois au milieu de sa famille ; mais le souvenir de Zoé lui était encore trop cher pour qu'il osât risquer de la revoir. De son côté, la jeune femme redoutait un peu sa présence ; son mari n'était point jaloux, mais il n'avait point oublié qu'Antoine avait eu son premier amour ; cette idée pouvait jeter entre les frères de la froideur, de la contrainte ; enfin, par un accord tacite, on invitait faiblement le garde-magasin à faire un voyage à Paris.

Mais un événement inattendu vint rétablir la confiance. Antoine se maria, et, dès lors, son retour devint l'objet de tous les vœux de

sa famille. La personne qu'il épousa était une jeune veuve française, qu'un mariage d'inclination avait précédemment unie à un officier contre le vœu de ses parens. Brouillée avec eux tous par suite de cette alliance, la jeune femme avait voulu suivre à l'armée son seul et unique protecteur. Voyageant habituellement *à la suite*, et s'arrêtant dans les limites prescrites, elle rejoignait son époux dans tous les lieux où la victoire marquait le repos de nos armes. Une si parfaite union aurait dû fléchir le destin ; mais la cruelle mort aime à faire couler des larmes amères. L'époux chéri fut atteint par le fer meurtrier, et si la jeune femme survécut, c'est que sa raison égarée lui fit pendant long-tems révoquer en doute l'affreuse perte qu'on lui annonçait. Fixé par la nature de ses fonctions à la suite de l'armée, Antoine avait été souvent chargé par l'officier de protéger la marche de sa femme. Sa sollicitude s'accrut par la pitié que lui inspira le sort d'une jeune personne, qui, dans l'espoir d'obtenir des nouvelles de son mari, se refusait à retourner en France. Antoine ménageait une illusion qu'elle aimait à nourrir ; il la guidait

dans ses vaines recherches, il prévenait ses besoins, dirigeait ses démarches et se plaisait à lui servir de protecteur; et, bien avant qu'il y songeât, l'armée l'avait donné pour successeur à cet époux si fort regretté.

Ainsi qu'il arrive toujours, les plus intéressés dans ces discours devaient être instruits les derniers des propos qui les concernaient. Ce fut à la suite d'un dîner où l'on s'était égayé plus que de raison, qu'on plaisanta pour la première fois Antoine Mauduit sur la conquête qu'il avait faite. La dénégation la plus absolue n'ayant pu ébranler une opinion établie, Antoine fut trouver la veuve : « Ecoutez-moi, Madame, lui dit-il; depuis plus de six mois vous poursuivez une ombre, une chimère. Jusqu'à ce jour, touché de vos douleurs, j'ai ménagé votre faiblesse; mais il est tems de réunir votre courage. Vous ne connaissez pas encore tous vos malheurs : apprenez donc que mes soins et mon zèle vous ont compromise aux yeux de tout le monde. Je ne saurais vous rendre celui que nous avons souvent pleuré ensemble, mais je puis vous rendre l'honneur. Acceptez, avec mon cœur et ma main, le par-

tage d'une petite fortune que j'ai amassée dans les fournitures. Vous trouverez en moi un ami, un protecteur, un mari, et personne du moins ne se permettra plus de soupçonner votre vertu. »

A la première idée d'un second mariage, la veuve, jetant les hauts cris, défendit à Antoine de se présenter jamais devant elle ; mais dès le lendemain, l'armée ayant été repoussée sur le point où elle était, elle s'aperçut qu'une femme est bien embarrassée et bien compromise lorsqu'elle se trouve sans conseil et sans guide, dans une position telle que la sienne. Obligée de rétrograder à la hâte, pour ne pas tomber entre les mains de l'ennemi, elle parvint à s'échapper sans malencontre ; mais combien de difficultés il lui fallut surmonter dans sa fuite ! J'ai dit que son mariage l'avait brouillée avec sa famille. Il est probable que cette famille, touchée de son malheur, l'eût accueillie avec tendresse, si elle avait été y chercher un asile après la mort de son époux ; mais cette résolution coûtait à sa vanité, et effrayait son courage.

De telles pensées venant aggraver l'horreur

de sa situation, son sang s'enflamma au point qu'elle tomba dangereusement malade. Antoine alors, ne considérant plus que l'isolement et l'abandon dans lequel était tombée cette jeune femme, crut pouvoir braver la défense qu'elle lui avait faite. Pendant le cours de cette longue maladie, il se montra si bon, si attentif et si dépouillé de tout intérêt personnel dans les soins qu'il lui prodiguait, que la veuve parut touchée de son dévouement. Il sut mettre à profit des dispositions aussi favorables, et lorsque le tems du deuil fut écoulé, la veuve du jeune officier consentit à devenir la femme du fournisseur.

Toutefois, en faisant ce sacrifice à la rigueur de sa position, Eugénie, c'était le nom de la veuve, sentit bien que ce second mari ne remplacerait jamais le premier dans son cœur. Vaincue par la reconnaissance, ou plutôt dominée par les circonstances, elle accepta les devoirs d'épouse sans éprouver les sentimens qui les rendent doux et faciles. Mais elle était vertueuse et sage; l'honneur de son époux ne courait aucun risque, et plus heureux que beaucoup d'autres, Antoine n'était jaloux que d'un souvenir.

C'est qu'il y avait une grande différence entre la figure du garde-magasin et celle du beau militaire qu'Eugénie avait tant aimé; la jeune femme appartenait, d'ailleurs, à une famille de la magistrature; elle avait reçu de l'éducation, en sorte que les manières d'Antoine, ses moustaches épaisses, son teint basané, ses larges cicatrices et la rudesse de ses manières, ne cadraient nullement avec le ton et les habitudes élégantes d'une petite-maîtresse de vingt-cinq ans.

Désirant revoir sa famille et tenter ce que pourrait produire sur la tristesse de sa femme les distractions et le séjour de la capitale, le fournisseur arrangea ses affaires de façon à pouvoir quitter l'armée pendant quelque tems, et ce fut après une absence de plus de douze ans qu'Antoine rentra enfin dans Paris, avec ce battement de cœur et cette émotion vive qu'on éprouve toujours à l'aspect du pays natal.

Pour surprendre ses bons parens, Antoine ne leur avait point annoncé son retour. Brûlant du désir de revoir des êtres si chers à son cœur, il ne prit que le tems de déposer sa *femme* dans un hôtel, puis il se rendit en toute

hâte au domicile qui lui avait été indiqué dans les lettres de sa famille.

La première personne qui s'offrit aux regards d'Antoine, au moment où il entrait dans le superbe atelier de son frère, ce fut son père qui se promenait de long en large en inspectant les ouvriers. Antoine le reconnut aisément; le bonheur avait préservé les traits de Mauduit des ravages de la vieillesse, mais le pauvre Antoine était bien changé!.... Toutefois, le vieillard attachait sur lui des yeux inquiets; un pressentiment secret l'agitait, alors qu'Antoine s'écria : « Mon père!... » Ce cri pénétra comme une flèche au fond du cœur du bon Mauduit. Au son de cette voix connue, Félix et sa femme accoururent, et le brave militaire reçut à la fois dans ses bras son père, son frère, et cette Zoé qu'il avait tant aimée.

Les premiers instans d'ivresse passés, Antoine, portant ses regards à l'entour de lui, félicita Félix sur la prospérité de sa maison. « Je n'ai point à me plaindre de la fortune, ajouta-t-il en soupirant; bien d'autres sont partis comme moi soldats, qui le sont encore, ou qui ont trouvé la mort sur un champ de ba-

taille; pour moi, grâce aux bontés de mon ancien général, mon avenir est assuré; je possède une femme aimable, belle et sage; mais par combien d'agitations, de souffrances et de regrets n'ai-je pas acheté cet état de choses? et dans ce moment, mes amis, combien je suis loin encore d'être aussi heureux que vous l'êtes!..... Va, mon frère, poursuivit-il en tendant la main à Félix, et en attachant ses yeux sur Zoé, tu as choisi le meilleur parti, et je te remercie d'avoir fait pour mon père tout ce que j'aurais dû faire moi-même. »

Lorsqu'il parlait ainsi, Antoine pensait que le mariage qu'il avait contracté n'était point de nature à le rendre heureux; il le sentait, hélas! plus vivement que jamais, au moment où il revoyait Zoé, toujours simple et naïve. « C'est sur ce patron-là que je devais prendre une femme, » se disait-il en rejoignant sa triste et vaporeuse compagne. Toutefois, présentée par lui dès le lendemain, Eugénie fut fêtée et accueillie par ses parens, qui la trouvèrent charmante, en dépit de la dignité et de la réserve qu'elle conserva dans cette visite.

Cependant, tandis que l'épouse du fournisseur cherchait un logement et montait sa maison, Antoine visitait chaque jour sa famille. Témoin de la satisfaction que son frère trouvait dans une vie remplie par le travail et par de douces affections; témoin des soins touchans que Zoé prodiguait à ses enfans, de sa tendresse pour son époux, de sa franche gaîté, de son humeur égale, il lui arrivait bien souvent d'établir des comparaisons dangereuses pour son repos. Un événement, qui d'abord lui parut heureux, acheva de l'éclairer sur les inconvéniens du choix qu'il avait fait. Les parens d'Eugénie habitaient Paris : la jeune femme les rencontra; elle parvint à se réconcilier avec eux. De ce moment elle parut s'éloigner plus que jamais de la famille de son époux. Jusqu'à ce jour les égards et la déférence semblaient indiquer à cet époux peu exigeant, qu'à défaut de l'amour, il possédait du moins l'estime de sa femme; mais petit à petit, lorsqu'elle se vit entourée par un cercle brillant, les manières d'Eugénie changèrent. L'ignorance et les façons soldatesques d'Antoine la choquèrent bien plus lorsqu'elle put

les envisager du milieu de la sphère d'élégance où elle avait repris sa place. Chaque fois qu'un manque d'usage, un mot grossier ou quelque franchise un peu trop rude semblait accuser, aux yeux de tous, le peu de délicatesse de son second choix, le front de la pauvre Eugénie se couvrait d'une subite rougeur, et son courage lui suffisait à peine à réprimer l'expression de son mécontentement; mais elle savait qu'une femme ne doit point paraître s'apercevoir des ridicules de son époux, et la fière Eugénie, ne pouvant se contraindre à aimer Antoine, voulait du moins reconnaître les obligations qu'elle lui avait par une conduite irréprochable.

Toutefois, et bien que le pauvre Antoine s'aperçût avec amertume du peu de cas qu'on faisait de lui dans sa nouvelle famille, il affectait de ne point remarquer la sotte vanité de tous ceux qui la composaient; et, trouvant toujours chez son frère des amis heureux de le recevoir, il échappait, par de fréquentes absences, au chagrin de ne voir chez lui que de l'indifférence ou du dédain. Mais comme il se flattait encore que l'esprit de sa femme

était plutôt séduit que corrompu, il crut que l'aspect d'un heureux ménage, et l'attrait des vertus de sa belle-sœur, pourraient avoir une heureuse influence sur l'ame honnête d'Eugénie. Dans cet espoir, il voulut un jour l'engager à l'accompagner de tems en tems chez son père, et à se lier d'amitié avec la modeste Zoé. Un sourire fut d'abord la seule réponse qu'il obtint; mais Antoine insistant : « Je sais, lui dit sa femme, qu'en cédant à vos vœux, j'ai contracté l'obligation de vous obéir; cependant, je me flatte que vous n'avez pas prétendu me faire épouser toute votre famille; je veux croire que ma belle-sœur est une excellente personne, et je vous assure, mon ami, que je l'estime fort; mais, en conscience, croyez-vous que la femme d'un serrurier puisse devenir mon amie?..... Soyez bien convaincu, d'ailleurs, que ma société aurait aussi peu de charmes pour elle que la sienne serait peu agréable pour moi. Nous n'avons point été élevées de la même manière; nos goûts et nos habitudes sont différens; enfin, pour tout dire, en un mot, nous ne vivons pas dans le même cercle d'idées, et nous ne pourrions

nous entendre; demeurons donc aux termes où nous en sommes, et souffrez que je me tienne, à l'égard de vos parens, dans les bornes de la politesse. »

Blessé jusqu'au fond du cœur par une réponse si sèche et si mortifiante, Antoine ne répliqua pas; mais, dès ce moment-là, sa détermination fut prise. Convaincu que le bonheur domestique ne pouvait exister pour lui, il voulut du moins ressaisir son indépendance. Abandonnant donc sur-le-champ sa femme et sa maison, il fut demander à son frère un asile pour quelques jours. Ce fut de là qu'il écrivit à Eugénie pour lui exprimer son ressentiment et ses intentions.

« J'ai dû regarder, disait-il, comme une » injure personnelle l'injure faite par vous *à* » *la femme d'un serrurier*, car vous ne sauriez » avoir oublié que votre époux est *fils d'un* » *serrurier*..... Quels que soient, ajoutait-il, les » travers de mon caractère ou les vices de mon » éducation, l'estime dont j'ai su entourer ma » carrière ne m'a point appris à supporter le » mépris; des nœuds aussi mal assortis que les » nôtres ne doivent plus dorénavant exister

» que pour la forme; retirez-vous chez vos
» parens, vous y vivrez honorablement avec
» le sort que je compte vous faire, tandis que
» j'irai dans les camps chercher à obtenir du
» service pour employer d'une manière utile à
» mon pays la fin d'une existence dépouillée
» d'avenir, etc., etc. »

En apprenant de tels projets, la famille d'Antoine s'efforça de le retenir; Félix lui demanda s'il se croyait isolé sur la terre lorsqu'il lui restait un bon père, un frère et une amie. Mais Antoine l'interrompant : « Laisse-moi partir, lui dit-il; il existe souvent au fond de notre cœur des plaies mal fermées qu'un instant peut rouvrir; laisse-moi partir, mon ami, l'aspect de ton ménage ne vaut rien pour un malheureux tel que moi. »

Pour seule et unique réponse, Félix le serra sur son cœur, et désormais Antoine fut libre d'accomplir son projet. Quand vint le moment d'un départ qui cette fois navrait son cœur, le militaire s'écria : « Ah! mes bons amis, pourquoi n'ai-je pas écouté jadis les prières et les vœux d'un père! pourquoi ne suis-je pas à cette heure Antoine Mauduit, entrepreneur

en serrurerie? Je vivrais au milieu de vo
estimé de ceux de ma classe; je serais aim
ma femme, et je travaillerais pour mes
fans. Oui, je le sens trop tard, hélas! le b
heur est bien plus facile quand nos pa
nous ont tracé la route qu'il faut suivre p
y arriver. Plaisirs, fortune, honneurs, j'ai t
quitté pour vous poursuivre, et, plus sage
moi, mon frère vous a trouvés en pren
l'état de mon père.



LES DEUX MENTORS,

OU

LE VRAI MOYEN DE PARVENIR.

J'AI connu, dans ma jeunesse, un vieux sourd qui se plaignait, avec une sorte d'amertume, qu'on ne prononçait plus aussi bien que de son tems; je riais alors du détour que l'amour-propre lui suggérait pour esquiver une vérité triste; et chaque fois que j'entends mes bons contemporains répéter à satiété qu'il n'est plus de femmes aimables, qu'on ne fait plus de bonne musique, que nous n'avons pas un seul bon acteur, et que le siècle dégénère, mon sourd me revient dans l'esprit. Toutefois, cette disposition à sortir de la vie à reculons, c'est-à-dire en s'occupant du passé plus que de l'avenir, me paraît un bienfait de la Providence,

qui veut nous désintéresser des plaisirs de ce monde pour adoucir en nous les regrets du départ; aussi je ménage chez mes vieux amis cette humeur dénigrante, lorsqu'elle s'exerce seulement sur des objets qui sont à la surface de la société actuelle; mais lorsqu'elle attaque le fond, je me déclare le défenseur de la génération présente, et je soutiens, envers et contre tous, que les sentimens honnêtes, l'esprit religieux, la bienfaisance et la vertu, ont fait chez nous de très-grands progrès depuis la fin du dernier siècle.

Confident obligé des faiblesses du peuple, je puis juger mieux que tout autre des améliorations que ses mœurs ont subies. Ces améliorations incontestables sont, à mon avis, le fruit de l'expérience qu'on a faite des inconvéniens publics et privés attachés au relâchement des liens sociaux, et à la corruption du cœur et de l'esprit. Pour l'homme qui a étudié l'histoire de la régence et celle de la révolution, il est évident que cette corruption est venue de haut en bas; la restauration de la morale publique a procédé de même : quand les bons exemples descendent du trône, ils se

réalisent sans effort dans la société. Un roi vertueux fait un bon peuple, comme un patriarche respectable produit une famille d'honnête gens. Mais, de même qu'on voit parfois des enfans ingrats et rebelles résister à l'empire de la douceur et de la raison, on voit aussi, dans un état, des sujets viciés que rien ne peut faire rentrer dans l'ordre. Corrompus jusqu'au fond du cœur, ils sont d'autant plus dangereux que c'est de bonne foi qu'ils contestent l'existence des sentimens généreux dont le principe n'existe pas au fond de leur cœur; ces hommes se sont fait un langage particulier, dans lequel la bonté n'est que duperie, la vertu n'est qu'hypocrisie, l'intrigue est du savoir faire, l'égoïsme est de l'esprit de conduite, et la fourberie de l'habileté. Ces hommes propagent aisément leurs dangereuses idées à l'aide de la malignité du siècle qui sourit à leurs discours comme à de piquantes épigrammes; mais le malheur est que des gens simples prennent ces épigrammes au pied de la lettre, et tandis que des esprits sérieux n'y voient que des paradoxes sans conséquence, les jeunes gens et les hommes légers en font quelquefois

la règle de leur conduite, et se perdent dès leurs premiers pas dans le monde, en s'aliénant, par de fausses démarches, la considération qui pouvait seule les mener à leur but.

Je viens, tout récemment, d'avoir un exemple frappant du danger que l'on court à se laisser influencer par des préjugés de cette espèce. Il y a dix-huit mois à peu près qu'un de mes vieux amis, qui depuis quarante ans habite la province, m'écrivit pour me recommander son fils unique qu'il désirait lancer dans la carrière des emplois. Ayant acquis dans le commerce une assez belle fortune, il avait fait donner à son Adolphe une éducation soignée. Et se flattant, ainsi que la plupart des pères, que son fils avait assez de talent pour arriver à tout, son vœu le plus ardent était de lui voir obtenir, le plus tôt possible, une place, peu ou point rétribuée, mais suceptible d'avancement. Il envoyait donc ce fils à Paris, sous la tutelle d'un M. Boutard, homme d'esprit, à ce que m'écrivait mon ami Lisard; homme qui connaissait le monde, et serait pour Adolphe un mentor d'autant plus précieux qu'il avait déjà fait un voyage à Paris.

Toutefois, mon ami recommandait son fils à ma vieille amitié, et me priait d'employer, pour lui être utile, tout ce que je pouvais avoir de crédit et de protecteurs.

Enchanté de savoir que ce cher Lisard m'aimait toujours, et que ses affaires avaient prospéré, je me promis de n'épargner ni soins, ni peines pour le servir dans la personne de son fils; et, pendant les deux ou trois jours qui s'écoulèrent jusqu'à l'arrivée du jeune homme, je repassai dans ma pensée tous les moyens que je pourrais employer et toutes les portes auxquelles je pourrais frapper pour lui trouver des protecteurs.

Mon zèle et ma bonne volonté furent augmentés par la présence d'Adolphe Lisard. Dès le premier coup d'œil, je le reconnus à sa parfaite ressemblance avec son père, qu'un souvenir trompeur me montrait toujours jeune et beau comme au jour de nôtre séparation; ému jusqu'au fond de l'ame, je crus retrouver mon ami, et j'embrassai l'aimable adolescent, en lui vouant une affection égale à celle que je conservais pour son père.

Mais, si je fus tout-à-fait satisfait des traits

et de la tournure du jeune homme, je fus fort mal content des manières de son mentor. Qu'on se figure un homme de cinquante ans, gros et petit, ayant le teint haut en couleur et la figure assez commune. Un habit de lustrine, une culotte courte, des bottes à la hussarde et des bas de coton, lui donnaient l'air d'un homme simple, mais cet air de faux bonhomme cachait les prétentions les moins fondées à l'esprit de conduite et à la connaissance du cœur humain. Dans le voyage qu'il avait fait à Paris, quinze ans auparavant, M. Boutard avait eu le malheur de tomber en d'assez mauvaises mains; rançonné par des intriguans, trompé par des coquettes, il avait reporté chez lui les préjugés les plus faux, ou du moins les plus exagérés, sur les vices et les ridicules qui ont cours à Paris. Loin de rencontrer des contradicteurs, M. Boutard avait trouvé, dans sa province, des auditeurs merveilleusement disposés à adopter toutes ses préventions; car la malice et l'envie avaient également leur compte dans ses discours; il était donc devenu l'oracle de sa petite ville, l'homme qu'il fallait consulter avant d'oser entreprendre une affaire ou

risquer un voyage; grâce à cette flatteuse déférence, sa sottise avait acquis, en peu de tems, l'aplomb et la confiance que peuvent donner la vanité et les idées fixes.

Toutefois, si l'on était choqué dès l'abord par les préjugés ridicules que M. Boutard exprimait avec peu de ménagement, on était égayé par les formes comiques dont son importance était revêtue. Cet homme, au ton tranchant, au verbe haut, riait de ce qu'il allait dire, riait de ce qu'il avait dit, et répétait toujours deux fois chacune de ses phrases, comme se complaisant lui-même aux traits brillans de son génie. Ses manières et son ton vulgaire n'avaient rien de contagieux; mais les idées qu'il énonçait me parurent fort dangereuses pour un jeune homme, et je me promis bien d'offrir au fils de mon ami un puissant correctif à des préventions injustes, en l'introduisant dans quelques maisons respectables où j'étais moi-même reçu avec bonté.

Je voulus essayer aussi, dans les commencemens de notre connaissance, de ramener M. Boutard à des idées plus saines, et de lui faire abandonner un système de conduite qui

devait renverser toutes nos espérances; mais il n'y avait pas de conversations possibles avec cet homme, non qu'il parût choqué le moins du monde par la contradiction. Comment eut-il pu l'être? pendant qu'on lui parlait il n'écoutait que sa pensée; et, semblable à un sourd qui répond à un propos qu'il n'entend pas, il rétorquait vos argumens par de nouvelles affirmations.

Notre première discussion eut lieu cinq minutes après qu'il m'eut présenté son pupille; et, comme elle put donner une idée assez juste du caractère et des manières de l'homme auquel M. Lisard avait confié son fils, je la transcris ici telle que je l'écrivis après le départ de cet original.

« Oh çà ! mon cher Monsieur, me dit-il presque dès l'abord, j'imagine que vous savez ce qui nous amène à Paris ? L'ami Lisard a dû vous écrire tout cela. J'y viens pour un procès, et ce jeune homme-là pour chercher une place; le papa veut absolument qu'il soit lancé dans la finance ou dans la diplomatie, et il a raison, le papa, il a parbleu raison; un jeune homme qui a des moyens, de l'esprit et de la

figure, ne doit pas végéter tristement en province.

» — Notre jeune homme, demandai-je, a-t-il quelques notions préliminaires des affaires de finances ? — Aucune, répondit Adolphe, avec ingénuité. — Parbleu, dit le provincial, voilà une réponse qu'il faudrait bien te garder de faire ailleurs : c'en serait assez pour te faire éconduire à l'instant. De l'assurance, mon ami, beaucoup d'assurance, c'est le moyen d'arriver à tout. Dis que tu as de l'esprit, de la facilité, que tu te sens le génie des affaires!..... — Cette assurance, répondit Adolphe, ne paraîtrait-elle pas bien déplacée? je suis si jeune, et j'ai si peu de droits..... — Qu'est-ce que tu dis donc; ton père a été armateur, il a fait de grandes entreprises; le commerce ne sert-il pas l'état, et l'état ne doit-il pas quelque chose à celui qui s'est enrichi à son service? »

En ce moment je crus devoir prendre la parole pour essayer de substituer des idées plus sensées à des plaisanteries qui pouvaient égarer un jeune homme.

« Hé bien! à la bonne heure, nous n'avons

pas de droits; si vous voulez, me dit mon provincial, après que je lui eus expliqué ma pensée à cet égard; nous n'avons pas de droits mais nous avons mieux que cela...... — Comment l'entendez-vous? — Ah! d'abord, nous avons une vieille expérience pour nous guider; et dans ce portèfeuille une liasse de billets de banque que le papa m'a remis pour enlever la place en désespoir de cause. — Prenez bien garde, m'écriai-je, tout effrayé de l'étourderie du personnage, que de tels moyens sont très-méprisables; si vous tentiez d'en faire usage près d'un homme honnête, Adolphe serait à jamais perdu.

» — Près d'un homme honnête, reprit Boutard en riant aux éclats, un homme honnête à Paris!.... Au tems où nous vivons! Parbleu, le danger n'est pas aussi grand que vous semblez le croire. Allez, mon cher Monsieur, je connais le monde et les hommes; je sais comment se font les affaires dans ce pays. » Puis, adressant la parole au jeune homme: « Or ça, mon ami, lui dit-il, la première chose que tu as à faire, c'est de prendre l'air du pays; tu es accoutre comme un provincial; mais je sais le

sais le moyen d'obvier à cela ; en sortant d'ici, je t'emmène au Palais-Royal ; là je te transforme de la tête aux pieds ; avec l'aide du tailleur, du coiffeur, du chapelier, du bottier, je fais de toi un joli homme ; l'influence de l'habit te donne de la légèreté, de la grâce ; tu échanges ton air gauche et modeste contre un ton leste et cavalier, car il faut plaire aux femmes, vois-tu, mon ami, c'est le moyen de parvenir.... Suis mes conseils, et, si d'ici à huit jours tu n'es cité pour un homme de mérite, je consens de tout mon cœur à passer pour un sot.

» — Mais, Monsieur, m'écriai-je alors, vous allez faire de lui un fat de la première espèce.

» — C'est le genre, mon cher Monsieur, c'est le genre. Vous ne savez pas cela, vous ; mais, lorsqu'on est riche, aimable, joli garçon, et qu'on veut faire son chemin à Paris, il faut bien adopter le genre.

» — Eh ! non, Monsieur, cent fois non, ce n'est point le genre. Il est peut-être encore quelques jeunes éventés qui, à défaut d'autre mérite, placent leurs moyens de succès dans les boucles de leurs cheveux ou dans le nœud

de leurs cravattes; mais l'élite de notre jeunesse sait mieux apprécier ce qu'elle vaut; elle orne son esprit, et non pas sa figure; enfin, Monsieur, je vous en avertis, le ridicule est tout-à-fait passé de mode. »

J'ai déjà dit que, dans la tête de M. Boutard, ses propres idées tenaient une place si large, que celles des autres ne pouvaient y trouver d'accès; aussi persista-t-il à répéter qu'Adolphe ne pouvait se présenter nulle part avant d'être métamorphosé de la tête aux pieds; et qu'enfin l'influence de l'habit était aussi respectable, aussi incontestable, aussi bien établie dans le monde, que l'influence des billets de mille francs.

Voyant que M. Boutard ne pouvait être interrompu que par lui-même, je le laissai parler en toute liberté. Une nouvelle idée vint soudain apporter une diversion à ses impertinences : « Parbleu! dit-il au jeune Adolphe, j'ai oublié, en descendant de la diligence, de te faire acheter une chaîne de sûreté, et tu n'es pas malheureux d'avoir conservé ta montre depuis la rue Notre-Dame-des-Victoires jusqu'ici; mais nous allons au Palais-Royal,

il ne faudra pas nous jouer à traverser le Perron de la sorte. — Une telle précaution est-elle bien nécessaire, demanda le jeune homme? — Elle est indispensable, » répondit l'homme aux idées fixes. Tirant alors de son gousset une grosse tresse de fer qui était attachée à sa montre : « Tu vois, dit-il, que je suis en règle : j'ai mon adresse dans mon portefeuille, mon nom dans mon chapeau, mon argent dans mes bottes et ma canne à la main ; c'est ainsi que je marche dans ce pays-ci ; aussi les filoux me respectent. C'est qu'eux et moi, cela fait fin contre fin, vois-tu! »

Et mon homme sortit comme il était entré, en riant et criant de manière à décourager la raison. « Assurément, me dis-je alors, mon ami Lisard a dû choisir pour guider son fils un homme honnête et sûr ; mais il faut convenir que, sous tout autre rapport, il n'a pas eu la main heureuse. Le ridicule de ce pauvre M. Boutard, son ton tranchant et ses idées de l'autre monde, ne réussiront pas dans celui-ci ; et je dois m'occuper du soin de placer ce jeune homme, car l'impertinence de son mentor me fait mal augurer du succès des négociations qu'il va conduire. »

Je connaissais depuis long-tems le caissier en chef d'une administration publique : c'était un homme excellent, d'une probité sévère; mais très-serviable, et qui jouissait d'une considération méritée; je lui parlai de mon protégé, je le peignis modeste et rempli de bonne volonté, ainsi qu'il m'avait paru; mais je me gardai bien de parler de sa fortune; car, d'après les idées de M. Desglosiers, je savais qu'un jeune homme riche l'intéresserait moins qu'un autre; grâce à cette omission, je parvins à éveiller l'obligeance de cet honnête homme, qui me dit : « Puisque vous connaissez la famille de ce jeune homme, amenez-le-moi quelqu'un de ces jours, je veux l'interroger pour savoir dans quel sens nous pourrons lui être utile. »

Encouragé par ces paroles, je fis savoir au fils de mon ami que j'avais quelque chose à lui communiquer, et je lui appris, avec un plaisir extrême, que j'espérais lui avoir acquis un protecteur utile dans la personne de M. Desglosiers. Adolphe me parut fort reconnaissant de mon zèle, mais il me fit entendre cependant qu'il croyait n'avoir pas besoin, pour parvenir, de l'appui d'un simple caissier.

Il m'apprit alors que, parmi les lettres de recommandation dont il avait ses poches garnies en arrivant à Paris, il y en avait une adressée par son père à un homme en place, auquel il avait eu jadis occasion de rendre un léger service : comme c'était plus particulièrement sur celle-là que mon ami avait fondé des espérances, elle avait été remise une des premières, et le jeune homme avait connu, à la façon dont l'avait accueilli M. de Glandève, que cet administrateur n'avait point la mémoire ingrate. « Je n'ai, pour le moment, aucun moyen de vous employer, lui avait-il dit avec l'expression du regret; mais je vous promets de songer à vous; venez me voir de tems en tems et si vous entendez parler de quelque emploi qui soit à votre convenance, avertissez-moi sur-le-champ, je n'épargnerai rien pour vous le faire obtenir. »

Par un hasard heureux, M. de Glandève était justement directeur de l'administration dans laquelle M. Desglosiers était employé, et je savais qu'il faisait un cas particulier de cet estimable caissier. Je commençai à augurer plus favorablement des projets de mon vieil

ami, lorsque j'appris quel protecteur puissant et respectable il avait acquis à son fils; mais j'engageais fort le jeune homme à ne pas rejeter l'appui de M. Desglésiers, sachant, par une longue expérience, qu'une bienveillance de second ordre n'est pas toujours à dédaigner, et que le concours de deux volontés devait l'aider à obtenir un résultat plus sûr et plus prompt. Du reste, je lui conseillai d'employer une partie de ses loisirs actuels à se former pour les affaires, et à cultiver son esprit en suivant quelques cours publics; mais les maximes de Boutard, bien plus faciles à suivre que les miennes, avaient déjà germé dans sa jeune cervelle. « A quoi bon, me dit-il, me fatiguer par des études inutiles? avec l'éducation que j'ai reçue, j'en saurai toujours bien assez pour occuper un emploi de quinze ou dix-huit cents francs. — C'est possible, repris-je; mais, mon ami, vous n'avez pas apparemment l'intention d'en rester là? — Non, me dit-il, mais je sais fort bien que c'est seulement dans les places subalternes qu'on a besoin de travailler...; à mesure que l'on monte en grade, le mérite est moins nécessaire; je

sais qu'il y a des formes et un langage destinés à en imposer au vulgaire; mais tous les cours de droit ou de littérature du monde ne pourraient suppléer à mon ignorance sur ce point-là; c'est le fin du métier, le secret de la comédie qui ne s'apprend que dans les coulisses. — Je reconnais, à de pareils discours, l'esprit et les idées de votre cher mentor! m'écriai-je; à ses yeux tout se rapetisse, tout devient mesquin et trompeur; son humeur chagrine et malveillante place des sentimens vils dans tous les cœurs, et attribue des motifs bas et misérables aux actions les plus généreuses. Défiez-vous, Adolphe, de ces préventions injustes, qui tendent à flétrir votre ame en vous montrant le vice et le mensonge comme des nécessités de la vie, en vous peignant comme un repaire de brigands une grande cité qui renferme sans doute beaucoup de méchans, mais dans laquelle on trouve plus qu'ailleurs les vertus, le talent et le vrai mérite. — S'il faut vous parler franchement, reprit alors Adolphe en hésitant, j'ai cru, dans les commencemens de mon séjour ici, que notre ami voyait, sous des couleurs un peu trop som-

bres, les hommes et les femmes de ce pays; mais j'ai perdu, depuis huit jours, une partie de ma confiance, et c'est bien moins à ses discours qu'à mes propres remarques que vous devez imputer ce changement. — En ce cas, mon cher, je vous plains, et cela prouve seulement que vous voyez mauvaise compagnie. — Ah! mon Dieu non! excepté deux ou trois visites chez d'anciens amis de mon père, j'ai employé mon tems à parcourir les promenades, les spectacles et les établissemens publics. — Il faut donc admirer votre sagacité; les philosophes d'autrefois disaient à un homme: « Parle, afin que je te connaisse; » mais vous, bien plus habile qu'eux, vous connaissez les mœurs d'une grande ville en jetant un léger coup d'œil sur la population en masse. — Je ne suis pas aussi extravagant que vous le supposez, reprit Adolphe un peu piqué; je puis citer les faits et les autorités sur lesquels j'appuie mon opinion. — Voyons d'abord, mon cher ami, quelles sont ces autorités qui vous paraissent irrécusables; nous examinerons ensuite les faits, et nous verrons si tout cela suffit pour produire le triste phénomène d'un

misanthrope de vingt ans. — N'est-il pas convenu, dit alors mon jeune homme, que la comédie est le miroir des mœurs, et particulièrement des mœurs de la capitale? — C'est du moins, répondis-je, une de ces assertions que l'on n'a pas un grand intérêt à combattre. — Eh bien! Monsieur, reprit victorieusement Adolphe, je vous demande si, dans toutes les comédies de notre époque, on ne trouve pas mille traits dirigés contre la vénalité de la justice, contre l'incapacité pleine de suffisance des gens en place, contre la dureté des riches, contre la friponnerie de tous les hommes qui parviennent, contre la coquetterie des femmes, et en général contre les mœurs du siècle où nous vivons? — J'en conviens, repartis-je, mais, mon cher Adolphe, de même que le décorateur habile est obligé de charger ses pinceaux s'il veut que ses décorations produisent de l'effet, nos auteurs sont bien obligés d'outrer les vices et les ridicules pour les rendre comiques et saillans. Au reste, je veux bien vous accorder qu'il y a, dans Paris, des fripons et des intrigans : le vice existe, soit; mais il n'est pas la règle, il est l'exception, car il fait tache dans

l'ordre social, et il serait tout aussi absurde de juger les généralités au spectacle, qu'il le serait de juger l'état sanitaire d'une ville au milieu de son hôpital, ou de la raison humaine à Charenton; car la scène recueille nos défauts et nos travers, comme les hôpitaux recueillent nos fous et nos malades. Et maintenant, mon cher enfant, si je vous ai prouvé que la comédie, en admettant qu'elle soit un miroir, est du moins un de ceux qui grossissent démesurément les objets, passons aux faits, et contez-moi les actes de duplicité dont vous avez été l'innocente victime depuis cinq ou six jours que vous êtes arrivé à Paris. »

Mon nouveau débarqué me raconta alors ses petites mésaventures : chez je ne sais quel traiteur, en renom, on avait eu l'impolitesse de substituer à son chapeau neuf un vieux chapeau sans fond; d'où il avait conclu, avec M. Boutard, que les Parisiens étaient des fripons. Cet air de modestie que j'admirais en lui avait attiré à ce pauvre Adolphe plusieurs épigrammes piquantes de la part de deux jolies dames qui se trouvèrent placées auprès de lui dans un concert public; il

en avait conclu, avec M. Boutard, qu'il fallait être rempli d'assurance et d'effronterie pour plaire aux femmes de Paris; enfin, il avait été rançonné par le gardien d'un monument public, et il en avait conclu, toujours avec M. Boutard, que tout s'achète en ce pays, puisque des gens gagés par le Roi vendent aux étrangers les petites infractions qu'ils font aux règlemens.

Je ne pus m'empêcher de rire des griefs sur lesquels ce pauvre Adolphe appuyait sa misanthropie. « Une sage méfiance est nécessaire, lui dis-je, toutes les fois que vous fréquenterez les spectacles et les assemblées, et que vous vous trouverez en contact avec des inconnus; mais, croyez-moi, présentez-vous chez les gens estimables auxquels vous êtes recommandé, avec un cœur ouvert, un esprit dépouillé de préventions; écoutez et voyez vous-même; que votre jugement soit libre et dégagé de toute influence étrangère; gardez-vous bien surtout de compromettre votre position par des démarches fausses, car les petits moyens de séduction dont M. Boutard espère tirer un si bon parti, nuisent beaucoup, en ce pays, lorsqu'ils ne servent pas. »

Le jeune provincial ayant promis de prendre mes avis en considération, et de ne pas ajouter une foi implicite aux discours de M. Boutard, je lui demandai, par forme de conversation, où en était le procès de ce dernier. « Mais il paraît fort tourmenté, me répondit Adolphe; il dit que la justice est devenue revêche, et que la protection est plus chère que jamais; au reste, ajouta-t-il, vous en saurez bientôt là-dessus plus que moi, car il doit venir vous consulter au sujet d'un projet qu'il n'a pas voulu me confier, et pour l'exécution duquel il a besoin de vous. Permettez-moi de le recommander à vos bons offices en qualité d'ami de mon père, qui, j'en suis sûr, vous saurait un gré infini de tout ce que vous ferez pour M. Boutard. »

Je reçus en effet, dans la même journée, la visite du provincial. En dépit du peu d'estime et de penchant que m'inspirait son caractère, j'aurais voulu pouvoir lui être utile, et je m'apprêtais à rédiger de mon mieux les mémoires ou pétitions dont je supposais qu'il allait me charger; mais les fonctions qu'il m'avait réservées étaient d'une autre nature, et *tout ce que* je pus faire en faveur de Lisard,

ce fut de ne pas mettre à la porte son impertinent compatriote.

Après avoir débuté avec moi par quelques grosses plaisanteries sur ce qu'il appelait ma candeur et mon innocence, il me dit que son procès prenait une assez mauvaise tournure; « et d'abord, ajouta-t-il, les consciences sont hors de prix. Autrefois, avec un écu on forçait toutes les consignes, mais les *l'Intimé* sont devenus fiers..... Croiriez-vous bien que le portier de mon juge s'est formalisé parce que je lui ai présenté cinq francs pour l'engager à fausser la consigne..... Il faudrait à présent lâcher la pièce d'or à ces faquins-là; mais pas si bête! Je réserve toutes mes ressources pour frapper les grands coups. Vous saurez donc, Monsieur, que j'ai vu tous mes juges; ils m'ont reçu avec de grands mots et des phrases consciencieuses, qui ne signifiaient rien du tout, si ce n'est que ma partie adverse avait passé par là; car ma partie adverse est riche, plus riche que moi, et il n'y a pas moyen de renchérir sur les offres qu'elle a pu faire..... Quand on n'est pas le plus fort dans une affaire, il faut tâcher d'être le plus fin; or, j'ai découvert que la femme de

mon adversaire est laide à faire peur...; je puis donc reprendre tout l'avantage sur lui, si je réussis à faire soutenir mes droits par une jolie solliciteuse. Le difficile pour moi, ajouta mon provincial qui remarquait l'attention curieuse que je prêtais à ses discours, le difficile, c'est de savoir quelle femme je pourrai dépêcher à mes juges, car il y a long-tems que j'ai perdu tout ce monde de vue; il me reste bien encore quelques anciennes connaissances qui auraient fait mon affaire il y a quinze ans, oui, mais..... elles sont trop anciennes, elles ne gagnent plus de procès..... Au milieu de mon embarras, je me suis avisé tout à coup que le vieux confident de tant d'amoureuses faiblesses pourrait facilement m'indiquer quelque adroite et jolie grisette qui consentirait à être, pour quelques jours seulement, ma sœur, ma nièce ou ma filleule, et je suis venu vous trouver pour monter avec vous cette petite espièglerie; c'est une bonne idée, n'est-il pas vrai ?..... »

Les éclats de rire de M. Boutard me permirent enfin de prendre la parole et de me récrier contre une telle façon de solliciter. Je déclarai de plus que je n'étais point homme à

me prêter à de semblables moyens; mais en vain protestai-je de mon insuffisance en matière d'intrigues, mon homme était lancé, et, poursuivant sa pointe : « Laissez donc, laissez donc, disait-il en abondant toujours dans son projet, c'est une affaire d'or pour celle qui s'en chargera : et d'abord je la fais habiller de la tête aux pieds; la robe de soie puce, le voile de dentelle, le mouchoir dans une main, la pétition dans l'autre, le fiacre à l'heure, la larme à l'œil; il n'y a pas de vieux juge qui puisse résister à cela. Et si je gagne mon procès, en sortant du tribunal je fais avec ma nièce une station au Palais-Royal; elle y choisit un cachemire, et notre parenté finit là..... »

Sentant l'impossibilité de faire entendre raison à ce fou, je me contentai de lui refuser nettement le singulier service qu'il attendait de moi; et convaincu que cet intrigant-là ne pouvait manquer de compromettre tôt ou tard les intérêts du fils de mon ami, je m'appliquai à entretenir, comme une ressource précieuse, la bonne volonté de M. Desglosiers.

Le jour marqué pour lui présenter mon protégé étant arrivé, je vis entrer chez moi

une espèce de poupée, un petit incroyable que je ne reconnus pas d'abord, et je fus confondu en remarquant l'effet des soins que M. Boutard s'était donnés pour faire d'un jeune homme simple et timide un élégant du dernier genre. Un large pantalon à la Cosaque, des bottes molles, un estomac rembourré à la prussienne, un lorgnon pendant, un chapeau en boule, faisaient de ce pauvre garçon la caricature vivante de la mode. L'air emprunté avec lequel il portait tout cela ajoutait encore à la disgrâce de sa tournure, et je m'écriai tristement : « Non, mon ami, non, je ne vous conduirai pas ainsi chez M. Desglosiers, vous avez l'air trop provincial. — Comment l'entendez-vous? me dit-il; je suis mis dans le meilleur genre, car j'ai pris pour modèle le dernier numéro du *Journal des Modes*. — Et voilà justement, repris-je, ce que fait un provincial; le Parisien petit-maître n'adopte que ce qui lui sied, et modifie la mode par le goût; le provincial outre le ridicule, et nous fait rire en lui de ce qui nous plaît chez l'autre. Ecoutez, mon ami, ajoutai-je encore, je tiens à vous conduire chez M. Desglosiers, parce

que je crois qu'il peut vous être fort utile, et que vous serez sous tous les rapports heureux d'être reçu dans cette maison; mais ce n'est point ainsi que vous devez vous présenter devant un homme auquel j'ai fait l'éloge de votre raison. Allez, mon cher enfant, allez reprendre vos premiers habits; je ne sais pas si vous serez aussi élégamment vêtu, mais je suis certain que vous ne serez point ridicule, et que la première impression que vous produirez ne tournera pas contre vous. »

Assez embarrassé dans son nouveau costume, Adolphe consentit à en ajourner l'effet, et j'eus tout lieu de m'applaudir du conseil que je lui avais donné, en voyant l'accueil amical que lui fit M. Desglosiers. Je connus qu'il était content de mon jeune homme, à ce qu'il nous proposa, au bout d'un quart d'heure, de venir saluer son épouse. Nous acceptâmes cet honneur. Madame Desglosiers me reçut avec sa grâce accoutumée, et remarquant bientôt l'air timide de mon pupille, elle se plut à le faire causer, et parut satisfaite de ses réponses. Encouragé par cet accueil, j'osai solliciter pour le fils de mon vieil ami la per-

mission de venir de tems en tems se rappeler au souvenir du caissier en chef, et saluer les dames qui composaient sa famille; l'obligeante réponse de madame Desglosiers fit briller dans les yeux d'Adolphe la joie et la reconnaissance.

C'est que ces yeux n'avaient pu voir avec indifférence la charmante personne assise auprès de madame Desglosiers. Arrivé depuis peu de jours, Adolphe n'avait point encore rencontré cet assemblage de grâces, de talens et de modestie qui font d'une Parisienne bien élevée une femme vraiment accomplie. A tous ces divers avantages, Adèle Desglosiers joignait une beauté peu commune, et ses parens avaient de la fortune. En regardant ces jeunes gens, tous deux beaux, aimables et bien nés, l'idée d'un mariage convenable sous tous les rapports se présenta pour la première fois à mon esprit; et la chaleur avec laquelle Adolphe me remercia de l'avoir introduit dans cette famille, l'enthousiasme avec lequel il me parla de tous ceux qui la composaient, me firent penser que ce ne serait pas de sa part que naîtraient les difficultés.

Dans mes visites subséquentes, j'eus lieu de supposer que la famille Desglosiers était bien disposée en faveur de mon protégé. Il est vrai que ce cher enfant se montrait, dans cette maison, sous les formes les plus aimables; tendre et respectueux près de la mère, timide avec la jeune Adèle, modeste et déférant dans ses entretiens avec le père, il était là ce que la nature et l'éducation l'avaient fait. Mais, aussitôt qu'il retrouvait son mentor et ses habits neufs, mon jeune fou, changeant d'humeur et de langage, devenait fat, étourdi, présomptueux, et sur la foi de son oracle, il entassait sottises sur sottises, pour se donner les airs d'un jeune homme à la mode. J'aurais été fort inquiet sur les conséquences de cette conduite légère, avant de l'introduire chez M. Desglosiers, mais en dépit de ce jargon qu'il affectait, j'avais lu dans son cœur, j'y voyais naître un sentiment qui devait faire le destin de sa vie; je savais qu'un amour honnête est la meilleure sauve-garde des mœurs. Je livrai donc Adolphe à l'influence de son mentor, bien convaincu que les sots préjugés et les fausses idées de M. Boutard seraient

combattus par les douces vertus d'Adèle mieux encore que par mes discours.

Toutefois cette dangereuse influence fut bien près de détruire les projets que j'avais conçus. Ouvert comme on l'est au jeune âge, et presque fier de son premier amour, mon jeune homme ne tarda pas à confier à M. Boutard ses sentimens, ses espérances et jusqu'au nom de celle qu'il aimait. Les préjugés de cet homme borné s'épanchèrent en flots de paroles; il parut fort effrayé, pour Adolphe, des conséquences de cet attachement; mais il eut beau se récrier sur des dangers imaginaires, il eut beau répéter à son pupille que les filles sont, à Paris, des coquettes habiles, créées pour le désespoir des maris, que leurs mères intrigantes n'estiment, dans un homme aimable et riche, que sa qualité d'épouseur, et que les pères s'entendent avec elles pour attirer chez eux les fils de famille dont ils cherchent à faire leurs gendres; il eut beau lui montrer un plan de séduction, un complot formé, une espèce de guet-apens dans l'accueil bienveillant qu'on lui avait fait; tous ces discours et beaucoup d'autres ne parvinrent

pas à ébranler l'estime que le jeune Lisard avait conçue pour la famille Desglosiers. Alors, M. Bertrand changea tout à coup de langage: ne pouvant altérer cet amour vertueux qui brûlait dans le cœur d'Adolphe, il entreprit de le diriger et de faire tourner au profit du jeune homme sa vieille expérience en matière de galanterie : « Ecoute, lui dit-il, tu m'as confié librement tes projets, et j'ai dû chercher à t'ouvrir les yeux sur les dangers auxquels tu t'exposes... J'ai rempli mon devoir, et ce n'est pas ma faute si tu vas, comme on dit, te faire prendre la tête dans la porte; maintenant il s'agit de te servir dans tes amours, et pour commencer, mon ami, dis-moi....., là bien franchement....., où en es-tu de ton roman? — Mais elle rougit beaucoup lorsque je la regarde, répondit Adolphe; elle tremble toujours en chantant avec moi, enfin j'ai remarqué qu'elle me parle moins qu'à tout autre, mais avec un son de voix plus doux. — Quoi! c'est là tout? — Oui, mon ami. — Pauvre enfant! comme il est novice! Comment! tu n'as donc point parlé, point écrit, tu n'as gagné servantes ni valets? En vérité, mon cher

Adolphe, ta maîtresse doit te trouver bien sot..... Mais où diable en veux-tu venir, avec tes soupirs langoureux et ton amour de Céladon? — M. Desglosiers m'a promis, répondit Adolphe, qu'il n'épargnerait rien pour me faire obtenir une place qui sera bientôt vacante dans ses bureaux; jusque là, mon ami, je crois devoir me taire; car je sais que mon père ne consentirait pas à me laisser prendre une femme tant que je n'aurais pas un état; mais, grâce à Dieu, la place dont il s'agit est à la nomination de M. de Glandève, et j'espère..... — Ah! parbleu, mon cher, sois bien tranquille, la place ne saurait t'échapper! s'écria Boutard en riant; tu as pris le plus sûr moyen pour l'obtenir; pour peu qu'un homme ait du crédit en ce pays, c'est toujours ainsi qu'il établit ses filles : donner une place pour dot, c'est si commode!..... Mais sais-tu, mon ami, ce qui arrive assez souvent? on est placé, marié, content.....; crac, vient un coup de bascule, un beau jour on perd son emploi, et la femme vous reste. — Eh bien! dit Adolphe ingénuement, c'est du moins une consolation. — Oh! si tu es amoureux à ce point, épouse

dono, mon cher, épouse à tes risques et périls; mais, je te le répète, si tu veux toucher le cœur de ta maîtresse, quitte au plus tôt les manières et le ton d'un amant transi, car je t'avertis, en ami, que ce genre-là ne saurait réussir auprès des demoiselles de Paris.

Séduit par l'espoir d'obtenir l'approbation d'Adèle, et de voir son amour affranchi de la contrainte qu'il s'imposait, Adolphe voulut essayer de faire briller chez M. Desglosiers l'esprit et les moyens de plaire que Boutard admirait en lui; mais vainement essayait-il de prendre dans cette maison les airs et le jargon d'un petit-maître, un seul regard d'Adèle, une douce plaisanterie de sa mère le ramenaient au ton simple et naturel qui lui avait gagné le cœur de ces femmes vraiment aimables, et peut-être il aurait conservé toujours leur estime, en dépit des conseils de M. Boutard, si le hasard ne s'était pas mis du parti de ce malencontreux personnage.

Ce hasard permit que Boutard se trouvât un jour au spectacle avec son pupille, précisément à côté d'une loge dans laquelle Adèle et sa mère ne tardèrent pas à venir se placer.

Adolphe les aperçut le premier. Sa timidité naturelle le porta d'abord à se dérober à leurs regards, mais son second mouvement fut de se lever pour aller saluer les deux dames : son mauvais génie le retint. « Un instant, mon ami, lui dit Boutard ; tu prétends que la vue des beaux yeux de ta belle paralyse à la fois ta langue et ton esprit ; place-toi dans ce coin, de manière à ce qu'elle ne puisse pas supposer que tu l'as reconnue, et profite de ce moment pour faire briller tous les avantages que tu possèdes. »

Dire combien de fatuité et d'impertinence mon pauvre Adolphe déploya en un quart d'heure, excité qu'il était par les répliques et les gros rires du provincial, la chose serait difficile. Il déraisonna morale et littérature, beaux-arts, galanterie, politique ; il débita les lieux communs, les calembourgs, les jeux de mots que Boutard lui avait appris, avec une faconde et une verve de sottise qui porta au comble l'étonnement et le mécontentement d'Adèle et de sa mère. Après avoir, pendant quelques instans, prêté l'oreille à ces discours étranges, elles se retirèrent au fond de leur loge, et ne

tardèrent point à quitter le spectacle. Peu satisfait de cette brusque retraite, Adolphe se repentit un instant de s'être abandonné à ce que Boutard appelait la fougue de son imagination; mais comme il vit, les jours suivans, qu'on lui faisait le même accueil dans la famille de M. Desglesiers, il reprit plus de confiance, et se félicita d'avoir profité de cette occasion pour mettre au jour tous ses avantages aux yeux de celle qu'il aimait.

Combien il s'abusait, lorsqu'il croyait avoir ébloui par quelques étincelles cet esprit juste et droit qui connaissait le vrai mérite. Aimant Adolphe, mais honteuse désormais de sa faiblesse, Adèle avait craint de lui nuire auprès de son père en racontant la scène du spectacle; d'ailleurs, en lui maintenant l'entrée de sa maison, elle se réservait les moyens de l'observer; et, secondée par une mère, confidente des purs mouvemens de son cœur, elle espérait connaître enfin si le jeune homme était digne d'elle, ou s'il fallait se résoudre à le bannir de sa pensée.

Mais en dépit des politesses et de la bienveillance qu'on lui montrait encore, le jeune

amant ne tarda pas à s'apercevoir qu'un nuage plus épais lui dérobait le cœur d'Adèle. Il voulut essayer de savoir la cause d'un refroidissement qu'il sentait sans le voir; on repoussa toute explication, et loin de comprendre ses torts, Adolphe crut, dans son dépit, que son mentor avait raison lorsqu'il disait que toutes les femmes sont capricieuses; il crut encore, d'après la même autorité, que toutes les servantes sont intéressées; et le pauvre jeune homme, agissant d'après cette erreur, écrivit à la jeune Adèle un billet qui fut remis à Madame Desglosiers par la femme de chambre entre les mains de laquelle l'étourdi l'avait déposé avec une bague de prix.

Ce billet, par lequel Adolphe peignait son amour dans les termes les plus passionnés, était évidemment l'œuvre d'un écolier bien plus que d'un séducteur; car, non content de cette démarche fausse, il aggravait ses torts en demandant quelle offense involontaire lui avait mérité le ressentiment d'Adèle; et ce passage, par lequel il semblait induire qu'on avait eu pour lui des dispositions plus favorables, excita, peut-être plus encore que tout

le reste, le ressentiment d'une mère jalouse de la gloire de sa fille chérie. Adèle, aussi, fut offensée par un tel manque de délicatesse, et, d'un commun accord, on pria M. Desglosiers de fermer sa porte à celui qui avait méconnu à ce point les devoirs de l'hospitalité.

J'appris en même tems, par le pauvre jeune homme, sa faute et la punition qui en avait été la suite. Dans le premier moment de son chagrin, je voulus essayer de récriminer : « Eh bien! lui dis-je avec cette satisfaction vaine et sotte que donne toujours un événement à celui qui l'avait prévu, si vous aviez suivi mes conseils, au lieu d'écouter ceux de M. Boutard, vous auriez conservé les amis les plus respectables; et peut-être qu'un jour l'aimable fille dont vous avez offensé la vertu eût consenti..... » En ce moment je levai les yeux sur Adolphe; son désespoir était si profond et si vrai, qu'il me parut cruel d'avoir deux fois raison contre un homme aussi malheureux :

« Eh! mon ami, tire-moi du danger,
» Tu feras après ta harangue. »

Ces vers, paraphasés dans les plaintes du jeune

homme, me revinrent dans l'esprit, et je dis à Adolphe : « Allons, calmez-vous, mon ami, je vous promets que je vais m'efforcer de vous excuser autant que possible, mais promettez-moi, de votre côté, de quitter désormais le ton tranchant et les airs de petit-maître qui vous ont si mal réussi; je sais, de bonne part, qu'ils nuisent à vos intérêts autant qu'à vos affections, et quelqu'un qui vous vit l'autre soir chez M. de Glandève, lui entendit dire après votre départ : « Ce jeune homme m'a bien trompé; il m'avait paru raisonnable et bien élevé, et je vois que ce n'est qu'un sot tout occupé de sa jolie figure. »

Dans ce premier moment de chagrin et d'humiliation, Adolphe me promit tout ce que je voulus; mais j'échouai complètement dans mes tentatives de rapprochement; et le mauvais principe, sous les traits de M. Boutard, persuada au jeune Lisard que le seul moyen à employer pour se distraire de ses peines d'amour, était de se livrer à la dissipation et aux plaisirs. Cette conduite lui aliéna plus que jamais le cœur d'Adèle et de sa mère, et je regardai comme tout-à-fait anéantis les projets d'alliance que j'avais formés.

Je n'avais pourtant rien négligé pour rétablir mon jeune ami dans l'esprit des personnes qu'il avait offensées, et j'avoue que dans mes discours le pauvre M. Boutard avait été peu ménagé; mais en vain j'avais fait parler en faveur d'Adolphe et son jeune âge et l'ascendant que son père avait donné sur lui à un personnage ridicule et dangereux. « A la bonne heure, m'avait-on répondu; mais il avait, pour redresser son esprit, vos bons conseils et la connaissance des gens honnêtes avec lesquels vous l'aviez mis en rapport depuis son arrivée à Paris. Il n'est peut-être pas ingrat et corrompu, comme nous l'avions pensé d'abord, mais il manque complètement de jugement et de caractère, c'est-à-dire des deux qualités les plus nécessaires chez un homme; enfin, il n'est pas digne de notre Adèle, puisqu'il a pu la mésestimer assez pour tenter d'engager avec elle une correspondance illicite. »

Je n'avais rien à répondre à cela, et je m'affligeais de cette rupture, qui enlevait à la fois à mon protégé ses espérances de bonheur et son protecteur le plus zélé; mais je connaissais mal l'ame de M. Desglosiers, lorsque je sup-

posais que sa bonne volonté pour le jeune Lisard pouvait être refroidie par l'absence d'un intérêt personnel. Fort peu de tems après cette désagréable affaire, la place dont il avait été question devint vacante; je le sus des premiers, et je courus chez le caissier en chef. « Je m'occupe de vous, me dit cet excellent homme au moment où j'entrai dans son cabinet; tenez, voici les papiers du jeune Lisard; voici les pétitions qu'il me remit dans le tems où il fut question de cette affaire; je me rends à l'instant chez M. de Glandève..... Nous avons bien quelques rivaux à craindre, mais comme il s'agit de mon bureau, j'aurai voix au chapitre; et, d'ailleurs, M. de Glandève m'a paru fort bien disposé la première fois que je lui ai parlé. Attendez-moi donc ici, j'espère vous rapporter de bonnes nouvelles. » Et comme j'essayais de lui exprimer ma surprise et ma reconnaissance : « Pourquoi donc vous étonnez-vous? me dit-il; de ce que votre protégé ne sera pas mon gendre, il ne s'ensuit pas qu'il n'a point la capacité nécessaire pour remplir la place dont il s'agit; j'ai causé souvent avec lui, et je puis certifier à M. de Glandève que

ses connaissances ne sont nullement au dessous des occupations qu'il sollicite.

Enchanté de trouver la générosité de M. Desglosiers intéressée au succès de mon pauvre Adolphe, j'attendis le retour de cet homme obligeant, et ce fut avec un plaisir bien vif que je le vis rentrer au bout d'une heure; car je devinai tout à coup du premier coup d'œil que notre cause était gagnée. « Nous avons vaincu, me dit-il; mais ce n'a pas été sans combattre, et M. de Glandève avait conçu de terribles préventions contre le jeune Lisard; je suis parvenu, Dieu merci, à lui faire envisager tous ses torts comme des travers de jeunesse, et je n'ai point quitté le directeur avant de lui avoir vu apposer sa signature au bas de l'arrêté qui accorde la place vacante au fils de votre ancien ami. » Je remerciai cet homme honnête et bon, qui avait oublié son ressentiment pour me rendre un service auquel j'attachais le plus grand prix, mais il interrompit promptement des éloges qui embarrassaient sa modestie : « Vous avez raison, me dit-il en riant, de vous réjouir du succès de mon intervention dans cette affaire; car il est certain

que nous avions des concurrens fort redoutables. Savez-vous bien, mon cher Monsieur, que j'ai eu, pendant un instant, la peur d'être arrivé trop tard? — Comment cela? m'écriai-je aussitôt. — Ah! c'est une plaisante histoire; il faut que je vous la raconte, à vous qui aimez les originaux. Imaginez-vous que j'ai rencontré, dans le premier salon du directeur, une espèce de fou, un cerveau brûlé, postulant très-probablement pour la place que j'allais demander; comme l'huissier m'avait averti, dans l'antichambre, que M. de Glandève avait quelqu'un chez lui, je m'assis, en entrant, sur une des banquettes qui garnissent le premier salon, et, sans y songer, je pris la primauté, du côté de la porte, sur un individu que j'avais à peine remarqué. Scandalisé par cette espèce d'empiétement, mon homme fit subitement un demi-tour, au moyen duquel il se reporta à ma droite, et rétablit ainsi son droit de présence. Je riais en moi-même de la colère de ce pauvre solliciteur au moment où il me verrait passer le premier, en dépit de sa pirouette; et, satisfait des avantages de ma position, j'étais peu disposé à lui chercher que-

relle. Fatigué cependant de l'attention avec laquelle il me toisait du haut en bas, je lui dis enfin, avec un peu d'humeur : « Eh bien ! quoi ! Monsieur, qu'y a-t-il? et qu'est-ce que vous demandez? » Cette question lui parut singulière, car il se mit à rire aux éclats, et se parlant à lui-même plutôt qu'à moi : « Ah ! ces pauvres solliciteurs! ces pauvres solliciteurs! qu'ils sont plaisans! s'écria-t-il; ils pensent toujours qu'on veut aller sur leurs brisées. » Puis, redressant sa tête avec une fierté comique, et se tournant de mon côté, il ajouta : « Apprenez, Monsieur, que je ne demande rien, que je ne sollicite rien, que je n'ai besoin de rien, et que par conséquent vous pouvez être fort tranquille. — Eh bien ! à la bonne heure, » dis-je en riant aussi, car je commençais à comprendre que j'avais affaire à un fou. Un silence suivit, et cette fois ce fut mon original qui le rompit. « Je parie, Monsieur, me dit-il en me regardant fixement, je parie que vous venez trouver M. de Glandève pour lui demander la place vacante. — Et quand cela serait, Monsieur, que vous importe? — Ah! c'est que, dans ce cas, je puis vous dire un con-

fidence que vos démarches sont tout-à-fait sans objet. — comment l'entendez-vous, Monsieur? — Oui, vos démarches pour la place vacante : on ne vous la donnera pas, attendu qu'elle est donnée. — Cela n'est pas possible : et pourrait-on savoir à qui? — A moi! Monsieur, à moi! reprit mon homme avec emphase; et d'après cela, vous voyez que ce que vous avez de mieux à faire, c'est d'aller vous pourvoir ailleurs. »

» Fort heureusement, mon cher Le Ragois, poursuivit M. Desglosiers, M. de Glandève sortit en ce moment de son cabinet, reconduisant la personne qui était avec lui : « Ah! vous voilà; entrez donc, me dit-il. » Je le suivis, et, comme je lui exprimais mon regret de ce qu'il avait disposé, sans m'en parler, de la place vacante, il m'apprit qu'il n'en était rien, et voulut bien tenir compte de ma prière en faveur du jeune Lisard. Je compris alors que j'avais eu tort d'ajouter quelque foi aux discours d'un fou, et, pour tirer une légère vengeance de la peur qu'il m'avait causée, je lui dis ironiquement, lorsque je sortis du cabinet: « Je vous félicite, Monsieur, sur votre nomi-

nation ; mais je vous avertis que le brevet n'est pas signé, et je vous conseille de vous mettre au plus tôt en règle. — On s'y mettra, Monsieur, » me répondit-il d'un air furibond, et se précipitant dans le cabinet du directeur, il me laissa libre de venir vous conter et ma frayeur et mes succès. »

Nous rîmes pendant un instant de l'effronterie de cet astucieux solliciteur, car je refusai d'imputer à sa folie un mensonge évidemment inventé pour écarter un concurrent. « Vous voyez bien, dis-je à M. Desglosiers, pour appuyer mon opinion, vous voyez bien que ce hardi menteur a failli compromettre notre affaire ; cet intrigant n'est donc pas aussi fou qu'il en a l'air. » M. Desglosiers en convint ; mais il ajouta qu'un tel homme ne pouvait réussir auprès de M. de Glandève, et que son subterfuge n'eût pu, dans aucun cas, avoir le résultat qu'il en espérait.

Après avoir tenté une seconde fois de lui exprimer ma reconnaissance, je quittai le chef de bureau, et je courus chez mon jeune homme avec l'espoir de lui annoncer le premier la réussite de son affaire. Je trouvai ce pauvre

garçon plongé en des transes mortelles; la veille même de ce jour il avait reçu de son père une lettre dans laquelle le vieillard se plaignait de la lenteur qu'Adolphe apportait à lui complaire, et le priait de ne rien négliger pour trouver une place. Imputant fort mal à propos les refus qu'il avait subis jusqu'à ce jour à l'oubli des conseils de M. Boutard, il invitait son fils à se laisser guider par lui dans ses démarches; et par une autre lettre, il recommandait à M. Boutard de n'épargner ni soins, ni sacrifices, pour caser au plus tôt son fils.

Le désir de voir son Adolphe sortir d'une oisiveté dangereuse pour sa fortune et pour ses mœurs, celui de le voir débuter dans les affaires, et de pouvoir l'établir avantageusement avant de mourir, tels étaient les motifs respectables qui engageaient mon cher Lisard à réclamer l'assistance d'un homme qu'il croyait négociateur habile, autant que profond politique. Cette malheureuse confiance nous perdit, et le génie malencontreux de M. Boutard vint à bout de détruire les espérances les mieux fondées.

« Réjouissez-vous, mon ami, dis-je à ce cher Adolphe en le serrant contre mon cœur comme s'il eût été mon fils, réjouissez-vous, la place est à nous! — Eh quoi! se pourrait-il? Quoi! Boutard aurait réussi?.... me dit-il. Mais, où est-il ce cher Boutard? comment n'est-il pas avec vous?.... » Je compris qu'Adolphe se méprenait sur la marche que cette affaire avait suivie, et je crus que j'allais augmenter encore son bonheur en lui apprenant que le père de celle qu'il aimait avait consenti à s'employer pour lui; j'insinuai que cette démarche me semblait d'un favorable augure; mais en vain j'ajoutais au bonheur présent en l'embellissant d'espérances, Adolphe étonné, confondu, me semblait éprouver plus d'inquiétude que de plaisir, et je ne pus m'empêcher de lui reprocher la froideur avec laquelle il accueillait les faveurs du destin : « Hélas! vous ne connaissez pas, me répondit-il tristement, toutes les difficultés de la position où je me trouve : pour complaire à mon père, j'ai prêté l'oreille aux insinuations de son ami, et je crains bien que M. Boutard ne travaille à rendre inutiles les bontés de M. Desglosiers.— Eh comment cela?

m'écriai-je. — Apprenez donc que sur la foi de certaines paroles par lesquelles M. de Glandève m'engageait, sans doute, à mener une conduite régulière, Boutard s'est figuré que ce fonctionnaire spéculait sur son crédit, et voulait mettre à prix ses bons offices. D'après cette croyance, aussitôt qu'il a su que la place était vacante, il s'est rendu ce matin près de lui avec l'intention de négocier cette affaire. — Négocier, qu'appelez-vous négocier, demandai-je avec effroi? — Je pense, répondit Adolphe, que dans l'idée de Boutard il s'agissait de savoir si M. de Glandève serait accessible à des offres.... — Assez, Monsieur, assez, m'écriai-je avec indignation, votre sot ami vous a perdu, et vous le méritez pour avoir, dans l'âge de la candeur et de la pureté, conçu des idées outrageantes au caractère d'un homme intègre. La place était à vous par des voies honorables, mais il était écrit que ce maudit Boutard détruirait tout le bien que l'on s'efforçait de vous faire. Ce n'était pas assez d'avoir gâté chez vous le plus aimable naturel, ce n'était point assez de vous faire manquer le meilleur mariage, il fallait encore vous ravir, avec

votre état, l'estime et la protection de M. de Glandève! »

En ce moment Boutard entra : « Tout est perdu, mon pauvre Adolphe, s'écria-t-il en se jetant dans un fauteuil, il n'y a rien à faire, et nous avons agi trop tard, notre homme était engagé. » S'apercevant alors que le saisissement nous avait ravi l'usage de la parole, il reprit avec plus d'assurance : « Que veux-tu, mon ami? j'ai fait un pas de clerc; mais tout individu qui possède la connaissance des hommes et le dessous des cartes, en aurait fait autant; jugez-en, monsieur Le Ragois. Ayant appris la semaine dernière que l'employé qui vient de mourir était au plus mal, j'engageai fortement Adolphe à faire une visite au directeur pour préparer les voies et stimuler sa bienveillance. Il fut donc chez M. de Glandève; mais ce monsieur, qui l'avait si bien reçu dans les premiers instans de notre arrivée à Paris, le traita cette fois du haut en bas; il s'étendit beaucoup sur la difficulté de placer un jeune homme, *qui, depuis six mois, ne paraissait pas avoir fait de grands frais pour acquérir l'intérêt de ses protecteurs*.... Remarquez bien cette phrase;

enfin il congédia ce pauvre Adolphe en lui disant (faites attention à ceci, monsieur Le Ragois), en lui disant en propres termes : *Conduisez vous comme vous le devez, et je verrai ce que je pourrai faire pour vous.* Assurément ces mots : *Conduisez-vous comme vous le devez*, ne pouvaient manquer d'induire en erreur tous ceux qui entendent quelque chose à la langue diplomatique. *Conduisez-vous comme vous le devez!* Parbleu, c'est clair comme le jour. Cependant, j'eus peine à faire comprendre au jeune homme toute la finesse de ce langage figuré; j'eus beau lui répéter qu'il y a de l'argent caché au fond de toute affaire, et que la différence du petit au grand n'est que celle du plus ou du moins, cette démarche lui répugnait, et je fus obligé de m'en charger. Je me suis donc rendu ce matin chez le directeur; je savais que nous avions pour compétiteur un vieil homme à l'habit rapé; il est venu pendant que je l'attendais, et véritablement j'ai bien manqué de l'éconduire; mais il a été plus habile que moi, et, certes, ce n'est pas peu dire! — Oui, m'écriai-je en ce moment, je vous conseille de nous vanter votre habileté; vous

avez fait de belles choses ce matin..... Mais, pour Dieu, vous avez donc vu M. de Glandève..... — Oui assurément, je l'ai vu. — Eh! que vous a-t-il dit? — Ce qu'il m'a dit.... Vous ne le devineriez jamais ce qu'il m'a dit... Il s'est levé gravement sans me laisser achever ma première phrase; il a été fermer sa porte, en m'ordonnant de sortir sur-le-champ!.... — De sortir la porte fermée!.... — Vous comprenez bien, mes amis, qu'il avait ouvert la fenêtre.... Une fenêtre de vingt pieds de haut!...... A-t-on jamais vu une idée bizarre comme celle-là? Ma foi, mon cher Adolphe, j'ai vu l'instant où je ne pouvais esquiver le saut : ce diable d'homme insistait d'une manière pressante..... Enfin, j'ai balbutié je ne sais quelles excuses, et M. de Glandève a quitté la place. Marchant alors vers son bureau, il a déchiré vivement je ne sais quels papiers, en proférant les mots de *misérable* et *d'intrigant*, puis, jetant au feu les débris qu'il tenait en sa main : « Tenez, Monsieur, m'a-t-il dit, apparemment par métaphore, voilà le cas que je fais de votre indigne protégé; maintenant, sortez de chez moi, et ne vous présentez jamais devant mes yeux. »

travail ; mais l'indulgence et les bontés de M. Desglosiers lui rendirent bientôt son courage, et son malheur eut cet heureux effet qu'il émut de compassion le cœur d'Adèle. J'eus soin d'entretenir ce retour favorable en instruisant les dames du changement qui s'opérait à vue d'œil dans les manières et l'esprit de mon protégé, qui, maintenant débarrassé de son mauvais génie, était redevenu simple, modeste et bon. Aussi, lorsqu'au bout de trois mois je fus convié pour la fête de madame Desglosiers, j'eus le plaisir de voir arriver mon Adolphe, qui, rouge de plaisir et de confusion, baisa bien respectueusement la main que madame Desglosiers lui tendit en signe de réconciliation. Adèle n'osa rien répondre aux mots entrecoupés par lesquels Adolphe implorait l'oubli du passé; mais elle embrassa tendrement l'indulgente mère qui venait d'accueillir Adolphe : n'était-ce pas lui pardonner?

Encouragé par le retour de ses plus chères espérances, Adolphe redoubla d'ardeur au point que son travail fut remarqué par M. de Glandève; une place vint à vaquer, elle était de beaucoup supérieure à celle que le jeune

homme avait dû obtenir, et toutefois il fut jugé capable de la remplir. Cédant alors à ses vives instances, j'écrivis à son père; je lui fis connaître les mœurs, la fortune et la position de la famille Desglosiers; j'ajoutai que son fils pourrait former une plus riche alliance, mais qu'il n'en pouvait contracter de plus honorable. La réponse de mon ami fut une demande en formes qu'il me priait d'adresser en son nom aux parens de la jeune Adèle. Dépositaire des plus chers intérêts d'Adolphe, je consentis à porter les paroles d'amour et d'hymen. J'eus le bonheur de ne point échouer dans la négociation dont je m'étais chargé, et mon jeune homme, époux d'une femme charmante, admis au sein d'une honnête famille, et placé au centre des affaires, est maintenant tout-à-fait revenu des préjugés et de la méfiance qu'un ami maladroit avait jetés dans son esprit.

Quant à M. Boutard, après avoir perdu le procès qu'il était venu poursuivre, après avoir subi des affronts et des désappointemens de toute espèce, il est retourné dans sa province; mais il n'est point encore revenu de

ses idées fausses, car il déplore son malheur au lieu de déplorer ses sottises, et répète, à qui veut l'entendre, que son guignon lui a fait rencontrer les seuls honnêtes gens qu'il y eût dans Paris.



LE PIANO DANS LA MANSARDE.

Je n'ai point, grâces au ciel, un de ces esprits froids et positifs qui, considérant les beaux-arts comme le luxe de la civilisation, réservent tout leur intérêt pour les arts mécaniques, dont l'objet est l'augmentation de nos richesses commerciales. Envisagés seulement sous le point de vue d'utilité, les arts libéraux me paraîtraient encore mériter la première place dans l'ordre des travaux humains; car ils perfectionnent le goût d'une nation et contribuent ainsi à lui assurer sur les industries rivales une supériorité qui tourne à l'avantage de son commerce. C'est donc en toute sûreté de conscience que je me livre à mon admiration pour les arts, et à mon estime pour ceux qui les cultivent; mais je ne crois pas pour cela qu'ils doivent entrer sans discerne-

ment dans l'instruction de toutes les classes. Je ne serai sans doute démenti par personne en avançant que la meilleure éducation est celle qui a le rapport le plus direct avec la condition où nous sommes placés. Le sort nous a-t-il fait naître dans une situation opulente, apprenons les arts libéraux; car ils embellissent notre existence, ils nous préservent de l'ennui qui suit l'oisiveté et de la satiété qui accompagne la richesse. Sommes-nous, au contraire, destinés à quelque profession laborieuse, dirigeons tous nos efforts vers les connaissances qui se rattachent à cette profession; car notre bonheur dépend du degré de supériorité que nous saurons y acquérir; et, comme il n'est pas de métier si facile en apparence qui, pour être exercé en perfection, n'exige toute l'aptitude d'un homme, gardons-nous de joindre à nos études celle des arts qu'on nomme d'agrément. Si nous parvenions à posséder ces sortes de talens, le monde s'imaginerait que nous avons sacrifié pour les acquérir le tems et le travail réclamés par le genre d'industrie que nous exerçons; il nous croirait, à cause de cela, moins soigneux et moins

habile..... et le monde aurait raison. Enfin, les beaux-arts sont un aliment pour l'amour-propre ; ils sont donc un bien dans une condition élevée, parce qu'ils empêchent cet amour-propre de se porter sur les vains avantages de la richesse ; ils sont un mal dans les conditions inférieures, parce qu'ils le détournent du travail qui nous fait vivre. Or, l'amour-propre ainsi dévié de son but est de la vanité, et la vanité, lorsqu'elle est développée en nous, rapetisse notre esprit, égare notre raison, et s'empare bientôt de toutes les facultés de notre ame ; elle corrompt nos meilleures qualités, nous jette dans tous les travers, nous livre souvent au ridicule et nous expose aux séductions du vice.

En repassant les nombreux épisodes qui remplissent ma carrière d'écrivain public, j'en trouve un qui vient d'une manière frappante à l'appui de ces réflexions. Je crois devoir le consigner ici pour l'instruction des parens qui, cédant à une tendresse mal éclairée, voudraient donner à leurs enfans une de ces éducations imprudentes.

« Ami de la jeunesse, et me plaisant à sui-

vre de l'œil les différentes périodes qu'elle parcourt pour arriver à l'âge mûr, je remarquais depuis long-tems un grand garçon qui, vingt fois par semaine, passait et repassait devant mon cabinet, portant sur son dos, sur sa tête ou dans son tablier, des étoffes de toute espèce et de toutes couleurs. Son air de franchise et de gaîté, son activité, son adresse, m'avaient intéressé à lui, et, sans le connaître autrement, je me sentis porté de bienveillance à son égard, lorsqu'un matin, après qu'il eut passé deux ou trois fois devant ma porte, je le vis entrer chez moi. Il avait ce jour-là quitté la veste de travail et le tablier vert; la culotte de casimir et le bas de coton comprimaient ses formes nerveuses, et l'habit gris de souris ne laissait à désirer, pour son élégance, que des manches un peu plus longues, parce qu'elles eussent offert le double avantage de ne point accuser l'ancienneté de leur service, et de cacher un peu des mains qu'une teinture récente avait rendues d'un beau bleu ciel.

Après qu'il m'eut salué deux ou trois fois, en tournant et retournant son chapeau, le jeune teinturier, réunissant tout son courage,

me dit qu'il venait me prier d'écrire pour lui à sa maîtresse une lettre bien importante, puisque leur mariage en dépendait peut-être; et comme, sur ce mot de mariage, je m'empressai de prendre la plume, il me dicta le billet suivant:

Lettre de Justin à Virginie.

« Je suis charmé, ma belle Virginie, de » voir comme tu as bien profité dans ton pen- » sionnat, et rien ne m'est plus agréable que » d'écouter toutes les belles choses que tu as » apprises; mais il faut bien que je te dise que » mon père ne pense pas comme moi sur ce » point: il prétend que tu en sais trop pour » devenir une femme de ménage. J'ai beau lui » répéter que tu es toujours aussi bonne et » aussi sage, il remue la tête en disant que » tu m'aimais plus tendrement avant d'être » une demoiselle. Je sais bien qu'il se trompe, » et je sens par mon cœur que le tien ne sau- » rait changer; mais mon père dit encore que » je suis un niais trop innocent pour bien ju- » ger les femmes; que c'est à lui de choisir

» une bru; qu'il la veut simple, douce et sou-
» mise, et qu'il craint bien que tu ne ressem-
» bles plus du tout à ce portrait-là. Je t'écris
» donc, ma belle Virginie, pour te prier de ne
» point mettre, dimanche, le chapeau rose
» avec lequel tu es si jolie, et de t'occuper un
» peu du ménage. J'ai encore une grâce à te
» demander, c'est de ne pas laisser ton piano
» dans l'arrière-boutique, mais de le cacher
» dans ta chambre. Une fois que nous serons
» époux, je suis sûr que mon père aura du
» plaisir à t'entendre; mais, dans ce moment-
» ci, il croirait tout perdu s'il te savait musi-
» cienne. Réserve donc tes talens, et ne mon-
» tre que tes vertus, si tu veux devenir la
» femme de ton fidèle ami Justin. »

A peine eus-je fini d'écrire cette lettre, que Justin, déposant un écu sur ma table, s'empara subitement de la missive. Je voulais y mettre l'adresse; mais il m'apprit qu'il allait, de ce pas, la porter à sa Virginie; et, sur ce que je lui fis observer qu'en ce cas il eût été plus simple de lui dire de vive voix tout ce qu'il m'avait fait écrire, il me répondit que, vingt fois, il avait essayé d'oser, mais que les

mots s'étaient arrêtés sur ses lèvres, et qu'il n'avait pas le courage de parler à cette demoiselle autrement que pour applaudir à ses perfections.

Préoccupé par la candeur de ce garçon, je me demandais s'il était possible que sa maîtresse ne fût pas touchée par sa bonhomie. J'acquis bientôt la solution de ce problême; car, dès le lendemain, une jeune et charmante fille vint, ma lettre à la main, me prier d'écrire sa réponse.

Son costume semi-négligé, semi-coquet, participait de la grisette et de la petite bourgeoise; une robe de soie puce, un schall Ternaux, déplié sur le bras; un chapeau de paille assez fine, tels étaient, dans cette toilette, les insignes de la demoiselle. Des souliers de couleur à demi-déformés, des bas d'une blancheur douteuse, et des rubans roses fanés révélaient l'ouvrière ou la petite marchande. Cet accoutrement mixte, joint à un air assez éveillé quoique décent, laissait l'esprit incertain sur la position réelle de la jeune fille, et livrait un champ libre aux suppositions les moins favorables à sa vertu.

Quoi qu'il en soit, Virginie était sage; ses parens, plus à blâmer qu'elle, avaient voulu qu'elle reçût la même éducation que la fille du bijoutier et celle du marchand de draps, leurs voisins, sans réfléchir que ceux-ci, beaucoup plus riches, s'étaient occupés de la dot de leurs filles avant de songer à en faire des demoiselles. Destinée au commerce, Virginie n'aurait eu besoin que de savoir écrire et compter; elle apprit à chanter, à danser, à toucher du piano; et ses dispositions pour des talens futiles engagèrent ses parens dans un surcroît de dépenses ruineuses pour des parfumeurs-merciers, dont les bénéfices étaient restreints. En dépit de tant de sacrifices, et malgré les éloges et les prix qu'elle avait reçus dans sa pension, Virginie était revenue chez son père avec une écriture incorrecte, une instruction superficielle, et des talens fort ordinaires. Mais le parfumeur et sa femme, trop prévenus en faveur de leur fille, s'extasièrent à qui mieux mieux sur son esprit et sur sa science. Leur aveuglement fut poussé si loin que, oubliant les services qu'ils avaient espéré tirer pour leur commerce du retour de leur enfant, ils

ne songèrent plus qu'à économiser de quoi lui acheter un piano, sur lequel elle pût étudier une partie du jour en exerçant sa jolie voix. Toutefois, leur folie n'allait pas jusqu'à vouloir rompre l'engagement qu'ils avaient contracté avec le teinturier Lanois, lorsque celui-ci logeait en face de chez eux. Lanois faisait parfaitement ses affaires; son fils était un excellent sujet; les jeunes gens s'aimaient depuis longtems, et Bourdin (c'était le nom du père de Virginie) n'attendait qu'un mot du teinturier pour consentir à l'union de sa fille avec Justin Lanois.

Telle était la situation des choses, lorsque celui-ci écrivit à Virginie la lettre que nous venons de transcrire. Affligée et piquée de voir que son amant semblait mettre en question un mariage par lequel la jeune fille croyait fort l'honorer, Virginie me dicta la réponse suivante :

Lettre de Virginie à Justin.

« Je suis bien fâchée, mon ami, d'appren-
» dre que mon ton et mes manières ne con-

» viennent pas à votre père; je désirerais fort
» me changer pour lui plaire; mais je crains,
» à vous parler vrai, que la chose soit diffi-
» cile. On ne rétrograde pas dans le bien, et
» l'on ne perd pas en un jour les habitudes
» qu'on a employé quatre années à acquérir.
» Je ne saurais, au reste, me reprocher une
» manière d'être approuvée par mes parens,
» et je suis consolée de la rigueur de votre
» père par l'approbation de nos amis, qui veu-
» lent bien croire qu'une femme peut avoir
» à la fois des talens et quelques vertus: comme
» on ne doit rougir que de ce qui est blâma-
» ble, je ne puis me résoudre à cacher mon
» piano. Nous avons d'ailleurs, pour dimanche,
» une petite réunion; je compte faire danser
» nos voisines et nos voisins; venez donc, mon
» cher Justin, je sais deux romances nouvelles,
» et prétends prouver à votre père que l'on
» peut vous aimer et faire de la musique. »

J'avais écrit en bâtarde moulée la lettre de Justin à Virginie; j'écrivis en jolie anglaise la lettre de Virginie à Justin, bien certain que, par ce moyen, leur secret était assuré de part et d'autre; mais, étonné de la facilité avec la-

quelle la jeune fille m'avait dicté sa réponse, et de la tournure de ses phrases, je lui demandai comment il se faisait que, avec l'éducation qu'elle paraissait avoir reçue, elle eût besoin d'un tiers pour faire sa correspondance? Cette question la fit rougir : toutefois elle répondit sans aigreur et sans amertume, qu'elle écrivait comme toutes les femmes, mais qu'en voyant la netteté du caractère d'écriture de Justin, et surtout la pureté de son orthographe, elle n'avait point voulu lui laisser connaître que son éducation était sur ce point-là inférieure à la sienne. En écoutant cet aveu naïf, je ne pus comprimer tout-à-fait un sourire, et cherchant à donner le change à Virginie, je lui demandai si ce Justin dont elle me parlait, avait fait de bonnes études : « Je l'ignore, me répondit-elle; dans le tems où il demeurait en face de chez nous, je savais tout ce qu'il faisait, je connaissais les plaisirs de Justin et ses plus sécrètes pensées. Chagrins, promenades, cadeaux, tout nous était commun; nous ne savions pas vivre l'un sans l'autre, et l'on disait en nous voyant : « Voilà les deux inséparables. » Mais la mère de Justin mourut, et

son père quitta le quartier. Nous en prîmes tant de souci, que, pour nous consoler, nos parens s'engagèrent à nous unir tous deux lorsque l'âge serait venu. J'avais alors douze ans et Justin en avait seize; peu de tems après son départ, on me mit en pension, et je suppose que Justin a dû employer à son éducation le tems que j'ai donné à la mienne. — C'est donc un garçon bien instruit, bien galant? — Oh! mon Dieu non, Monsieur; Justin est au contraire un peu gauche et fort peu savant. Le père Lanois est un brave homme, mais il est tellement enfoncé dans sa teinture, qu'il ne comprend rien hors de là. Il aura fait donner à son fils des leçons d'écriture et de calcul, et puis c'est tout. — En sorte que vous vous consoleriez si par hasard le père de Justin, persistant, malgré vos attraits, dans ses idées toutes gothiques, défendait à son fils de songer à vous pour sa femme? — Mais point du tout, Monsieur, j'aime Justin; il est si bon et si tendre; il a d'ailleurs pour moi tant de soumission que je suis sûre d'en faire un fort joli cavalier. — Très-bien, dis-je en riant; il s'agit de savoir qui l'emportera de Justin,

lorsqu'il veut faire de Virginie une femme simple et modeste, ou de Virginie, lorsqu'elle veut faire de Justin un jeune homme élégant. — Ce sera moi, n'en doutez pas, Monsieur, dit Virginie en me présentant avec grâce une pièce de vingt-quatre sous; j'ai, de mon côté, l'usage et le bon ton qui veulent qu'un homme établi ne ressemble pas à un ouvrier. — Oui, mais il a, du sien, l'autorité d'un père et le bon sens, qui veulent qu'un marchand teinturier n'ait ni la tournure, ni les manières d'un petit-maître. »

Pour connaître jusqu'à quel point Virginie s'abusait dans ses espérances, il suffit de lire la lettre suivante, que j'écrivis quelques jours après, sous la dictée de l'honnête Justin :

Lettre de Justin à Virginie.

« Je ne sais pas, ma chère Virginie, à qui » je dois me plaindre, et qui je puis en accu- » ser, mais il est certain que j'ai été malheu- » reux dimanche, et que je me suis félicité » cent fois de n'avoir pas amené mon père. Il » m'aime tendrement; il aurait vu que je souf-

» frais, et cela n'aurait pas avancé notre ma-
» riage. Tu étais bien jolie et bien bonne pour
» moi, mais je voyais sans cesse des commis
» et des clercs papilloter autour de toi; tu
» leur souriais sans malice, et ton sourire me
» faisait mal; j'éprouvais un autre chagrin,
» celui de t'entendre blâmer par ceux que tu
» crois tes amis. On riait de ton bal donné
» dans une pièce dix fois trop petite pour y
» pouvoir danser; on riait de ton piano mis à
» la place d'un buffet; on censurait ta parure,
» tes grâces, et Rosalie Brunot, fatiguée de
» voir que sans cesse Henri, *le bel Henri*, re-
» tournait près de toi, t'accusait de coquet-
» terie. Tout cela, vois-tu bien, ne m'inquié-
» tera guère quand je serai ton mari; mais
» jusque là il faut, ma bonne amie, me pro-
» mettre de renoncer à une société qui me
» déplaît. Pourquoi donner à des indifférens
» les courts instans que nous pouvons passer
» ensemble? Que t'importent, après tout, les
» louanges et les hommages de ces petits mes-
» sieurs, dont le jargon me choque? Sois belle,
» aimable et tendre pour moi seul : qui pour-
» rait t'admirer et t'aimer comme Justin? Tu

» m'as dit si souvent, dans notre heureuse en-
» fance : Justin, mon cher Justin, je veux
» que tu sois bien heureux. Ah ! mon bon-
» heur dépend de toi ; ménage mon cœur om-
» brageux ; sois bonne et simple avec mon
» père, et je n'aurai plus de vœux à former. »

Cette seconde requête fut aussi inutile que la première. Virginie, se fondant sur ce qu'elle ne faisait rien de répréhensible, continua à recevoir ses voisins, ses amis, à donner de petits concerts, à faire valoir sa beauté par une toilette aussi bien entendue que ses facultés pécuniaires le lui permettaient. Amoureux et jaloux, Justin souffrait et cachait son tourment ; mais l'œil attentif de son père avait deviné la source du mal, et j'appris bientôt par Virginie la tentative que Lanois avait cru devoir faire pour amener la famille Bourdin à des idées moins déraisonnables sur la conduite de leur fille.

Il était entré dans le magasin un jour que madame Bourdin s'y trouvait seule ; et avec ce ton un peu rude qui tient à la franchise du caractère et à l'indépendance d'un chef de maison qui ne doit rien à personne : « Eh bien !

avait-il dit, où est la petite? — Mais dans sa chambre, apparemment, avait répondu la mère en hésitant un peu, car Virginie était dans l'arrière-boutique, à portée de tout voir et de tout entendre. — Eh! sans doute elle est occupée à roucouler ou à préparer quelques colifichets? Au reste, avait continué le teinturier, je ne suis pas fâché d'être seul avec vous, car je veux, à la fin, m'expliquer sans détour. Ecoutez-moi, mère Bourdin, il y a tout à l'heure six ans que nous nous sommes promis d'unir nos enfans. Alors les choses étaient à peu près égales entre nous. Depuis ce tems j'ai amassé du bien, et, s'il en faut croire les *on dit*, vous avez écorné le vôtre. C'est un malheur, mais ce n'est pas un tort. Justin est jeune; il est bon travailleur; si sa femme veut être économe et sage, tout ira bien dans la maison. Je viens donc encore une fois vous demander la main de Virginie, mais je vous déclare que j'entends qu'elle renonce à la musique, à la danse, aux fleurs, aux chapeaux, ou qu'elle renonce à mon fils. Je compte travailler pour eux pendant quelques années encore; il faut par conséquent que ma bru me convienne, qu'elle apporte dans

ma maison l'ordre, la gaîté, le bonheur, et qu'elle ne soit pas un sujet de discorde entre Justin et moi. Voyez donc, mère Bourdin, si tout cela convient à Virginie, et vous me répondrez ensuite, oui ou non. »

Madame Bourdin, un peu déconcertée par une explication si brusque, avait demandé quelques jours pour répondre à cette espèce d'*ultimatum*. « Vous comprenez bien, Monsieur, me dit Virginie, qu'une proposition de mariage exprimée de la sorte me parut fort offensante. Dans le premier moment, je fus prête à venir déclarer, devant M. Lanois, à ma mère que je renonçais pour toujours à une union dont on faisait valoir d'une façon si dure les avantages pécuniaires : mon amour pour Justin me retint. Mais je vous demande, à cette heure, ajouta-t-elle, quelle conduite je dois tenir pour me conserver à lui et maintenir mon caractère ? — Il n'y a pas à hésiter, lui dis-je, il faut faire à Justin le sacrifice de vos goûts et de vos occupations. — Je ne le puis, reprit Virginie avec une certaine dignité. M. Lanois n'ignore point que le sacrifice qu'il exige m'a été plusieurs fois demandé par son fils.

Dois-je accorder aux menaces du père ce que j'ai refusé aux prières de Justin ? — C'est donc une rupture que vous allez me dicter, dis-je alors en préparant ce qu'il me fallait pour écrire. Ce parti est violent, et je pense que vous y avez sérieusement réfléchi. — Une rupture, reprit la jeune fille en essuyant ses yeux ! je voudrais bien que cette affaire n'eût point un résultat si fâcheux : je vais expliquer à Justin l'embarras de ma situation, et j'ai l'espoir de conserver son attachement jusqu'à ce que des dispositions plus favorables aient remplacé dans l'esprit de son père les préjugés qu'il a conçus à mon égard. »

Ce moyen terme, qui était en effet le seul qu'on pût essayer dans l'état des choses, fut mis en œuvre dans la correspondance de Virginie; et, comme elle l'avait prévu, Justin sut obtenir de l'amour de son père qu'il ajournât pour quelque tems la résolution de rompre une alliance dont on ne paraissait point apprécier les avantages. Cependant il s'en fallait de beaucoup que Justin fût satisfait des motifs que Virginie donnait pour justifier sa résistance. D'un autre côté, il ne voyait pas sans

ombrage l'assiduité de Henri, qui venait souvent faire de la musique avec la jeune fille. Le pauvre garçon se trouvait dans une de ces situations indécises où le chagrin a si beau jeu contre nous. N'imaginant point de remède à ses peines, il les subissait sans se plaindre; il maigrissait et dépérissait à vue d'œil. Enfin sa santé parut bientôt si affectée que son père qui, sous une écorce un peu rude, cachait un grand fonds de bonté, se résolut, en moins de huit jours, à quitter une sévérité dont les suites alarmaient sa tendresse. « Eh bien! dit-il un matin au jeune homme, tu la veux pour ta femme, cette princesse qui, loin de seconder nos travaux, rougira peut-être de nous appartenir; tu veux une jeune coquette, habile à dépenser le fruit de nos labeurs; tu veux enfin une jolie poupée, sachant danser, chanter et mille autres fadaises: épouse donc ta Virginie! Epouse-la, j'y consens; mais surtout tâche de me cacher par la suite tes chagrins et tes regrets; et, si tu te repens, n'en accuse que toi. »

Quelques semaines avant cette époque, un tel consentement eût comblé les vœux de Justin; en ce moment, il augmenta ses doutes et

sa perplexité. Etonné de voir que son père lui montrait une telle condescendance, tandis que sa maîtresse refusait de souscrire au moindre de ses désirs, il eut un instant la pensée de sacrifier l'amour à la raison. Puis, par un de ces subterfuges que le cœur nous suggère pour nous aider à revenir sans honte d'une résolution sage à un acte de faiblesse, il se dit qu'il devait éprouver l'amour de sa maîtresse par une dernière demande, et se retirer sans retour si elle avait le courage de l'affliger encore par un refus. Il se rendit donc auprès d'elle, avec l'intention de lui dire que les visites de Henri ne lui paraissaient ni décentes, ni convenables; qu'il croyait avoir le droit d'exiger (aux termes où ils en étaient ensemble) qu'elle ne prêtât pas matière à la médisance, et qu'enfin, quelque innocence qu'il se plût à supposer dans sa relation avec Henri, il n'était pas moins vrai qu'on en parlait dans le quartier. Il devait terminer cette explication par la prière instante de ne plus le recevoir, et se promettait à lui-même de déclarer l'acquiescement que son père mettait à leur mariage, ou de se retirer en silence, selon

que Virginie accueillerait ou rejetterait sa demande.

Il fut plus que jamais confirmé dans ses résolutions lorsqu'il trouva chez sa maîtresse le bel Henri qui chantait avec elle. Dans la disposition d'esprit où il était, il lui sembla que les deux jeunes gens s'appliquaient l'un à l'autre les paroles tendres et passionnées que le *duo* leur prescrivait ; il lui parut encore qu'il était, lui, Justin, ce rival fâcheux et jaloux dont on déplorait la présence. Emu de plus en plus par l'influence que la musique exerce sur les ames tendres et par les jalouses chimères que son imagination lui créait, sa tête se monta, ses idées se troublèrent, et peut-être Justin allait faire une scène, quand Henri, qui suivait sa partition avec une extrême attention, fit sortir de sa poche, en tirant son mouchoir, un billet qui tomba entre les jambes de Justin.

En tout autre moment il eût vaincu, sans doute, le désir curieux qui s'éleva dans son esprit; mais dans l'instant de crise où il se trouvait, c'était un coup du ciel, une permission de la Providence, qui livrait en ses mains le destin de sa vie; ce fut du moins ainsi que

Justin voulut interpréter la chute du billet. Mettre le pied dessus, s'en saisir, prétexter un oubli et sortir à la hâte, tout cela fut l'affaire d'un instant. Pâle, tremblant, oppressé par la crainte de trouver dans cet écrit la confirmation de ses doutes, il fut à peine dehors qu'il ouvrit le fatal billet.

Comment peindre son trouble affreux lorsqu'il reconnut l'écriture de tous ceux qu'il avait reçus! Comment peindre son désespoir lorsqu'il vit tracées, par cette même plume qui lui avait juré amour, fidélité, les mêmes promesses adressées à Henri! « Grand Dieu! s'écria-t-il, en reprenant lentement le chemin de la maison de son père, pourquoi ne suis-je pas mort avant d'avoir appris que Virginie a cessé de m'aimer! »

Hélas! la pauvre fille, légère, inconséquente et vaine, comme son éducation l'avait faite, n'était du moins ingrate ni perfide. Justin, son cher Justin, l'ami de sa jeunesse, régnait toujours seul dans son ame. Trop sûre du pouvoir de ses charmes, elle eût regardé comme une faiblesse de se ployer aux désirs d'un amant; mais sage au fond du cœur, elle

avait résolu d'accorder à la paix de son intérieur tout ce que le père de Justin aurait exigé d'elle après son mariage. Rassurée par ses intentions, elle croyait pouvoir, en attendant, se livrer à des goûts qu'il faudrait immoler bientôt à sa tendresse pour son époux ; elle ne croyait pas être coupable pour admettre dans son intérieur la seule personne avec laquelle elle pût faire de la musique ; et toutefois qu'on juge du courroux que devait éprouver Justin en lisant ce billet, que j'avais écrit le jour même sous la dictée de Rosalie Brunot :

Lettre de Rosalie Brunot à Henri.

« Pourquoi vous plaignez-vous de la contrainte que je vous impose? ne savez-vous » pas bien que je vous aime et que je travaille » sans relâche à écarter tous les obstacles qui » s'opposent à notre bonheur? Ayez confiance » en mes soins; je marche lentement, mais » j'avance vers le but. Toutefois l'heure de vous » déclarer à mes parens n'est pas encore venue; » patientez, mon cher Henri, et pour vous » consoler d'une aussi longue attente, dites-

» vous que votre fidèle amie n'est occupée que
» des moyens à employer pour s'unir à vous
» par l'hymen le plus tendre et le plus heu-
» reux. »

Aussi prudente que peut l'être une jeune fille lorsqu'elle ne craint pas d'entretenir, à l'insu de ses parens, une correspondance illicite, celle-ci n'avait voulu commettre ni son nom, ni son écriture dans un billet d'amour; toutefois je la connaissais, ainsi que je connais la demeure et le nom de toutes les jolies personnes qui habitent dans mon quartier, et j'aurais cru devoir confier son secret à la probité de Justin, si j'avais su jusqu'à quel point une fatale erreur tourmentait ce pauvre garçon.

Il faut bien le remarquer ici; cette erreur n'aurait point eu lieu si Virginie, moins dominée par *la manie de briller*, n'avait pas emprunté ma belle écriture pour correspondre avec l'homme qui lui était destiné pour époux. Elle savait écrire, et Justin, eût-il été, en fait d'orthographe, aussi fort qu'elle le supposait, il y a lieu de croire que son amour aurait faiblement ressenti les atteintes qui auraient pu être portées à la grammaire, dans une lettre

dont son cœur eût été satisfait. Mais la vanité se perd elle-même dans ses œuvres ; en nous jetant hors du vrai, elle nous expose à une foule d'inconvéniens que la prévoyance ne peut atteindre, et que le hasard fait éclore sous nos pas ; enfin la honte et la confusion sont les résultats les moins grands des fautes que l'orgueil fait commettre.

Pour en revenir au pauvre Justin, on aurait mal compris ce que j'ai dit de son caractère, si l'on supposait que son cœur pût contenir long-tems la haine et la colère ; le premier mouvement passé, il ne vit plus dans l'apparente perfidie de sa maîtresse que l'effet de la répugnance qu'une jeune fille bien née doit éprouver à confesser son inconstance ; il se dit qu'elle avait cherché à l'éloigner par sa conduite et ses refus ; qu'il aurait dû comprendre ce langage et lui épargner, en se retirant, le chagrin de lui annoncer qu'elle avait pu changer d'amour. Résigné à son sort, et poussant la délicatesse jusqu'à vouloir épargner à Virginie la honte de le savoir instruit, il vint chez moi une dernière fois, et, sans vouloir m'instruire des torts de sa maîtresse, il me dicta la lettre suivante :

Lettre de Justin à Virginie.

« Pardon, Virginie, si je vous ai fatiguée
» si long-tems de mon amour et de mon exi-
» geance. J'aurais dû comprendre plus tôt que
» le pauvre Justin, simple, ignorant et tendre,
» comme par le passé, ne devait plus préten-
» dre à cette Virginie, si différente de ce
» qu'elle était autrefois. Qu'est devenu ce tems,
» où, placés en regard sur le seuil de nos deux
» boutiques, nous avions inventé un langage
» muet qui se faisait si bien comprendre? Hé-
» las! depuis un an nous nous parlons sans
» nous entendre; cet état de contrainte a duré
» trop long-tems, je vous rends vos sermens,
» je vous rends à vous-même; adieu, soyez
» heureuse, et perdez, s'il le faut, jusqu'au
» souvenir de celui qui ne vous oubliera ja-
» mais. »

Fort éloigné de deviner l'influence indirecte que j'avais exercée sur cette rupture, je me figurai simplement que le jeune homme cédait aux volontés d'un père, et j'écrivis cette cruelle lettre en applaudissant à l'effort de raison qui me semblait l'avoir dictée.

Deux ou trois années s'écoulèrent; je voyais encore mon Justin passer devant chez moi, mais le pauvre garçon avait bien changé de figure : ce n'était plus cet air ouvert, ce sourire de bonheur, qui naguère me plaisait en lui; ce n'était plus cette démarche leste et dégagée, cette ardeur qui le faisait dépasser dans sa course les voitures les plus légères; triste et pensif, il marchait gravement, il semblait travailler sans but et vivre sans espérance; enfin la jeunesse de Justin était passée, et cependant Justin n'avait pas vingt-cinq ans.

Touché de ce changement, dont je devinais la cause secrète, j'aurais voulu lui témoigner tout l'intérêt que son sort m'inspirait; deux ou trois fois j'essayai d'attirer son attention, mais il éluda mon salut, et je compris qu'il cherchait à éviter tout ce qui lui rappelait sa maîtresse.

Quelle fut donc ma surprise et ma satisfaction, lorsqu'un jour je le vis entrer dans mon échoppe, tout rayonnant de joie et de bonheur, et donnant le bras à une jeune fille, que sa cornette blanche et son déshabillé d'indienne m'empêchèrent de reconnaître jus-

qu'au moment où Justin s'écria : « La voilà, Monsieur! La voilà! J'ai retrouvé ma Virginie plus tendre et plus adorée que jamais. Ah! que vous nous avez causé de peines avec votre belle écriture! » Là-dessus Virginie interrompit Justin, et d'une façon tout aimable. « N'accusons pas Monsieur de nos chagrins, dit-elle; la cause en fut dans ma vanité ridicule, ou, pour remonter plus haut, c'est mon piano seul que j'accuse, car c'est devant lui que j'ai pris les prétentions et les travers qui nous avaient désunis bien avant notre séparation. »

Et comme je lui demandai l'explication de ces paroles, elle me répondit de la sorte :

« Depuis le jour où mon excellent père, prévenant mes désirs secrets, installa dans notre arrière-boutique cet instrument, ornement des salons, mes idées et mon cœur prirent une direction opposée. Les unes me retraçaient le monde et ses plaisirs, et les succès que j'y pouvais prétendre; l'autre me parlait de Justin. Mon inconséquence alla bien plus loin; je pris, devant ce piano, je ne sais quels sentimens d'orgueil qui me firent regarder comme des offenses les censures que faisait le père de

Justin, de mes goûts frivoles et de mes talens puérils. Toutefois, dans cette lutte que ma vanité livrait à mon cœur, l'amour fut le plus fort, et j'avais résolu d'immoler à Justin mes idées et mes habitudes, lorsqu'il m'abandonna par suite d'une erreur dont mon goût pour la musique fut encore le premier mobile ; je pleurai bien long-tems sur l'inconstance de Justin, et la mort de mon père vint ajouter un grand malheur au malheur que je déplorais. Accablée par ce double coup, je sentis cependant renaître mon courage, lorsque je vis ma pauvre mère dépouillée par nos créanciers qui, peu confians dans nos promesses, refusèrent d'accepter nos billets, et nous expulsèrent de notre maison de commerce, en nous faisant entendre que la vue du fatal piano n'avait pas peu contribué dans leur esprit à ébranler notre crédit.

» Ce n'était rien encore, et mon penchant pour la musique résista d'autant mieux à ce nouvel assaut que je me flattais de trouver, dans le talent que je me supposais, une ressource pour ma mère. Hélas ! je ne tardai pas à connaître combien mes illusions étaient fol-

les et vaines ; introduite dans quelques familles où je me proposais pour donner des leçons, je me vis refusée avec froideur, ou renvoyée avec dédain, et je connus alors toute la différence qu'il y a entre la jeune musicienne qu'on écoute chez elle et celle que l'on fait jouer chez soi.

» Obligée de chercher nos moyens d'existence dans une occupation positive, j'appris facilement à faire des reprises perdues. Le malheur avait, grâce au ciel, formé mon caractère et rectifié mon jugement. Ce fut donc avec zèle, avec courage, avec amour que j'acceptai l'obligation de suppléer par un travail assidu à l'existence heureuse et douce que ma mère avait sacrifiée pour moi. Mais le croiriez-vous, mon ami, poursuivit Virginie, en adressant la parole à Justin, ce piano, cause de tant peines, devint encore, dans ma situation nouvelle, une source de tribulations et de chagrins. Placé dans la mansarde où nous avions retiré notre vie, il égayait ma bonne mère, qui se plaisait à s'endormir le soir en écoutant quelques accords; et cependant, à notre insu, il éloignait les pratiques utiles, les pratiques

de tous les jours, telles que les marchands, qui ne pouvaient, me dirent-ils depuis, concilier l'idée d'un travail assidu avec cet instrument, ressource de l'oisiveté. Il m'attira des remarques bien dures de la part des dames qui m'employèrent; enfin, et ce fut là le pire, il égara l'opinion sur mon compte, au point qu'un homme sans mœurs, locataire dans la maison que nous habitons, osa me faire entendre un jour les propositions les plus humiliantes. Dans le premier mouvement d'une trop juste indignation, j'osai lui demander quelle était celle de mes actions qui lui avait donné le droit de me faire une offense. « Aucune, me dit-il avec confusion, et j'avoue même que votre conduite me paraît tout-à-fait irréprochable; mais une jeune personne qui, dans votre position, possède un piano et cultive la musique, se prépare nécessairement pour le théâtre ou pour la séduction; c'est d'après cette donnée que je me suis hasardé à vous parler de mon amour, et l'intérêt réel que votre personne m'inspire me fait désirer de m'être trompé dans mes conjectures. »

» Vous pensez bien, Monsieur, poursui-

vit Virginie en se tournant vers moi, que dès le lendemain mon piano fut vendu. Le ciel voulut apparemment récompenser ce sacrifice, car c'est depuis ce tems que le destin a daigné me sourire. Plus exclusivement occupée de mon état, j'y ai apporté tant de soins qu'on est venu chercher de bien loin l'habile faiseuse de reprises, et ce talent, source d'aisance pour ma mère, est devenu aussi la cause de mon bonheur, puisque c'est à lui que je dois le retour de mon cher Justin. »

Après avoir ainsi terminé son histoire, Virginie tendit à Justin une main que celui-ci serra contre son cœur. Il eut, à son tour, à satisfaire ma curiosité, et me raconta sa surprise en retrouvant sa Virginie dans cette ouvrière fameuse à laquelle son père l'avait envoyé porter je ne sais quelle étoffe en lui donnant une adresse que ce brave homme n'avait pas pris la peine de lire. Il me dit ses transports au moment où la jeune fille, pressée par un marchand qui demandait une facture, écrivit enfin devant lui. L'aspect de ces caractères imparfaits qu'elle traçait sur le papier fut pour lui un trait de lumière; éclairé sur

ce point, Justin avait deviné tout le reste; il avait vu, d'un seul coup d'œil, sa Virginie, toujours tendre et fidèle, et pourtant délaissée dans le malheur. Tombant à ses genoux, il lui fit l'aveu de son erreur, et ne parvint à se consoler qu'en songeant que l'infortune de sa maîtresse avait fait briller dans leur jour les vertus qui étaient en elle.

Quant au brave Lanois, lorsqu'il eut appris que la jeune personne qu'il avait vue paresseuse et coquette était devenue, par tendresse filiale, une laborieuse ouvrière, il vint bien respectueusement demander à la veuve Bourdin de lui accorder pour Justin la main de sa fille, et l'on devine que cette fois sa demande fut accueillie. Enchanté de l'ordre intérieur qui régnait chez sa future bru, il jura qu'elle était plus belle et plus aimable avec sa modeste cornette qu'avec tous les affiquets du monde; et toutefois, le lendemain du mariage, les deux époux furent fort étonnés de le voir entrer dans leur chambre, tenant un joli chapeau de femme sur le poing.

« Prenez, ma chère enfant, avait-il dit à Virginie, prenez, c'est moi qui vous le donne, et

je ne suis pas, en vous faisant ce cadeau, aussi ridicule que j'en ai l'air; si j'ai proscrit jadis les chapeaux, les pompons, c'est qu'il me paraissait mal séant qu'une fille, qui n'apportait pour dot que le goût du plaisir, eut autant de moyens de nous ruiner. Mais les choses sont bien changées; mon Justin épouse une femme laborieuse, économe, sage, et je ne vois plus de danger à ce qu'elle porte des chapeaux, puisque l'usage et la fortune de son mari l'y autorisent. J'ai d'ailleurs tant de confiance en ma chère bru, que, pour peu qu'elle m'en priât, je serais homme à lui acheter un piano.

» — Non, non, mon père, avait dit Virginie en lui sautant au cou, tenir votre maison, soigner la vieillesse de ma mère, être assidue à mon comptoir et faire le bonheur de Justin, voilà tout l'emploi de ma vie. A quoi me servirait un piano? je saurai, sans cela, endormir mes enfans. »

LES DERNIÈRES AMOURS.

Un des travers de notre époque, car je ne me souviens pas d'avoir rien remarqué de semblable au tems de ma jeunesse, c'est cet égoïsme frondeur qui porte les enfans, devenus hommes, à examiner et à contrôler les actions de ceux qui leur ont donné le jour. Et qu'on ne s'y trompe pas, cette manie n'a point sa source dans le vaniteux désir de faire montre aux dépens des parens de l'éducation et des connaissances qu'on doit à leur tendresse: un sentiment plus bas et plus coupable, s'il est possible, est presque toujours le principe de cette sorte d'investigation. Ce que l'on blâme en eux, c'est bien moins le défaut qui nuit à leur bonheur, ou le travers qui les expose au ridicule, qu'une mauvaise façon d'administrer leurs revenus ou de placer leurs fonds; c'est un acte de générosité que l'on qualifiera de

faiblesse; c'est un attachement trop marqué pour tel ou tel individu; c'est enfin tout ce qui paraît porter quelque atteinte aux droits que l'on se croit sur tout ce qui leur appartient. Il semblerait, à entendre parler les enfans de nos jours, que les parens ne sont que des espèces de fermiers, obligés de rendre des comptes, sous peine d'être interdits dans leurs fonctions.

Cette exigeance, inconnue autrefois, me paraît, dans l'état actuel des familles, tout-à-fait inverse des droits acquis. Naguère, les enfans concouraient tous à la prospérité d'une maison. Filles et brus, gendres et fils, se ralliaient autour du chef; tous travaillaient sous lui et avec lui, jusqu'au moment où le besoin de repos l'avertissait de songer à la retraite. Il remettait alors entre les mains de l'aîné de ses fils les rênes du gouvernement intérieur, en se réservant, toutefois, la disposition de la fortune qu'il avait acquise. Mais à présent que l'esprit d'égoïsme et de personnalité a soufflé sur nous, les enfans ont à peine l'âge de calculer, qu'ils comptent leurs services, et qu'ils aspirent à travailler pour eux. Ce qu'ils ajou-

tent à la masse commune leur paraît un vol qu'on leur fait; établis, enfin, à leur compte, l'ambition et l'amour du plaisir absorbent leur tems et leurs facultés; et les pauvres parens, oubliés et délaissés, se trouvent seuls, après avoir élevé, établi et doté une nombreuse famille, heureux encore dans leur isolement, jusqu'au moment où la mort de l'un des deux vieillards vient réduire celui qui reste au triste rôle de célibataire.

Toutefois, à certaines époques de l'année, l'intérêt ou la convenance rassemblent autour de leurs chefs les membres dispersés d'une même famille. Heureux de réunir tous ceux qui leur sont chers, les grands parens, s'efforçant d'oublier qu'ils sont restés long-tems abandonnés par des ingrats, cherchent à les rappeler à eux en leur donnant des témoignages de tendresse; mais, les premiers instans passés, ils ne tardent pas à s'apercevoir que des yeux inquisiteurs examinent avec une attention inquiète les améliorations qu'ils ont réalisées dans leur intérieur; ils ne peuvent s'empêcher de remarquer que les cadeaux qu'ils ont cherché à assortir, selon les âges et

les goûts, avec une bonté si aimable, excitent la jalousie bien plus que la reconnaissance, et qu'on tient moins compte de l'attention qui en a dirigé le choix, que de la valeur vénale qu'ils peuvent avoir.

Une telle conduite annonce, de la part des enfans, une grande confiance dans la bonté des auteurs de leurs jours, et il est certain que la plupart des pères et mères, quoique blessés au fond du cœur, se contentent de gémir sans pouvoir se résoudre à punir de trop chers coupables. Cependant on en a vu quelques-uns justifier les craintes de leurs sordides héritiers, pour les punir d'avoir osé les manifester; on en a vu s'engager dans des affaires hasardeuses pour se soustraire à la dépendance dans laquelle on cherchait à les tenir; et moi, tout récemment, je viens d'assister à un mariage qui peut-être n'eût pas eu lieu, si des héritiers cupides n'eussent développé par leurs fausses manœuvres des sentimens et des projets que l'âge et la raison devaient paralyser dans leur principe.

Ayant cédé mon fonds depuis deux ou trois mois, n'exerçant plus que pour mettre

au courant des affaires de mon cabinet celui qui m'avait remplacé, j'avais beaucoup d'oisiveté à dépenser, et, attiré par le soleil de mai, cet ami bienfaisant des vieillards, j'allais chaque matin au Luxembourg causer et disputer avec nos graves politiques du cadran. Un jour que je m'étais vu forcé de leur céder la place, fatigué outre mesure par l'acharnement avec lequel on m'avait soutenu un argument faux, fondé sur un fait erroné; non moins échauffé par l'ardeur de la discussion que par celle du soleil qui dardait à-plomb sur ma tête, tandis que j'avais établi je ne sais quel champ de bataille sur la forme de mon chapeau, j'allai chercher l'ombre et le silence sous les jolis tilleuls plantés à gauche de l'entrée du Luxembourg. Après avoir pris, comme spectateur, une part assez vive à la partie de barres que jouait en ce lieu une bande d'écoliers; après avoir promené, pendant quelques instans, avec délices, ma douce et chère oisiveté, conquise depuis si peu de tems, je me reposai sur un banc placé à l'un des angles que forment en ce lieu plusieurs pièces de dessins irréguliers, et je me trouvai presque dos à dos

avec les personnes qui vinrent successivement s'asseoir sur un autre banc au côté opposé du treillage. Jouissant à la fois de la verdure, de la fraîcheur et de ce mouvement discret que produit de loin en loin le passage d'un promeneur, j'étais là sur ce banc, le menton appuyé sur ma canne d'ivoire; je ne songeais à rien, je ne regardais rien : mes facultés étaient comme suspendues. Cependant, je me sentais vivre, et j'en étais bien aise; j'éprouvais cette quiétude de l'ame que l'on peut appeler le bonheur des vieillards, lorsque je fus tiré de mon absorption par une voix fort douce, qui disait tout haut derrière moi : « Vous voilà donc enfin, Monsieur; vous arrivez bien tard. — C'est vrai, c'est vrai, Madame, et je vous remercie beaucoup d'avoir daigné vous en apercevoir, » répondit une voix que je reconnus aussitôt pour celle de M. Desroches, l'un de nos plus aimables habitués de la terrasse, avec lequel j'avais formé une relation qui, chaque jour, prenait de plus en plus le caractère et les formes d'une amitié véritable.

La conversation s'engageant en plein air et sans nulle apparence de mystère, je ne crus pas

être indiscret en prêtant l'oreille; et toutefois je me hâtai de tousser pour avertir les deux interlocuteurs du voisinage d'un étranger. Cette sorte d'avertissement n'ayant produit aucun changement dans le diapason de leur voix, ce fut sans aucun scrupule que je recueillis sur mon carnet l'entretien suivant :

« Savez-vous, madame Saulnier, dit M. Desroches en s'asseyant à côté de la personne à laquelle il parlait, savez-vous bien que je me suis fait une douce habitude de vous rencontrer ici chaque jour; quelle différence entre l'entretien d'une femme aimable et bonne et celui de ces messieurs du cadran! Avant de vous connaître, je prenais quelque amusement avec ces profonds politiques qui donnent aux affaires du tems la couleur de leurs intérêts, ou celle de leur maladies, et prédisent les plus sinistres catastrophes si la rente descend ou si la goutte remonte; mais à présent, je ne trouve plus le même plaisir à observer leurs variations physiques et morales, et je vous ai même sacrifié sans regrets la partie d'échecs du café Zoppi.

» — Eh bien! Monsieur, reprit la dame,

je vous tiens compte du sacrifice, et j'avoue que, de mon côté, je viens ici avec plus d'empressement depuis que je trouve à qui parler. Je ne suis pas une grande causeuse, mais deux heures de promenade solitaire me semblaient souvent un peu longues; il est d'ailleurs bien naturel que j'aie du plaisir à vous rencontrer, vous m'avez rendu un si grand service!

» — Allons donc! vous voulez plaisanter, Madame; j'ai fait ce que tout autre aurait fait à ma place.

» — A la bonne heure, Monsieur, mais enfin c'est à vous que j'ai cette obligation... Vous m'avez peut-être sauvé la vie. Ce fiacre montait si vite, et j'étais si préoccupée! Enfin, lorsque vous m'avez saisie par le bras, la tête des chevaux était près de m'atteindre. Ah! jamais je n'eus tant de frayeur!

» — Oui, je conviens qu'il était tems de vous arrêter. Emue par la terreur que vous veniez d'éprouver, vous me permîtes de vous offrir mon bras jusqu'au Luxembourg, où nous nous rendions l'un et l'autre. La manière tout aimable avec laquelle vous voulûtes bien m'exprimer ce que vous appelez votre recon-

naissance, la franchise de votre caractère et la grâce de vos discours, tout cela me plut à tel point que dès le lendemain je revins à cette place, où je vous avais laissée la veille. J'eus le bonheur de vous y rencontrer, et je m'applaudis chaque jour du hasard qui m'a procuré l'honneur de vous connaître; car je suis depuis peu de tems habitant de votre quartier, et vous devez concevoir qu'un vieux garçon tel que moi devait trouver ses journées un peu longues.

» — Mais, en effet, dit madame Saulnier, vous devez éprouver souvent des momens de vide et d'ennui. Permettez-moi donc de vous demander, puisque nous avons abordé ce sujet, comment il se fait qu'avec un caractère aussi liant que le vôtre me paraît être, vous soyez resté célibataire.

» — Ma foi! Madame, je conviens que j'ai parfois envié le destin des époux bien unis; mais j'ai si souvent tremblé de peur à l'aspect de certains ménages, qu'il ne faut pas vous étonner de me voir encore garçon. Convaincu que le mariage doit être un paradis ou un enfer, j'ai craint d'avoir la main malheureuse,

et je suis resté dans un état mixte. Enfin ma devise, jusqu'à ce jour, a toujours été : *Moins de bonheur et plus de repos.*

» — A la bonne heure ; mais convenez que si tous les honnêtes gens s'avisaient de penser ainsi, la génération future n'en vaudrait pas mieux. Tenez, mon cher Monsieur, faut-il vous parler franchement ? Il me semble, à moi, qu'un célibataire n'a pas payé complètement sa dette à l'humanité.

» — Vous avez peut-être raison, Madame, et je vous dirai, pour me justifier à vos yeux du soupçon d'égoïsme, que ce n'est point du tout par antipathie pour l'hymen que je suis resté garçon. Pendant vingt-cinq ans, à peu près, j'ai eu le projet de me marier ; et puis, quand un beau jour je me suis présenté, on m'a trouvé trop vieux. N'est-ce pas avoir du malheur ?

» — Une intention qui dure vingt-cinq ans, dit en riant madame Saulnier, est bien près de mourir de vieillesse.

» — Je vous avoue, reprit Desroches en riant aussi, que je ne fus pas autrement fâché d'être refusé. C'étaient de bons amis qui

avaient arrangé tout cela ; on me poussait, et moi j'allais... mais j'avais déjà passé la cinquantaine : à cet âge-là, voyez-vous, on a ses goûts, ses habitudes, ses manies ; on souffre à les sacrifier... Tenez, il faut se marier dans sa jeunesse, ou point du tout. Voilà ma façon de penser.

» — Cependant, si ce mariage s'était fait, vous auriez maintenant des affections et des intérêts dans la vie. En rentrant chez vous, chaque jour, vous trouveriez une bonne femme et des enfans pour vous accueillir ; vous seriez entouré de petits soins, d'égards...

» — Eh, mon Dieu ! Madame Saulnier, des petits soins et des égards, tout cela s'achète : on en obtient beaucoup pour cent écus par an ; mais le repos, une fois perdu, ne se rachète pas. Quant aux enfans, que l'on désire alors qu'on se marie, ils sont bien plus souvent une source de peines que de plaisirs, et les meilleurs coûtent toujours quelques larmes. N'ai-je donc pas de par le monde un étourdi de neveu, rempli d'esprit et de moyens, et qui cependant m'a déja donné de la tablature.

» — Au fait, je crois que vous avez raison. Je commence à penser que vous voyez bien les choses : il est certain que je n'ai jamais été plus tranquille que depuis la mort de mon mari, et je dois convenir que les plaisirs de la maternité sont achetés par des soucis de toute espece... »

En prononçant ces mots la voix de la veuve avait subi une légère altération. « Mais quelle heure est-il donc? dit-elle encore, voici déjà Babi qui vient me chercher. »

» — Il est deux heures passées, et vôtre servante est exacte, reprit alors M. Desroches. C'est mon maudit procès qui m'a fait perdre aujourd'hui le plaisir de la promenade. Mais, au fait, madame Saulnier, poursuivit-il, quel besoin est-il donc que cette femme vienne ainsi chaque jour interrompre nos entretiens. Ne pouvez-vous, si cela vous agrée, prolonger votre promenade?

» — Sans doute, il ne tiendrait qu'à moi, reprit la veuve avec hésitation; mais depuis le jour où ma fille a su cet accident qui faillit m'arriver, elle a recommandé à Babi de ne point me laisser sortir seule; et, quoique cette

espèce d'assujettissement me gêne bien un peu, je tiens trop de compte du sentiment qui a dicté cette précaution pour vouloir m'y soustraire.

» — A la bonne heure, laissez-vous sermonner par votre domestique, mais permettez-moi de vous reconduire jusqu'à la rue Sainte-Hyacinthe; le trajet n'est pas long, et je trouverai dans cet arrangement le double avantage de seconder la sollicitude de votre fille, et de jouir de votre société pendant quelques instans de plus.

» — Mille remercîmens pour votre politesse; mais souffrez, Monsieur, que je me refuse à vous causer tant d'embarras...

» — Je n'insisterai point, Madame, reprit ici M. Desroches en tirant sa révérence à la veuve; car ce que je crains par dessus toute chose, c'est de vous paraître indiscret. Cependant, permettez-moi d'espérer que vous me deviendrez plus accessible cet hiver, et que j'obtiendrai la permission d'aller de tems en tems vous faire ma cour.

» — Nous verrons... Oui.... je tâcherai d'arranger cela... Adieu, Monsieur, adieu, » et la

veuve, s'empressant alors de saisir le bras de sa vieille servante, termina l'entretien par son départ. Je la vis passer devant moi ; sa robe puce, son schall de baréges et son chapeau de satin blanc lui donnaient un air étoffé qui sied aux femmes de tout âge. Sa bonne mine et sa tournure ayant fait naître en moi le désir de voir son visage, un détour que je fis me conduisit en un instant à la porte du Luxembourg qui donne dans la rue d'Enfer, et je n'eus qu'à me retourner pour la voir s'avancer doucement, appuyée sur le bras de sa servante. Il me parut que celle-ci s'échauffait beaucoup en paroles; et, comme elle approchait toujours, j'entendis qu'elle disait : « Oui, vous verrez, Madame, vous verrez qu'il vous en arrivera malheur !

» — Tu es folle et visionnaire, répondait la veuve en riant : songe donc, ma pauvre Babi, poursuivit-elle au moment même où elle passa devant moi, songe donc qu'il n'y a pas de dangers possibles dans ce genre pour une grand'mère qui va marier sa petite-fille. »

« Grand'mère tant qu'on voudra, pensai-je en regardant une figure appétissante et fraîche,

de grands yeux bleus et doux, dans lesquels brillaient la modestie d'une veuve, si différente de celle d'une jeune fille, et cet embonpoint mesuré qui trompait la vieillesse et maintenait les charmes qu'elle possède rarement; grand'-mère tant qu'on voudra; mais cette femme-là est encore fort bien; et tant qu'une femme est assez aimable pour inspirer de l'amour, elle doit être assez jeune pour en ressentir. Au reste, comme mon ami Desroches apprécie mieux que qui que ce soit au monde le bien de son indépendance, et que cette aimable grand'mère ne paraît pas du tout fâchée d'avoir retrouvé la sienne, les conjectures de la servante me paraissent porter à faux. »

La discrétion m'empêcha de retourner sous le couvert où madame Saulnier et M. Desroches avaient pris l'habitude de se rencontrer, et j'avoue que mes promenades eussent perdu tout leur attrait, si M. Desroches n'eût pris l'habitude de venir tous les jours me rejoindre à deux heures et cinq minutes, c'est-à-dire en quittant la veuve. Son esprit aimable et liant portait alors, ainsi que son visage, l'empreinte de ce charme que les femmes savent jeter sur

tout ce qui les approche ; et je trouvais un plaisir plus vif à causer avec lui depuis que je connaissais la source de cette bienveillance qui faisait le fond de son caractère. Cependant, peu à peu je vis son front se charger de soucis ; sa gaîté disparut ; il devint pensif et rêveur, et tandis que autrefois, dans nos entretiens, l'attaque était toujours de son côté, je le trouvai maintenant sans défense contre mes innocentes plaisanteries.

Poussé apparemment par la même sympathie qui me l'avait fait distinguer au milieu de nos habitués du Cadran, M. Desroches m'avait témoigné, dès les premiers instans de notre connaissance, une estime particulière, et j'avais su par lui qu'un injuste procès, compromettant sa fortune patrimoniale, pouvait le réduire à la modeste pension de retraite qu'il touchait comme ancien employé des domaines. Sa tristesse me fit supposer que ses affaires allaient mal ; je lui en parlai avec l'intérêt que m'inspirait le sort d'un homme accoutumé dès long-tems à l'aisance, et forcé de restreindre ses besoins au moment où la nature tend à les multiplier. Desroches s'empressa de rassurer

mon amitié en m'apprenant que son avocat lui faisait espérer une satisfaction pleine et entière; mais ajouta-t-il, il ne peut encore préciser l'époque à laquelle mon procès sera terminé; et l'incertitude dans laquelle je vis me fatigue chaque jour davantage.

« Et depuis quand votre philosophie est-elle en défaut? dis-je alors; qu'est devenu ce noble mépris pour de fragiles biens que l'erreur de la justice humaine et tant d'autres événemens peuvent ravir, et cette indifférence stoïque avec laquelle vous attendiez l'événement? — Demandez donc aussi quelle est la cause de la versatilité de l'esprit humain, me répondit Desroches en soupirant; lorsqu'une injuste et ridicule chicane vint, au bout de dix ans, me disputer un héritage dont j'avais été jusqu'alors tranquille possesseur, ce fut, je vous le jure, sans aucun effort que je quittai mon appartement et mes habitudes du faubourg Poissonnière pour me loger, fort à l'étroit, à l'Estrapade; et je vous assure, mon ami, que j'étais parvenu sans peine à régler mes besoins sur les quinze cents francs de retraite que personne ne me conteste, laissant prudemment

de côté, pour payer les frais du procès, le revenu des six mille livres de rentes que je possède encore. Est-ce ma faute à moi si des événemens imprévus, des circonstances particulières sont venus depuis quelque tems me rattacher à ma petite fortune, et si l'homme le plus désintéressé de la terre, il y a trois mois, ne peut maintenant envisager sans trembler l'idée de se voir dépouiller par un arrêt injuste?

» — Mais quel événement a donc pu produire ce changement, demandai-je alors à M. Desroches?

» — Oh! d'abord le besoin d'en finir avec mon neveu, en lui faisant un sort qui puisse limiter ses prétentions impertinentes, et qui l'empêche de venir me proposer brusquement de faire mon testament en sa faveur.

» — Comment! interrompis-je ici, Edmond, ce jeune homme bien né, ce jeune homme qui vous doit tant, il a osé spéculer froidement sur la mort de son bienfaiteur?...

» — Oh! n'exagérons pas les torts d'un écolier qui ne sent pas la conséquence de ses paroles; ce n'est pas froidement qu'il est venu

me jeter à la tête cette belle proposition, c'est dans l'accès de délire d'une fièvre chaude. Edmond n'est point cupide, Edmond n'est point ingrat, seulement il est amoureux, et je suis bien certain qu'il n'envisage, dans l'expectative de ma fortune, qu'un moyen d'attendrir les parens de celle qu'il aime.

» — A la bonne heure, repris-je ici, l'amour a l'heureux privilége de faire comprendre toutes les folies, et j'y trouve, avec grand plaisir, une sorte d'excuse à cette demande de testament, qui m'avait paru si choquante. Et qu'avez-vous répondu à ce jeune fou?

» — Je lui demandai, me dit alors M. Desroches, si, en supposant que ma fortune fût liquide, il pensait que je ne pusse en disposer que pour lui? « Et pour qui donc la réserveriez-vous? me dit-il avec assurance. Je suis votre unique parent, vous êtes trop âgé pour songer à vous marier, et vos bienfaits passés me sont garans de vos bontés à venir! — Voilà qui va fort bien, lui repartis-je, ému par l'audace de ce discours; je ne croyais pas, mon neveu, avoir contracté envers vous de si grandes obligations; mais où commence le devoir

le plaisir finit, et du moment où je vous dois tout, je suis tenté de ne plus rien faire pour vous. »

» Vous comprenez bien, mon ami, ajouta M. Desroches, que cette menace ne partait pas de mon cœur, et que, même dans ce moment, le sort de cet enfant occupait une grande place dans ma pensée. Toutefois, je l'avoue, la folle proposition qu'il m'avait faite m'avait peut-être moins choqué que la certitude où il semblait être de me voir demeurer toujours célibataire, comme si je n'avais pas assez fait pour lui en lui donnant une éducation, un état... comme si on n'avait jamais vu personne se marier à soixante ans!... »

Cette dernière phrase, jetée là comme par hasard, éclaircit tout à coup les doutes qui, depuis quelques jours, me traversaient l'esprit; de ce moment, je lus au fond du cœur de M. Desroches, et voulant me venger de sa longue réserve : « Sans doute, on a vu, lui dis-je, des gens se marier sur le retour de l'âge, et ces sortes d'engagemens ne surprennent pas lorsque la raison préside au choix des deux conjoints; mais, ce qui serait éton-

nant, ce qui fournirait un texte inépuisable aux plaisanteries du Cadran, ce serait de voir notre ami Desroches, le plus déterminé prôneur de la vie de garçon, et le célibataire par excellence, rétorquer lui-même ses argumens en se choisissant une femme.

» — Oh! je n'en suis pas encore là, dit le rentier un peu confus, et la chose vaut bien qu'on y pense..... Cependant, mon ami, ce jeune fou ne connaît pas le tort qu'il s'est fait à lui-même avec ses impertinentes réflexions; je ne songeais à rien, je ne projetais rien, et tout à coup il a fait naître en moi certaines idées... Il m'a éclairé sur des sentimens...

» — Il vous a fait penser à certaine veuve, ajoutai-je avec bonhomie...

» — Que voulez-vous dire, mon cher Le Ragois? achevez, achevez, de grâce!... »

Je racontai alors à M. Desroches comment j'avais entendu, par hasard, un de ses entretiens avec madame Saulnièr; comment sa voix, son esprit, sa figure, m'avaient paru également aimables, et comment je comprenais fort les retours de jeunesse et les projets d'hymen dont cette dame était l'objet.

Après avoir mis M. Desroches à son aise par les justes éloges que j'accordais à la femme de son choix, je lui demandai où il en était auprès de la veuve, s'il avait déclaré ses intentions, et si enfin elle connaissait son amour? Il se récria sur ce mot : « N'appelez point ainsi, dit-il, une affection éclairée, que l'estime seule a fait naître, et que la différence des sexes rend sans doute plus aimable et plus délicate, mais qui est tout-à-fait dégagée de l'effervescence des passions et des feux éphémères de la galanterie.

» — Ne disputons pas sur les mots, repris-je, et apprenez-moi si la veuve approuve votre recherche.

» — Jusqu'à présent je me suis bien gardé, me répondit M. Desroches, de hasarder une seule parole qui pût lui donner à connaître mes sentimens et mes intentions. Songez donc, mon ami, à ma position : cette veuve a du bien; je possède, il est vrai, six à sept mille francs de rente, mais si je viens à perdre mon procès, ne dira-t-on pas dans le monde que, prévoyant cette fâcheuse issue, j'ai voulu suppléer par la fortune d'une femme à celle qui

devait m'échapper? Ah! plutôt que de voir mon caractère compromis à ce point, j'aimerais mieux cent fois renoncer au bonheur! Vous comprenez maintenant, mon ami, ajouta l'honnête Desroches, pourquoi j'attache tant d'importance au gain de ce maudit procès; pourquoi je souffre impatiemment les retards et les difficultés qui éternisent mon attente. Quand on s'avise, à soixante ans, de songer à se marier, on sent fort bien que l'on n'a pas de tems à perdre; ajoutez à cela que ma position, près de l'aimable veuve, devient vraiment fort difficile. Depuis que mon neveu m'a fait penser au mariage, je n'ai plus auprès d'elle la même liberté d'esprit; la délicatesse me prescrit impérieusement le silence, et mon cœur franc et sans détour amène bien souvent la vérité sur mes lèvres. Ecoutez, mon ami, poursuivit-il avec le ton de la prière, vous devriez me rendre un grand service, en me permettant de vous présenter à madame Saulnier; la présence d'un tiers m'éviterait des instans dangereux, et je suis convaincu que votre esprit observateur ne peut manquer de plaire à cette aimable femme. »

Je n'étais point assez ennemi de moi-même pour refuser une telle proposition, et dès le lendemain Desroches, autorisé par la veuve, me présenta à cette dame, qui m'accueillit avec la plus parfaite bienveillance.

A peu près vers le même tems, je reçus, à mon ancien bureau, la visite d'une riche marchande, pour laquelle je mettais fort souvent au net des livres de commerce et des factures courantes. Désirant conserver à mon successeur la clientelle de l'une de mes meilleures pratiques, je m'informai avec empressement de ce que désirait madame Badureau, et déjà je mettais la main à la plume pour exécuter ses intentions, lorsque les renseignemens qu'elle me donna me forcèrent, bien malgré moi, à lui refuser mes services.

Femme d'un honnête épicier, madame Badureau, estimant son mari selon ses mérites, l'employait à peu près comme un homme de peine, soit à remuer les tonneaux et les marchandises dans son magasin, soit à porter de côté et d'autre les ballots de sucre ou de café qu'elle avait vendus. Les affaires n'en allaient pas plus mal; madame Badureau était femme

de tête, et sa maison était la mieux achalandée du quartier Saint-Michel. Qu'une femme eût trouvé moyen d'usurper l'autorité domestique, on ne voit dans cela rien de bien extraordinaire; ce qui rendait étrange le caractère de celle-ci, c'était le soin qu'elle prenait de faire porter à son mari l'endos de ses spéculations et même de ses moindres démarches. Ainsi, c'était toujours, à l'entendre parler, M. Badureau qui achetait ou qui vendait; c'était au nom de M. Badureau qu'elle refusait du crédit ou qu'elle poursuivait ses débiteurs; enfin, ce fut pour obéir aux ordres de ce pauvre brave homme, qui très-probablement ignorait cette affaire ainsi que la plupart de celles qui se faisaient chez lui, que madame Badureau était venue me prier d'écrire une lettre anonyme, ayant pour but d'avertir une vieille femme, à moitié folle, me dit-elle, que ses rendez-vous amoureux avec certain intrigant ruiné avaient été remarqués par plusieurs personnes, qu'on en jasait tout haut dans le quartier, et qu'elle aventurait par une telle conduite une réputation acquise par soixante années de vertu.

*

Quelques ménagemens que j'eusse à garder avec madame Badureau, par intérêt pour mon successeur, je me récriai fort contre une pareille demande, et je lui déclarai que mes principes s'étaient toujours opposés à ce que je prêtasse ma plume à des actes de cette espèce. J'ajoutai, espérant l'engager à abandonner ce projet, que le moyen qu'elle désirait employer avait sans doute un but louable, mais qu'elle ne devait pas en espérer beaucoup d'effet, attendu le peu de crédit que l'on accorde en général à une lettre anonyme. Je lui fis comprendre de plus que les soupçons se dirigeant naturellement sur les individus intéressés à faire manquer une affaire de cette nature, elle devait s'attendre à se voir compromise, à supposer qu'elle eût quelque intérêt à empêcher une vieille femme de se diriger à sa guise.

« Quelque intérêt! quelque intérêt! interrompit madame Badureau; apprenez, Monsieur, que la veuve dont il s'agit est ma mère, ma propre mère! J'ai bien le droit, je crois, d'empêcher par tous les moyens possibles que ma mère fasse une sottise. Comment! un in-

trigant râpé, que personne ne connaît, la verra chaque jour, captera son esprit, détournera sa fortune, et vous ne voulez pas que j'envisage avec effroi les suites d'une telle intrigue?

» — Je conçois vos inquiétudes; mais enfin votre mère est libre, il n'y a rien d'illicite dans la poursuite d'une veuve, et si celui qui la recherche avait pour elle un attachement véritable.....

» — Un attachement véritable pour une femme de soixante ans! plaisante idée, vraiment! et non, Monsieur, il n'est pas question d'attachement; mais on sait fort bien que ma mère est fort à son aise; on sait qu'elle a la tête faible et le cœur généreux; on se flatte de l'amener à contracter un mariage ridicule. Mais je suis là! et, comme le disait encore tout à l'heure M. Badureau, j'ai le droit d'empêcher qu'elle dispose, en faveur d'un étranger, d'une fortune acquise en communauté avec mon père... Ecoutez donc, Monsieur, ce n'est pas à moi que je songe en agissant ainsi; j'ai des enfans à établir; mon fils est au collége et ma fille allait épouser le fils d'un no-

taire d'Arpajon. C'était là un établissement!...
Mais, hélas! si ma mère aliène son bien, tout est fini, tout est rompu, et je ne retrouverai jamais rien de pareil. »

Cette fusée fut interrompue par des larmes, qui me touchèrent médiocrement. Il était facile de voir que le bonheur de la veuve était la moindre des considérations qui mettaient en mouvement les passions de madame Badureau, et, d'après mes idées, une fille aussi égoïste ne devait pas être une mère bien tendre. Pour éclaircir mes doutes à cet égard, je lui demandai comment il se faisait que le mariage de sa mère pût empêcher celui de sa fille.

« Vraiment, me répondit-elle aussitôt, la chose est bien facile à comprendre : le notaire d'Arpajon est un de nos parens; il connaît le bien de ma mère, et l'expectative de voir un jour cette fortune se partager entre mes deux enfans, a pu seule l'engager à jeter les yeux sur ma fille. Si ma mère se remarie, les prétentions du notaire vont augmenter; il voudra de l'argent comptant, et le mariage sera rompu; car enfin on ne peut pas déranger ses affaires et se mettre à la gêne pour ses enfans.

» — Oui, je conçois parfaitement que le mariage de la veuve n'entrait pas dans vos plans; mais, Madame, si votre mère attachait son bonheur à cette union, si celui qui s'occupe d'elle était un honnête homme?...

» — Un honnête homme, lui!... je vous ai déjà dit que c'est un intrigant, un de ces gens qui, pour se rhabiller, font métier d'épouser toutes les vieilles femmes. Je me suis informé de lui dans le quartier, comme vous pensez bien : eh bien! Monsieur, on ne sait ni ce que c'est, ni d'où ça vient; ça ne dépense rien, et ça n'a qu'un habit usé jusqu'à la corde. Vous voyez bien, Monsieur, que c'est un malotru; la chose saute aux yeux, et personne n'en doute. Ah! Monsieur, poursuivit madame Badureau, s'attendrissant pour la seconde fois, ce n'est pas seulement dans mon intérêt que je parle; mais, quand on aime sa mère comme je fais, on craint tout ce qui peut porter atteinte à son honneur, à son repos, à la tranquillité de ses vieux jours! »

Envisagées sous ce nouvel aspect, les craintes de madame Badureau pouvaient paraître raisonnables. « Pourquoi, lui dis-je alors, au lieu

d'écrire une lettre anonyme, n'adresseriez-vous pas à votre mère de respectueuses observations au sujet des dangers auxquels elle s'expose en accordant trop de confiance à un inconnu? Chargez-moi d'écrire dans ce sens; donnons à vos conseils toute la force dont ils peuvent être susceptibles; que votre affection, que vos craintes, se manifestent dans chaque phrase; signez ensuite cette lettre, et je suis convaincu que votre nom lui prêtera plus d'influence que n'en pourrait avoir un écrit anonyme.

» — Pensez-vous donc, Monsieur, reprit l'épicière, que j'aie attendu votre avis pour dire à ma mère tout ce que j'ai sur le cœur à ce sujet? mais à quoi servent de bonnes raisons dans la bouche d'une fille? Il semble que, du moment où l'on a intérêt à empêcher une sottise, on n'a pas le droit d'en parler. Ah! que M. Badureau avait bien raison de me dire lorsque mon père est mort : « Ma femme, nous faisons une grande perte; on ne peut pas compter sur le douaire d'une veuve. » Et j'y comptais pourtant; car enfin, Monsieur, elle était heureuse et tranquille lorsque cet aigre-

fin est venu me la déranger; mais il n'en est pas où il croit arriver, ce beau monsieur; je vais faire surveiller les pas et les démarches de ma mère, et si rien ne peut l'engager à rompre avec cet intrigant, je la conduis à Arpajon chez mon cousin le notaire, qui saura bien la lier de façon à l'empêcher de nuire à ses enfans. »

En achevant ces mots, madame Badureau prit congé de moi, non sans avoir insisté quelque tems pour m'engager à écrire cette lettre, qui devait, selon elle, produire un grand effet sur l'esprit faible et scrupuleux de madame sa mère; mais je m'y refusai formellement, en la voyant sortir tout en colère. « Il faut bien convenir, pensai-je, qu'une mère a grand tort de ne pas se sacrifier pour une fille aussi tendre !..... En vérité, ajoutai-je encore, si le repos de la vieille ne devait pas être compromis par son mariage avec un homme peu estimable, à ce qu'il paraît, je serais bien aise d'apprendre qu'elle s'est remariée pour punir la rapacité de madame Badureau. »

Cependant, je continuais d'aller tous les

matins me réunir à mes deux vieux amis sous les tilleuls du Luxembourg. Il était évident pour moi que ma présence, au lieu de les gêner, les mettait à leur aise, par le soin que j'avais de diriger nos entretiens sur des sujets étrangers à leur position. Je n'ai jamais si bien connu le charme et l'avantage de ce commerce de pensées, qu'on appelle conversation, que par ces entrevues dans lesquelles l'instruction solide de Desroches, la finesse d'esprit et de tact de madame Saulnier, et peut-être aussi mes habitudes d'observations, devenaient pour chacun de nous un échange de lumières et d'agrémens. Outre le plaisir que je trouvais dans la fréquentation de deux êtres bons et estimables, j'en prenais un particulier à étudier chez eux la marche que suivent les passions, alors qu'elles se prennent à des gens expérimentés; et, l'avouerai-je à la confusion de l'espèce humaine? les cheveux gris sont une mauvaise garantie de la sagesse; car je voyais souvent mes gens raisonnables se laisser entraîner par leurs cœurs comme de grands enfans.

Fermement résolu à se soumettre aux lois

que sa délicatesse lui imposait, Desroches taisait ses projets; de son côté, la discrète veuve observait la plus parfaite réserve avec cet homme, dont les assiduités et les regards révélaient le secret, sans que sa bouche prononçât une seule parole qui pût annoncer ses intentions honorables. Toutefois, en dépit de cette mutuelle contrainte, les points de contact et les affinités morales se révélaient en mille occasions. S'agissait-il d'un acte de vertu, de bonté, d'héroïsme, leurs ames se touchaient et s'entendaient si bien, qu'il leur est arrivé souvent de parler à la fois sur le même sujet, exactement dans les mêmes termes. En ces momens, Desroches avait bien de la peine à cacher son émotion; quant à la veuve, elle cherchait alors à changer l'entretien, mais sa rougeur et l'altération de sa voix prouvaient qu'elle aussi était frappée de cette sympathie qui existait entre elle et son nouvel ami. Le rapport des habitudes était aussi remarquable entre ces deux personnes que le rapport des sentimens, et chaque découverte dans ce genre devenait pour Desroches un lien de plus. Il connaissait tous les goûts de la veuve; il sa-

vait qu'elle prenait, ainsi que lui, son café le matin, qu'elle était abonnée au même journal, qu'elle aimait la lecture et la promenade; il savait que le tabac ne lui déplaisait pas, et qu'elle en prenait même une prise de tems en tems; enfin, il avait découvert que le piquet à écrire n'était point sans attrait pour elle. Mais je fus témoin, dans ce genre, d'une sorte de révélation qui lui parut marquer son attachement du sceau de la prédestination. Un jour que je venais de faire aux deux amis la lecture d'une de mes nouvelles, madame Saulnier, désirant revoir je ne sais quel passage, tira de sa poche une paire de lunettes, et s'en servit pour la première fois devant nous, au grand étonnement de Desroches. « Comment, s'écria-t-il, comment peut-on avoir besoin d'un secours étranger pour voir avec d'aussi beaux yeux?

» — Mes yeux sont bons encore, répondit madame Saulnier, et ce n'est que pour lire, ou pour travailler que je sens la nécessité d'employer des lunettes.

» — Mais de quel numéro vous servez-vous, Madame, demanda mon ami avec une sorte d'hésitation? — Depuis deux ans je me sers

du numéro huit, répondit madame Saulnier.

» — Quel étrange rapport, s'écria Desroches, emporté par un premier moment de surprise! Croiriez-vous bien, Madame, que depuis ce tems, exactement depuis ce tems-là, je me sers du même numéro!

» — Voilà qui est véritablement singulier, reprit la veuve avec émotion! » Un silence suivit; peut-être madame Saulnier s'attendait-elle à voir son discret admirateur tirer quelque parti de cet incident; mais Desroches se contenta de me serrer la main, d'un air qui semblait dire: « Ami, n'est-il pas évident que le ciel nous créa l'un pour l'autre? »

Quelque intérêt que je prisse à ces estimables amours, j'eus peine à réprimer un sourire en songeant aux singuliers points de contact sur lesquels l'amour établissait ici son empire; et la vieille Babi étant venue sur ces entrefaites nous arracher son aimable maîtresse, je ne pus m'empêcher de plaisanter un peu Desroches sur cette sympathie d'infirmités dont il me paraissait être si satisfait.

« Riez, riez tant que vous le voudrez, monsieur le philosophe, me dit-il; il n'en est pas

moins vrai que des infirmités et des habitudes communes avec celles de madame Saulnier contribueront peut-être autant que nos qualités à nous attacher l'un à l'autre. Jeunes, nous aurions su plier nos goûts et nos humeurs à ceux de l'objet aimé; mais à nos âges, mon ami, l'habitude est bien réellement une seconde nature. Je dois donc être satisfait de savoir que la femme que je désire associer à mon sort n'a point de répugnance pour le tabac, qu'elle aime le piquet, et même qu'elle a la vue basse; car on est bien plus indulgent pour les faiblesses qu'on partage, et bien moins sensible aux outrages du tems quand on se voit vieillir ensemble. »

Les jours qui suivirent celui-ci ne furent pas aussi favorables à mon ami. Sa veuve fut indisposée; ce fut du moins le motif qu'elle donna à son absence, lorsque nous lui reprochâmes d'avoir laissé écouler une semaine sans paraître au Luxembourg. Et, dans le fait, l'altération de ses traits rendait cette raison plausible; mais, à son air triste et préoccupé, à la contrainte qui perçait dans ses discours, nous devinâmes cependant que le moral de

la veuve avait été plus affecté que le physique; et Desroches, fort intrigué, ne put s'empêcher de lui demander si quelque événement fâcheux ne lui était point advenu depuis notre dernière rencontre.

Cette question parut embarrasser la veuve; elle répondit vaguement qu'il ne lui était personnellement rien arrivé de malheureux, mais que des affaires de famille, des embarras momentanés, lui causaient en effet quelque inquiétude.

Là-dessus mon ami, s'animant par degrés, conjura madame Saulnier de vouloir bien l'employer dans toutes les circonstances où elle pourrait avoir besoin d'un ami sûr, et de le considérer comme étant tout-à-fait à sa disposition. A cette occasion, il s'étendit assez adroitement sur la triste situation d'une veuve privée de conseils et de protecteur. Il offrit de lui envoyer son avocat et son notaire, gens honnêtes autant qu'habiles, et dont les avis pourraient peut-être l'aider à sortir d'embarras. Enfin il conclut son discours en mettant à sa disposition les économies qu'il avait faites depuis un an, c'est-à-dire une couple de mille

écus, dont il n'avait, disait-il, nul besoin dans ce moment-là, et qu'il se trouverait bien heureux de pouvoir placer d'une manière aussi sûre.

Le zèle et la chaleur de M. Desroches ne parurent pas déplaire à notre veuve; ses yeux s'étaient remplis de larmes lorsque mon ami avait parlé de l'isolement et de la dépendance auxquels une veuve était condamnée; mais l'expression de sa figure changea subitement: elle peignit un mélange de joie et d'attendrissement quand elle entendit qu'il lui offrit, avec tant d'abandon, sa bourse et ses services. Lui présentant alors une main grasse et blanche: « Mille remercîmens pour une offre aussi généreuse, dit-elle avec une franchise tout-à-fait aimable; je ne saurais en profiter, n'ayant aucun besoin d'argent; mais je suis enchantée que vous me l'ayez faite, cela me prouve que j'avais raison de vous considérer comme un bon et solide ami.

» — Aviez-vous donc quelques doutes à cet égard? reprit Desroches, évidemment blessé.

» — Non, non, assurément, répondit la veuve, qui sentait bien, en ce moment, qu'elle

s'était trop avancée; mais il existe, dans les démonstrations apparentes, si peu de différence entre une connaissance agréable et un ami réel; nos relations sont d'ailleurs si nouvelles, qu'il me fallait peut-être cette preuve de votre dévouement pour asseoir mon jugement sur la manière dont je dois vous considérer.

» — Fort bien, reprit M. Desroches; ainsi donc, Madame, jusqu'à ce jour, vous m'avez fait l'honneur de me classer au nombre de ces liaisons de circonstance que l'oisiveté peut former et que le caprice peut rompre, sans qu'on éprouve aucun regret. En vérité, Madame, cet aveu est cruel, et j'avoue que j'avais la présomption de me croire mieux établi dans votre esprit. »

Cette première contestation entre les deux vieux enfans me parut assez piquante à observer pour éveiller toute mon attention. En entendant ces reproches, la veuve, consternée, éleva sur M. Desroches des yeux tendres et supplians. « Hélas! vous êtes bien injuste! » murmura-t-elle en lui prenant la main; et je remarquai, à ce sujet, que rien ne chasse mieux

la réserve, que rien n'avance plus les affaires d'amour, qu'une querelle placée à propos. Depuis plus de trois mois que mon ami faisait la cour à cette veuve, il n'avait point encore osé prendre la liberté de lui serrer la main; si par hasard cette main s'était trouvée dans la sienne, elle l'avait toujours retirée avec une sorte de précipitation; et maintenant, émue par des plaintes injustes, touchée par le chagrin que Desroches laissait paraître, c'était elle qui cherchait la main de mon ami, qui la pressait entre les siennes, comme pour donner plus de poids à ses assurances d'estime. « Oui, vous êtes un homme injuste, répétait-elle, et si vous saviez les chagrins que notre liaison m'a déjà causés, vous connaîtriez bien en me voyant ici combien j'apprécie votre amitié!...

» — Que m'apprenez-vous là, Madame! s'écria Desroches, et comment se fait-il qu'une liaison telle que la nôtre puisse vous causer du chagrin?

» — J'en ai déjà trop dit, reprit la veuve en rougissant; qu'il vous suffise de savoir que j'appréciais, long-tems avant ce jour, la no-

blesse et la délicatesse de votre caractère, et que, quoi qu'il puisse arriver, mon estime vous est acquise; maintenant, je vous prie, parlons d'autre chose : il est des sujets d'entretien qui réveillent des souvenirs pénibles, et celui-ci est de ce nombre. »

Se tournant alors de mon côté, la veuve parut désirer que je l'aidasse à éluder les questions de mon ami; mais satisfait au-delà de toute expression par la manifestation de sentimens aussi flatteurs pour lui, Desroches eut la discrétion de sentir qu'il n'avait pas le droit de chercher à savoir les secrets de la veuve avant le tems où il pourrait lui révéler le sien.

Il était facile d'ailleurs de deviner la nature des chagrins qui paraissaient affecter madame Saulnier. L'air maussade et grognon de la vieille Babi, qui, chaque jour, venait, en maugréant, nous enlever sa trop indulgente maîtresse, indiquait assez que la veuve n'avait point retrouvé sa liberté en perdant son époux, et qu'une servante gâtée s'autorisait de ses vingt-cinq ans de fidélité pour s'affranchir de tous ménagemens avec elle. Nous savions,

de plus, que la veuve avait des enfans, et le laconisme avec lequel elle exprimait sa tendresse pour eux, pouvait faire supposer qu'elle n'avait pas à se louer de leur conduite à son égard; il était donc à croire que ces enfans étaient pour quelque chose dans les tracasseries domestiques qui la tourmentaient, et j'allai jusqu'à imaginer que, abusant du caractère doux et timide dont la nature l'avaient douée, ils cherchaient à effrayer leur mère sur les conséquences de sa liaison avec M. Desroches. Mes conjectures à ce sujet furent confirmées par une foule de remarques successives, tel que l'embarras de la veuve lorsque nous la menacions, en riant, de nous présenter quelque jour chez elle; tel encore que l'air inquiet avec lequel elle portait au loin ses regards durant nos entretiens, semblable à la jeune fille craintive qui accorde, à l'insu de sa mère, un rendez-vous d'amour, plutôt qu'à la femme estimable et libre qui donne, à deux vrais amis, une marque de confiance.

Toutefois, en dépit de ces probabilités, Desroches s'égarait en conjectures diverses sur la nature des soucis qui avaient altéré

l'humeur égale et la gaîté de madame Saulnier ; il se refusait à penser que des enfans confondaient leurs droits et leurs devoirs au point d'oser blâmer la conduite de leur mère ; il lui répugnait surtout de croire que madame Saulnier, cette femme si respectable, n'eût pas su garder au sein de sa famille cette dignité qui doit toujours maintenir la dignité et l'autorité d'une mère. Cependant il fallut se rendre à l'évidence, lorsqu'un matin un homme à l'air commun, à la tournure gauche et embarrassée, vint chercher madame Saulnier et lui annoncer, en l'appelant avec emphase : *Ma belle-mère*, que *son épouse* la priait de passer chez elle pour une affaire *très-conséquente*. La contenance de la veuve à l'aspect de son gendre, nous fit bien voir que l'espèce d'empire qu'on exerçait sur elle lui déplaisait au dernier point. Toutefois elle se leva, en balbutiant je ne sais quelle phrase, dans laquelle elle exprimait la crainte que sa fille ne fût malade. « Non, non, rassurez-vous, ma belle-mère, reprit le sot individu que cette dame avait pour gendre : c'est de mariage qu'il s'agit. Notre cousin, le notaire d'Arpa-

jon, vient d'arriver pour conclure, et vous savez que nous ne pouvons rien faire sans vous. Mon épouse voulait d'abord venir vous surprendre elle-même, et puis elle a pensé qu'il valait mieux que ce fût moi, parce qu'un homme, ça en impose toujours davantage. »

En achevant ces mots, le gendre de madame Saulnier fixait sur Desroches et sur moi des yeux qu'il essayait de rendre méchans. Le froid dédain avec lequel nous le regardâmes tous deux lui fit incontinent détourner la vue, et madame Saulnier, rassemblant son courage pour nous faire excuser les sottises que nous venions d'entendre, nous fit un adieu cordial, qu'elle termina en nous disant, comme de coutume : « A demain, Messieurs, à demain ! »

Mais ce fut en vain que le lendemain nous vit, exacts au rendez-vous, parcourir tristement cette partie du Luxembourg dans laquelle nous nous réunissions toujours : la veuve ne vint pas; elle ne vint pas le surlendemain. Plusieurs jours s'écoulèrent encore, sans nous apporter de ses nouvelles. Ce fut

alors que, voyant l'inquiétude de M. Desroches parvenue à son comble, je crus devoir, pour fixer les déviations où son esprit s'égarait, lui apprendre ce que l'apparition et les discours du gendre de madame Saulnier m'avaient révélé, savoir que cette dame était justement la mère de cette épicière méchante et rapace qui, quelques semaines auparavant, était venue réclamer de mon ministère un genre d'office auquel je n'avais point voulu prêter ma plume. Le portrait qu'elle m'avait fait de sa mère et de celui *qui la fréquentait* avait éloigné de mon esprit toute espèce de rapprochement entre la méprisable intrigue qu'on me signalait, et cette liaison aimable et pure qui existait entre mes deux amis; mais les mots de notaire, de mariage, et surtout celui d'Arpajon, prononcés par le gendre, déchirèrent le voile léger qui me cachait la vérité; et je crus devoir instruire mon ami des précédens dont j'avais connaissance, ainsi que des injurieuses idées qu'on avait conçues à son sujet. J'ajoutai que probablement l'épicière n'ayant pu obtenir de madame Saulnier le sacrifice de ses relations nouvelles, avait

exécuté le fameux projet qui devait arracher sa mère à ce qu'elle appelait une séduction manifeste, et que sans doute on avait entraîné la veuve à Arpajon, où bien certainement on comptait la retenir.

Cette dernière supposition parut consoler mon ami des mauvaises nouvelles que je venais de lui apprendre; il éprouvait un grand allégement à ses peines en pensant que la volonté de madame Saulnier était tout-à-fait étrangère à la longueur de son absence. Bien plus, les inquiétudes de madame Badureau ne lui déplaisaient pas, en ce qu'elles lui donnaient lieu de supposer que sa chère veuve avait refusé de le sacrifier.

J'eus lieu de reconnaître en cette occasion que l'amour est un prisme à travers lequel les objets se revêtent toujours de couleurs brillantes, et que le cœur une fois satisfait s'embarrasse fort peu des inquiétudes de l'esprit.

« Vraiment, il faut convenir, dis-je à ce propos à M. Desroches, que vous avez une façon particulière d'envisager les choses, si

vous trouvez des motifs de consolation dans ce que je viens de vous apprendre.

» — Entendons-nous, me repartit-il ; au fond vous devez bien penser que je ne suis pas satisfait de savoir madame Saulnier privée, en quelque sorte, de sa liberté, et circonvenue par des enfans avides ; mais je vous avoue, mon ami, que les difficultés qui ne viendront pas du cœur de la veuve, ne m'inquiètent que fort peu. Grâce au ciel ! mon avocat me promet enfin une justice éclatante et une prompte issue à ce maudit procès, qui m'empêche de m'expliquer. Ah ! combien j'aurai de plaisir à confondre tous ces ingrats, en les accablant de bienfaits ! Oui, mon ami, je veux que les enfans, que les petits-enfans, et jusqu'à la vieille Babi, éprouvent des remords de m'avoir méconnu, et bénissent le jour où j'entrerai dans la famille.

» — A la bonne heure, repris-je alors, j'aime à trouver en vous cette noble ardeur de vengeance ; mais du moment où tout vous promet une heureuse issue, pourquoi n'écririez-vous pas à madame Saulnier pour la mettre au courant de votre position ? Entre

nous, mon ami, la veuve ne peut ignorer vos sentimens. Que doit-elle penser du silence que vous gardez? Ignorant le cas tout particulier dans lequel vous vous trouvez, elle doit être blessée, ou du moins affligée par cette réserve; et ses réflexions à ce sujet sont peut-être plus dangereuses pour vous que les obsessions de sa fille. Allons, écrivez-lui; en vérité, vous le devez.

» — Non, certes, je n'en ferai rien. Songez donc, mon cher Le Ragois, que je perdrais ainsi le fruit d'une longue contrainte; ma déclaration peut être regardée comme un acte de prévoyance, tant que je n'aurai pas gagné mon procès, et ce n'est pas au moment où j'apprends à quels soupçons je suis en butte que je veux m'exposer à prêter un corps à de vaines déclamations.

» — A la bonne heure. Mais tandis que vous reposez ici votre esprit sur un dénouement agréable, on n'oublie rien pour vous nuire là-bas. Vos assiduités silencieuses ont touché le cœur de la veuve; mais elle se reproche peut-être ce qu'elle doit considérer comme une faiblesse; et la distraction, la rai-

son et l'influence de sa fille, doivent effacer promptement le souvenir d'un homme qui semble s'être fait un jeu cruel d'exciter, sans motif, le trouble dans une ame calme et tranquille.

» — Oui, vous avez raison, reprit M. Desroches, je ne dois pas l'abandonner aux manœuvres de sa famille; je pars demain pour Arpajon. Dites-moi, mon ami, ne vous semble-t-il pas que, dans l'impossibilité où je suis de m'expliquer ouvertement, ma présence doit indiquer à madame Saulnier une partie de mon secret, et la prémunir contre les engagemens que l'on pourrait exiger d'elle. »

Sachant fort bien que le grand art des conseillers est d'abonder toujours dans l'avis dont on veut qu'ils soient, et ne voyant d'ailleurs aucun inconvénient au voyage de mon ami, j'entrai dans son idée; mais je l'invitai fort à éviter les regards de madame Badureau, ou du moins à se déguiser avant de paraître à ses yeux, s'il voulait éviter les scènes désagréables que cette espèce de *virago* était capable de lui faire.

« Comment l'entendez-vous, me dit M. Des-

roches? J'aime, il est vrai, une femme estimable, et je crois avoir le plus grand intérêt à me rapprocher d'elle; mais cet attachement a, chez moi, la mesure qui convient à mon âge; j'ai besoin de la voir, je tâcherai de lui parler dans quelques promenades ou autres lieux publics; mais soyez certain, mon ami, que je n'emploierai pour cela aucune de ces mascarades, aucune de ces ruses de jeune homme qui compromettraient à la fois mon caractère et le sien.

» — Vous ne m'avez pas compris, mon ami; il ne s'agit point ici d'employer l'intrigue, mais il vous est permis d'user d'un peu d'adresse pour dérouter l'ennemi. Madame Badureau ne connaît pas votre personne, mais elle a entendu parler de votre habit; et la constance avec laquelle vous portez ce vieux drap marron depuis que vous habitez ce quartier, fait supposer à tout le monde que cet habit est en quelque sorte inhérent à votre individu; en sorte que si, comme je le suppose, vous avez dans votre garde-robe un habit noir ou bleu, vous êtes assez déguisé pour dépayser tout-à-fait madame Badureau.

» — Oh ! bon cela ! j'avais déjà pensé qu'ayant la ferme intention de ne point parler mariage si je ne gagne mon procès, rien ne s'opposait à ce que je reprisse l'attitude d'un homme aisé. Je vais donc, dès ce soir, sortir de la serge qui l'enveloppe, mon habit bleu raimond et mes culottes de drap de soie noir, et demain, mon cher Le Ragois, je cours à la recherche de ma veuve. J'ai bien encore ici quelques papiers à mettre en ordre pour mon avocat, et quelques démarches à faire pour presser la décision de mon procès ; mais je confierai tous ces soins à votre bonne amitié, et je partirai fort tranquille.

» — A la bonne heure, repris-je, je me chargerai volontiers de vous suppléer au Palais ; mais je demande, en récompense, une relation bien exacte de vos démarches auprès de la veuve. »

Tout cela convenu entre nous, je fus prendre aussitôt, dans la demeure de M. Desroches, les papiers et les renseignemens qu'il devait me donner ; je lui vis faire, avec une certaine complaisance, l'emballage des beaux habits et des joyaux qui devaient égarer les

idées de madame Badureau. J'écoutai même, en ma qualité de confident, l'énumération un peu longue des vertus et des qualités que possédait madame Saulnier, et je me séparai de ce brave homme en lui souhaitant tous les succès possibles dans ses dernières amours.

Plusieurs jours se passèrent après le départ de Desroches, sans que j'entendisse parler de lui; j'accusais déjà sa paresse, lorsque enfin je reçus une lettre datée d'Arpajon; je l'ouvris avec un vif sentiment de curiosité, car je m'intéressais à cette liaison, bien plus qu'aux éternels amours de jeunes gens dont j'avais été souvent l'interprète : c'est qu'il y a toujours du personnel dans nos sensations, c'est que j'éprouvais un certain plaisir à penser qu'à soixante ans on pouvait encore être aimé. Mon malheur voulut qu'un miroir se trouvât placé devant moi, dans le moment ou j'établissais une sorte de parité entre la personne de Desroches et la mienne; pour la première fois, depuis plus de dix ans, je m'y regardai pour m'y voir, et je découvris, avec une surprise peu agréable, l'étrange changement que le tems avait opéré sur moi. Ma peau jaune et ridée,

mes yeux tant soit peu éraillés, mon nez barbouillé de tabac, et ma tournure tant soit peu grotesque, toutes ces vérités disgracieuses m'apparurent à la fois; elles vinrent chasser sans retour des illusions dangereuses, et je compris que l'on n'avait le droit d'aimer que lorsque l'on pouvait prétendre à plaire.

Cette digression me fait souvenir que je n'ai point tracé le portrait de M. Desroches; pour expier ma vanité sotte, je veux le placer à côté du mien; j'engage même les vieillards, que l'exemple de mes amans sexagénaires pourrait inciter à contracter des nœux aussi doux, à se bien demander, avant de faire aucune tentative, auquel de ces deux portraits ils ressemblent, et à ne s'avancer qu'autant qu'ils croiraient posséder tous les avantages dont M. Desroches était pourvu. Qu'on se figure un de ces vieillards reposés, dont le teint frais, les dents saines et le regard franc garantissent à la fois la tempérance et la santé. Plutôt mince que gros, il se vantait, en plaisantant, d'avoir la jambe plus belle et mieux faite que la plupart des hommes d'à présent, et cette pré-

tention était fondée; aussi résistait-il de toutes les forces de sa vanité à la manie des pantalons. Exempt d'ailleurs de toute espèce de préjugés, il avait adopté dans les modes nouvelles celles qui allaient à son âge; sa tête, dégarnie de cheveux, était couverte d'une perruque; mais cette perruque était grise, et se trouvait ainsi en harmonie avec ses traits. Quelques atteintes de goutte, que son médecin avait qualifiées de rhumatisme, lui avaient rendu nécessaire pendant un mois ou deux le secours d'une canne. Ces prémices d'infirmités avaient cédé aux ressources de l'art; mais Desroches avait conservé sa canne. « A quoi bon, disait-il, la déposer pour la reprendre? à mon âge, dame nature ne nous donne que des sursis : le mal est suspendu bien plutôt que guéri, et son retour ne me prendra pas sans défense. » Ce qui faisait surtout de mon ami Desroches le vieillard le plus avenant que j'aie jamais connu, c'était cette extrême propreté qu'il appelait la coquetterie de la vieillesse. L'habit vraiment râpé qui avait excité les caquets de madame Badureau, devait aux efforts de la brosse, bien plus qu'à l'action du tems, son usure pré-

matinée; les bas, les souliers, le chapeau de M. Desroches semblaient toujours sortir de chez le marchand; son linge blanc et bien plissé ne redoutait rien des aspérités d'une barbe que le rasoir attaquait tous les jours; enfin, et je ne saurais mieux terminer son éloge, M. Desroches était aussi bien conservé, aussi aimable, aussi soigné dans toute sa personne que madame Saulnier elle-même.

Et maintenant que l'on connaît les analogies physiques et morales qui existaient entre les deux amans, voyons par quels moyens M. Desroches vint à bout de renouer les fils que le départ de Madame Saulnier avait rompus brusquement.

« Vous aviez bien raison, mon cher ami, » m'écrivait-il; à quoi bon nier plus long-tems » une vérité qui fait mon bonheur? Oui, je » suis amoureux!..... C'est de l'amour que je » ressens; je l'ai reconnu aux transports, à » l'ivresse dans laquelle m'a jeté la vue de ma- » dame Saulnier; c'est de l'amour, je n'en sau- » rais douter, non plus brûlant et impérieux » comme dans la force de l'âge, mais tendre, » respectueux, et tel qu'on l'éprouve lorsque

» le cœur s'ouvre pour la première fois aux
» douces inspirations de la nature.....

» Mais ce n'est pas l'histoire de mes senti-
» mens que vous m'aviez chargé de vous faire;
» excusez, mon ami, cet épanchement de mon
» cœur, et venons au récit des faits :

» Les deux ou trois premiers jours de mon
» séjour ici s'écoulèrent tristement. J'eus beau
» rôder et repasser vingt fois devant la mai-
» son du notaire, je ne vis entrer ni sortir per-
» sonne qui ressemblât à ma veuve; et les
» fenêtres du premier étage ne s'ouvrirent une
» seule fois que pour me donner le spectacle
» du notaire d'Arpajon assis dans un large
» fauteuil, et livrant à la main d'un barbier
» la plus sotte figure que j'aie jamais rencon-
» trée. Il me fallut donc, mon ami, soupirer
» après le dimanche; j'étais bien sûr que ma-
» dame Saulnier, exacte à remplir ses devoirs
» de bonne chrétienne, se rendrait à l'église
» ce jour-là; en effet, mon ami, je la vis arri-
» ver sur les neuf heures, accompagnée par
» une femme, que son âge et sa ressemblance
» avec la veuve me firent reconnaître pour
» sa fille. Placé derrière un des piliers de l'é-

» glise, je pus les observer tout à mon aise
» pendant le tems que dura la grand'messe, et
» je crus remarquer, dirai-je avec chagrin,
» que madame Saulnier était plus pâle qu'à
» l'ordinaire. Plusieurs fois le hasard dirigea
» les yeux de la veuve de mon côté, et j'aurais
» pu me faire réconnaître en profitant de ces
» instans; mais, dominé par une émotion mêlée
» de crainte et de respect, je plaçai constam-
» ment la colonne entre son regard et le mien.
» Cependant la messe se termina, et l'idée
» qu'une semaine entière pouvait s'écouler sans
» qu'elle sût mon arrivée, releva mon courage
» au point que je mesurai ma sortie sur la
» sienne, de manière à me trouver près du
» bénitier au moment où elle s'en approcha;
» réunissant alors toutes mes forces, je trempai
» le bout de mon doigt dans l'eau lustrale, et
» le présentant à la veuve au moment où elle
» avançait sa main blanche et potelée : « Ma-
» dame, permettez, lui dis-je..... » Le son de
» ma voix la fit tressaillir; elle ne put retenir
» une faible acclamation; heureusement, la
» foule, en s'écoulant, l'avait séparée de sa
» fille; mais cette fille avait les yeux sur nous...

» Toutefois, mon aimable veuve me regarda
» avec une expression de joie et d'attendrisse-
» ment, dont le souvenir m'agite et me charme
» encore au moment où je vous écris. Pendant
» ce tems, madame Badureau s'étant rappro-
» chée de sa mère, les rayons de bonté qui
» venaient d'échauffer mon cœur se sont reti-
» rés, et le visage de la veuve s'est détourné
» de moi. Qu'importe, j'emportais du bonheur
» pour toute ma vie! Mon souvenir était tou-
» jours bien vif dans l'esprit de madame Saul-
» nier; elle avait eu du plaisir à me voir, j'en
» étais sûr; et le soir, la retrouvant sur la
» promenade publique, je vis encore ses yeux
» me témoigner, par leur douce expression,
» que mes démarches ne lui déplaisaient pas.
» Toutefois, mon ami, je me gardai bien
» d'approcher madame Badureau; cet argus
» aux yeux durs me causait une peur extrême;
» il me paraissait impossible qu'elle ne devinât
» pas du premier coup d'œil, en dépit de son
» bel habit, le vieil amoureux de sa mère.

» L'impunité me donna plus de confiance;
» et ces dames étant venues, le lendemain et
» les jours suivans, passer la soirée à la pro-

» menade, j'en tirai cette double conséquence :
» que la mère n'était point fâchée de me voir,
» et que la fille ne se doutait de rien, puis-
» qu'elle se prêtait à nos fréquentes rencon-
» tres. J'osai donc, le troisième jour, venir
» occuper une place sur le banc que la mère
» et la fille avaient choisi; mon arrivée inter-
» rompit un entretien qui m'avait paru vif,
» à en juger par les gestes animés et le visage
» en feu de madame Badureau. Le désir d'é-
» pargner à madame Saulnier une discussion
» au moins déplacée m'avait donné l'audace
» de m'approcher d'elle; mais, à peine assis,
» je sentis mon sang se porter vers mon cœur;
» un frémissement me saisit; et mes yeux ayant
» rencontré l'inquisitif regard de madame Ba-
» dureau, je me sentis rougir comme un cou-
» pable.

» Un silence profond régna pendant quel-
» ques instans; madame Badureau le rompit
» la première, et, d'un ton aigre-doux, elle
» parut vouloir chercher à égayer sa mère en
» faisant quelques observations critiques sur
» les promeneurs qui passaient devant nous. Ma-
» dame Saulnier répondit avec laconisme; sa

» froideur inaccoutumée m'imposa tellement,
» que je n'eusse pas trouvé dans mon cerveau
» une seule phrase pour entrer en conversation
» avec elle, si madame Badureau n'eût laissé
» tomber son ombrelle; je me baissai pour la
» ramasser, et, comme il me fallut passer mon
» bras devant la veuve, je lui fis des excuses,
» qu'elle reçut avec tant de douceur que, la
» glace une fois rompue, j'osai adresser aux
» deux dames un de ces lieux communs par les-
» quels on est convenu d'entamer l'entretien
» avec des personnes étrangères. Il fut heureux
» pour nous que madame Badureau n'eût au-
» cun soupçon, car nos voix entrecoupées et
» le non-sens de nos paroles auraient suffi
» pour éclaircir ses doutes. Après avoir échangé
» quelques phrases indifférentes, je commen-
» çais à me ravoir, quand tout à coup madame
» Badureau me demanda : « Etes-vous de ce
» pays-ci, Monsieur? — Non, Madame, lui
» répondis-je en m'efforçant de montrer de
» l'à-plomb, je suis en visite chez un ami. »
» Alors, désirant couper court aux questions
» qui pouvaient devenir fort embarrassantes,
» je tirai de ma poche ma tabatière d'or, et la

» présentant à la veuve : « Madame, en prenez-
» vous, lui dis-je? » Elle en prit une prise; et,
» poursuivant sa course, ma main s'avança
» vers la fille; celle-ci me refusa sèchement;
» mais je vis ses yeux s'arrêter sur le solitaire
» assez beau qui brillait à mon petit doigt. De
» tels dehors ne pouvaient rappeler à son es-
» prit l'homme à l'habit râpé; mais un instinct
» secret lui fait redouter les vieillards; car, au
» bout de quelques minutes, et justement dans
» le moment où l'entretien s'engageait fran-
» chement entre la mère et moi, madame Ba-
» dureau eut froid. La veuve lui offrit un
» schall; alors elle eut peur de la pluie; elle
» se souvint qu'elle avait des lettres à écrire;
» enfin elle épuisa tous les prétextes, et força
» madame Saulnier à partir, non sans m'avoir
» salué avec un doux sourire.

» Je demeurai long-tems à cette place qu'elle
» venait d'abandonner, me rappelant ses moin-
» dres mots, et puisant dans chacun une raison
» pour l'aimer davantage. Toutefois, je com-
» pris que je devais être sobre de mes plaisirs,
» si je voulais les voir durer; je me contentai
» donc, les deux jours suivans, de saluer la

» mère et la fille, comme pour maintenir la
» connaissance; mais je ne les abordai pas, et
» même j'évitai de m'asseoir trop près d'elles,
» heureux de voir la femme que j'aimais, et de
» lui prouver par cette conduite ma déférence
» et mon attachement. Cette prudence, mon
» ami, me réussit au point que le troisième
» jour madame Badureau vint elle-même s'as-
» seoir avec sa mère sur le banc où j'étais déjà;
» le cœur me battit fort, car vous saurez que,
» depuis l'avant-veille, je portais sur moi une
» lettre par laquelle j'essayais d'exprimer à la
» veuve combien j'avais souffert de son ab-
» sence; j'ajoutais que, malgré la douceur que
» je trouvais à la voir chaque jour, le souvenir
» de nos rencontres du Luxembourg me faisait
» trouver celles-ci bien tristes, et je finissais
» en conjurant madame Saulnier de retourner
» à Paris, ou de permettre que je pusse la
» rencontrer seule, afin d'entendre de sa bou-
» che qu'elle ne m'avait point retiré son es-
» time, et d'apprendre l'époque à laquelle je
» pouvais espérer le retour des heures fortu-
» nées que j'avais passées près d'elle.

» Le mot d'amour n'était point prononcé

» dans ce billet; mais j'avais permis à mon
» amitié un langage si tendre, qu'il devait
» émouvoir le cœur de la veuve, en admet-
» tant, comme j'osais m'en flatter, que ce cœur
» fût favorablement disposé.

» Voilà donc cette aimable veuve assise sur
» le banc entre sa fille et moi; et vous voyez
» d'ici le vieux garçon tirant de son gousset le
» billet qu'il désire faire parvenir à son adresse.
» La chose n'était pas facile : point de sac à
» ouvrage, point de petits paniers, aucune de
» ces ressources que les usages des dames of-
» frent aux amans; des poches, rien que
» des poches!..... Encore, si madame Saulnier
» eût agi de concert avec moi, j'aurais pu glis-
» ser sur le banc.....; mais une place énorme
» restait vacante entre nous deux ; comment
» faire? Je m'y perdais. Ma foi, mon cher
» ami, l'amour me fournit un moyen dont
» peut-être il riait lui-même en me le suggé-
» rant. Dans le moment où ces dames étaient
» venues se placer à côté de moi, je lisais la
» *Gazette*; et pendant les premiers bonjours,
» j'avais posé cette feuille sur mon genou.
« Qu'y a-t-il de nouveau, Monsieur, me dit

» la veuve en me désignant le journal? — Je
» ne sais, répondis-je; je commençais à lire
» lorsque vous êtes arrivées. Désirez-vous,
» Madame, y jeter un coup d'œil, ajoutai-je
» en lui présentant la *Gazette?* — Volontiers,
» Monsieur, » me dit-elle; et, tirant aussitôt ses
» lunettes de sa poche, elle déposa de mon
» côté sur le banc les deux moitiés de l'étui de
» chagrin qui les contenait. Je compris sur-
» le-champ tout le parti que j'en pouvais tirer;
» et tandis que madame Saulnier lisait à sa
» fille je ne sais quel événement tragique, ma
» main introduisait furtivement dans le corps
» de l'étui la lettre que j'avais écrite. Une seule
» crainte me restait encore, c'était de voir la
» veuve livrer, sans le vouloir, mon secret à
» son argus au moment où elle allait renfer-
» mer ses lunettes. J'oubliais que les femmes
» ont un certain regard de profil qui leur per-
» met de voir, sans en avoir l'air, les choses
» qui les intéressent. Madame Saulnier serra
» ses lunettes en rougissant, mais avec tou-
» tes les précautions nécessaires; et, soit cu-
» riosité, soit prudence, elle ne tarda pas à
» abandonner la place.

» Plus content, plus heureux que je ne sau-
» rais dire, je retournai chez moi le cœur tout
» rempli d'espérance; cependant, en vain me
» rendis-je plus assidu que jamais à la prome-
» nade, me flattant toujours que la veuve,
» échappant à l'obsession de sa fille, m'accor-
» derait un instant d'entretien : toujours cette
» éternelle fille était à son côté, et rien ne m'in-
» diquait si madame Saulnier était ou contente
» ou fâchée de la liberté que j'avais prise en
» lui écrivant.

» Enfin, hier en me remettant la *Gazette* que
» je lui prête chaque jour, elle me dit avec inten-
» tion : « Les journaux sont maintenant si vides
» de faits et si pleins de déclamations, qu'il suf-
» fit de les parcourir d'un clin d'œil pour être
» au courant des événemens; cependant cette
» feuille fait exception, et je viens d'y voir un
» article qui m'a paru assez intéressant. — Quel
» article, ma mère, demanda madame Badu-
» reau? » et tandis que la veuve lui faisait l'ana-
» lyse de sa lecture, mon cœur battait sous la
» bienheureuse *Gazette*; car, en la serrant, j'a-
» vais senti un billet caché dans ses plis. Encou-
» ragé par cette preuve de condescendance et

» et par la bonne humeur de madame Badu-
» reau, j'osai offrir mon bras aux dames au
» moment où elles se levèrent ; on voulut bien
» accepter mes services, mais seulement jusqu'à
» l'entrée de la promenade. J'eus donc encore
» une fois le plaisir de servir d'appui à l'aima-
» ble veuve. Certainement, jamais, dans mes
» jours de jeunesse, je n'ai plus vivement senti
» tout le charme attaché à l'emploi que je rem-
» plissais. Soutenir et protéger ce qu'on aime,
» doit paraître plus doux en raison de la fai-
» blesse de l'objet aimé ; et qui plus que ma-
» dame Saulnier aurait besoin d'un protecteur?
» Livrée aux calculs mercenaires d'une famille
» intéressée, dans cet âge où l'esprit ainsi que
» le corps tend à perdre quelque chose de son
» ressort, il me semblait que j'étais appelé à
» maintenir ses droits, à la rétablir dans sa
» dignité de mère. En ce moment je crus
» que ma veuve se reposait sur moi avec
» plus de confiance et d'abandon ; et dans un
» transport de tendresse, je ne pus m'empêcher
» de serrer tendrement le bras qu'elle avait
» passé sous le mien ; je la sentis tressaillir
» contre moi, et cet instant où, confus, at-

» tendri, j'osai par un regard solliciter le par-
» don d'une témérité que je renouvelais en
» même tems ; cet instant, mon cher Leragois,
» eut toute la douceur, toute la fraîcheur d'im-
» pression que je retrouve seulement dans le
» souvenir de mes premières amours !

» Resté seul à la promenade, je cherchai le
» lieu le plus solitaire, et ce fut là que je lus
» avec un plaisir extrême le billet que j'avais
» trouvé dans la *Gazette*. Ce billet était ainsi
» conçu :

« J'ai été bien surprise, et pourquoi n'ajou-
» terais-je pas, Monsieur, que j'ai été bien
» satisfaite de vous rencontrer en ces lieux ?
» Après cet aveu-là, il est peut-être ridicule,
» de la part d'une femme de soixante ans,
» d'ajouter que je ne saurais vous accorder
» l'entrevue que vous demandez. Mais il faut
» bien que vous sachiez que je suis ici en tu-
» telle. J'ai refusé, jusqu'à ce jour, d'assurer
» ma succession à mes petits-enfans, en faveur
» du mariage de ma petite-fille avec le fils du
» notaire d'Arpajon ; et, comme ma résistance
» est puisée dans ma tendresse pour cette
» chère enfant, qui m'a confié qu'elle aime

» ailleurs ; cette résistance doit être inébran-
» lable. J'ajouterai que, pour mon compte,
» je verrais avec répugnance une jeune et
» charmante fille entrer dans une famille qui
» montre si peu de délicatesse dans ses re-
» cherches. J'aurais déjà repris la route de Pa-
» ris, fatiguée que je suis par les éternelles
» attaques que je reçois, et plus encore peut-
» être par les obséquieuses politesses dont on
» m'accable ; mais ma fille, voulant me ména-
» ger une surprise agréable, a fait mettre des
» peintres et des ouvriers dans mon logement
» de Paris, qui, à vrai dire, n'avait pas grand
» besoin de réparations. Il me faut donc, bon
» gré, mal gré, prolonger mon séjour ici.
» Cette nécessité me chagrine sous plus d'un
» rapport. Dans l'impossibilité où je suis, Mon-
» sieur, de vous accorder l'entretien que vous
» me demandez, je me plais à vous donner
» une preuve de confiance en vous mettant au
» courant de la position dans laquelle je me
» trouve. Cette position me prescrit la plus
» grande réserve, mais vous devez compter
» que rien ne saurait ébranler l'estime et la
» considération que j'ai pour vous. »

» Le style de cette lettre était mesuré : on
» voyait que la veuve en avait pesé toutes les
» expressions ; cependant j'en fus satisfait : un
» des priviléges de notre âge est de vouloir
» estimer ce qu'on aime. Écrire était beaucoup
» dans sa position, et madame Saulnier ne
» pouvait pas s'exprimer autrement avec un
» homme qui n'avait point encore établi net-
» tement la nature de ses relations avec elle.

» Maintenant vous savez aussi bien que moi,
» mon ami, les termes où j'en suis ; ai-je bien
» ou mal fait de venir retrouver la veuve ? en
» cela comme en tout l'événement décidera.
» A parler franchement, j'ai tout lieu de pen-
» ser que j'ai fait des progrès auprès de ma-
» dame Saulnier, et qu'elle a été fort touchée
» de mon empressement à la rejoindre ; en
» sorte que, si je dois gagner mon procès,
» j'aurai fort avancé mes affaires par ce voyage ;
» mais, mon ami, si je le perds, je me repen-
» tirai souvent d'être venu chercher ici de
» nouvelles raisons pour regretter toujours
» une personne à laquelle il me faudra re-
» noncer. »

Fort peu de tems après que j'eus reçu cette

lettre, l'événement décida en faveur du voyage d'Arpajon : M. Desroches gagna son procès, et je le vis, un beau matin, entrer chez moi radieux de bonheur. « Félicitez-moi, me dit-il en me sautant au cou, ah! mon cher Le Ragois, je n'aurais jamais cru que la fortune pût causer autant de plaisir! Grâce au ciel, je puis donc enfin écouter la voix de mon cœur! je puis exprimer à madame Saulnier tout ce que je ressens pour elle!... Mon ami, je viens de lui écrire, et, sans avoir obtenu votre consentement, je vous ai placé en tiers dans l'entrevue que je la prie de m'accorder aujourd'hui même au Jardin-des-Plantes.

» — Au Jardin-des-Plantes! pourquoi cela? demandai-je tout étonné.

» — Pardonnez, mon cher Le Ragois; je suis si joyeux, si troublé, que j'oubliais totalement que vous ignorez le dénouement de mon voyage à Arpajon. Apprenez donc que, le jour même où je reconduisis ces dames jusqu'à l'entrée de la promenade, je payai cher cette bonne fortune. Soit que madame Badureau eût surpris, entre moi et l'aimable veuve, quelques regards d'intelligence, ou que mon

bras, par une émotion sympatique, eût serré le sien en même tems que celui de sa mère, il est certain qu'elle conçut quelques soupçons, car, en arrivant au logis, son premier soin fut de demander la vieille Babi, et de la dépêcher sur mes traces. Vous devinez l'effet de cette reconnaissance; je n'ai pu savoir les détails de l'explication à laquelle elle donna lieu à mon sujet entre la meilleure des mères et la plus impérieuse des filles; mais voici le billet qui me fut remis, il y a deux jours, par un petit clerc, auquel madame Saulnier l'avait confié en partant pour Paris :

« Au moment de retourner habiter le quartier » que vous fréquentez, permettez-moi, Mon- » sieur, de vous prier de renoncer à me ren- » contrer désormais, si vous ne voulez aug- » menter les embarras dans lesquels je me » trouve. Ma servante vous a reconnu; et votre » séjour en ces lieux a donné lieu à des expli- » cations infiniment désagréables entre ma fille » et moi. Cependant, Monsieur, c'est bien » moins à des préventions étrangères qu'à ma » propre délicatesse que je crois devoir faire le » sacrifice d'une amitié, à laquelle il ne manque

» que vingt ou trente années de date pour être
» aussi respectable qu'elle est pure. Je vous
» prie toutefois de croire que je conserverai
» toute ma vie un souvenir fort doux des mo-
» mens que j'ai passés dans votre société, et
» une vive reconnaissance pour les offres de
» services que vous m'avez faites avec tant de
» dévouement et de générosité! »

» Vous comprenez bien, mon ami, ajouta M. Desroches, après que j'eus lu cette lettre, que je ne restai pas long-tems à Arpajon quand j'eus appris que la veuve en était partie. Admirez un peu mon bonheur! j'arrive hier matin, et justement le jour où l'on juge ici mon procès! En apprenant cette nouvelle, je cours au tribunal, où je suis reconnus seul et légitime possesseur des cent vingt mille francs qu'on me dispute depuis deux ans : capital, intérêts, dépens, j'ai tout gagné! Jamais justice ne fut plus complète; mais ce n'était pas encore là le procès qui me tenait le plus à cœur. Cédant à mon impatience, j'échappe avec effort aux félicitations d'une foule de gens, et cours, rue Saint-Hyacinthe, porter, aux pieds de ma veuve, mon cœur, ma main

et ma fortune. Ici, mon cher ami, mes prospérités reçurent un échec, car je fus obligé d'ajourner ma déclaration. Sous le prétexte spécieux que l'appartement de la veuve conserve encore une odeur de peinture, madame Badureau a trouvé le moyen de séquestrer sa mère chez elle, où personne ne peut l'approcher sans passer par le magasin de la prévoyante épicière. Quel que fût mon empressement à la voir, je ne voulus pas m'exposer à me commettre avec des enfans exaspérés contre moi, craignant de recevoir d'eux quelque injure qui ne me permît pas de les voir par la suite, avec la bienveillance et l'amitié que je désire leur témoigner! Je préférai donc écrire à la veuve; désirant cependant pouvoir lire mon sort dans ses yeux au moment où je lui dirai tout mon amour, et peut-être voulant essayer mon empire sur elle, je n'ai parlé que d'amitié dans ce billet, par lequel je prie madame Saulnier, au nom de l'estime qu'elle prétend avoir pour moi, de m'accorder encore une entrevue, qui sera la dernière si elle persiste à m'interdire sa présence, lorsque je lui aurai expliqué ce qui a pu, jus-

qu'à ce jour, lui paraître équivoque dans ma conduite. Pour rassurer sa modestie, j'ajoute que notre ami commun, impatient de la revoir après une si longue absence, se trouvera aujourd'hui même, ainsi que moi, au Jardin-des-Plantes, dans la grande allée, à quatre heures précises; que je la conjure instamment de vouloir bien s'y rendre de son côté, et qu'elle doit être assurée de trouver en moi l'homme le plus dévoué à son service et le plus soumis à ce qu'il lui plaira d'ordonner de son sort. »

Après avoir entendu ce récit, je promis à M. Desroches de me trouver chez lui à trois heures sonnant; mais une affaire qui me survint m'empêcha d'être aussi exact que je l'eusse désiré, en sorte qu'il était bien près du quart lorsque j'arrivai devant sa porte. Je le trouvai au bas des degrés, son impatience ne lui permettant pas de rester en place; aussitôt qu'il m'eut vu, il envoya son portier chercher une voiture, et s'y élançant aussi lestement qu'un jeune homme, il cria au cocher: « Au Jardin-des-Plantes, chez le restaurateur de la grille du bord de l'eau. » Comme je m'étonnais

de lui entendre donner cette indication : « Vous concevez pourtant bien, me dit-il, que je ne puis m'expliquer en public ; aussi, j'ai choisi tout exprès l'heure du dîner de madame Saulnier, qui, sans doute, aura prétexté, pour sortir, une invitation chez une amie. » Nous commandâmes donc, en arrivant un repas délicat, et nous eûmes grand soin de retenir un cabinet particulier ; puis, nous nous rendîmes ensuite au lieu du rendez-vous, où nous nous promenâmes pendant trois quarts d'heure à peu près, sans voir arriver notre veuve. C'est alors que je pus encore une fois remarquer que l'amour produit à tout âge les mêmes effets. Crainte, désir, espoir, impatience, découragement, Desroches épuisa tous ces sentimens dans un court espace de tems. Il en était au désespoir, et répétait pour la troisième fois : « Elle ne viendra pas !...... Elle ne m'a jamais aimé, puisqu'elle a pu me refuser cette marque de son estime !.... » lorsque nous aperçûmes, à l'extrémité de l'allée, une femme enveloppée dans ses coiffes. Assurément l'amour renouvelle les sens, puisque M. Desroches, quoique bien plus myope que

moi, s'écria tout à coup : *C'est elle !....* Je le vis pâlir en disant ces mots, et je sentis son bras trembler; mais il employa le trajet que nous fîmes, pour joindre madame Saulnier, à raffermir sa contenance, et ce fut de bonne grâce qu'il s'avança vers elle : « Ah ! Madame, que de bontés, lui dit-il, et comment vous prouver ma reconnaissance ? » Puis, brisant ce discours qui embarrassait trop évidemment la veuve : « Voici, ajouta-t-il, tandis que je faisais mes salutations, voici une ancienne connaissance qui avait, ainsi que moi, le plus grand désir de vous revoir. » Cette ouverture amena l'entretien sur nos rencontres du Luxembourg; c'était marcher au but d'une manière détournée que de réveiller chez la veuve des souvenirs aussi agréables. Nous nous promenâmes pendant quelques instans, en devisant sur le passé, et madame Saulnier commençait à reprendre un peu d'assurance, lorsque Desroches dit enfin : « J'ai tellement compté sur votre complaisance, que j'ai pris la liberté de faire préparer ici près un léger repas, et je crois qu'il est tems de prendre possession de notre cabinet, si nous ne voulons pas qu'on en dispose. »

En entendant ces mots, notre modeste veuve parut plus déconcertée que jamais : « En vérité, Monsieur, dit-elle en hésitant, vous n'auriez pas dû exiger de moi une telle marque de confiance, et je sens que j'ai tort d'avoir déféré à votre prière... Jusqu'à ce jour, je n'avais jamais, Dieu merci, donné prise à la médisance, et je crois qu'il est mal-adroit de se compromettre à mon âge. — Je serais pénétré par de pareils reproches si je croyais les mériter, répondit mon ami, mais je me sens tout-à-fait rassuré par la pureté de mes intentions, et par l'impossibilité de vous entretenir chez vous. »

En ce moment nous entrions chez le restaurateur ; on nous fit monter au premier étage, on nous ouvrit une petite chambre où notre couvert était mis, et la porte fut à peine refermée sur nous, que Desroches reprit la parole avec cet air de franchise qui lui était propre et cet accent de sensibilité qui part d'un cœur vraiment touché :

« Maintenant, chère Madame, permettez-moi, dit-il en la conduisant vers un siége, de dissiper promptement vos scrupules ; vous

connaissez mon caractère et ma personne; j'ai soixante-trois ans, six à sept mille francs de rentes, maintenant claires et liquides, et je possède avec cela un cœur bien plus jeune que moi, car je vous aime..... Oui, je vous aime, en vérité, comme si je n'avais que trente ans; et si vous daignez accepter ma main, ma vieillesse va devenir le plus heureux tems de ma vie! »

A la fois confuse et charmée, la veuve écouta ce discours les yeux baissés, la rougeur sur le front, mais elle ne retira pas sa main que M. Desroches avait prise : « Hélas! Monsieur, répondit-elle enfin en poussant un profond soupir, votre proposition me touche; elle m'honore, assurément... Mais le monde, notre âge..... Ne craignez-vous pas qu'on ne dise !....

» — On dira tout ce qu'on voudra, interrompit ici M. Desroches, notre âge n'a que faire ici, et si l'amour ne nous trouve pas trop vieux pour lui, ce n'est pas à nous à le trouver trop jeune pour nous! »

La modestie de notre veuve voulut capituler encore pendant quelques instans : « Vrai-

ment, Monsieur, je suis sensible à cette preuve de votre estime, reprit-elle, mais je ne saurais vous donner une réponse immédiate; je verrai, je réfléchirai!..... — Réfléchir! y songez-vous bien, Madame, s'écria Desroches aussitôt, réfléchir!.... cela peut-être bon pour la jeunesse; mais, quant à nous, nous n'avons pas le tems!.... »

La veuve fut apparemment frappée par la justesse de cette observation; et laissant de côté les vains déguisemens : « Vous avez raison, lui dit-elle, ce n'est pas à nos âges qu'on doit placer son bonheur dans l'avenir; et je me reproche, d'ailleurs, de manquer de franchise avec un homme tel que vous. Vous me dites que vous m'aimez, eh bien, Monsieur, je sens que je vous aime aussi!.... voici ma main, disposez-en comme d'un bien qui vous appartient. »

Obéissant à cette aimable veuve, Desroches couvrit de baisers cette main qu'on lui accordait, et moi, spectateur attendri du bonheur de mes deux amis, je mêlai mes félicitations à celles qu'ils se faisaient mutuellement.

Le dîner vint fort à propos donner quel-

que relâche à nos esprits; tout en mangeant, nous essayâmes de parler raison, et ce fut alors que M. Desroches apprit à sa future compagne les motifs qui avaient retenu jusqu'à ce jour l'aveu qu'il venait de lui faire. Cette estimable dame oublia le chagrin que ce silence lui avait causé, en trouvant, dans la réserve qu'il avait observée, un nouveau motif pour estimer M. Desroches. Encouragé par l'aménité de la veuve, j'osai lui demander depuis combien de tems elle aimait mon ami. « Mais, à vrai dire, répondit-elle en rougissant, je crains d'avoir commencé la première; c'est un mérite que je voudrais pouvoir laisser à M. Desroches. Au reste, ajouta-t-elle, je n'aurais sans doute jamais songé à m'interroger sur la nature de mes sentimens, si ma fille n'était venue me donner l'éveil par ses craintes et ses reproches.

» — C'est justement aussi mon fripon de neveu qui m'a aidé à démêler ce qui se passait dans mon cœur, reprit M. Desroches; et vraiment il est fort étrange que les gens intéressés à nous séparer nous aient fait penser l'un à l'autre. »

Après avoir devisé sur ce point et reconnu que la persécution et les obstacles sont des assaisonnemens merveilleux pour exalter les sentimens, madame Saulnier nous apprit combien elle avait été affectée du silence que M. Desroches avait gardé, au milieu de ses empressemens, sur les intentions qu'il avait à son égard. « Je ne savais, dit-elle, à quoi je devais attribuer cette réserve, à laquelle votre voyage à Arpajon donnait un caractère plus équivoque. Vous étiez libre ; j'étais veuve ; vous m'écriviez..... et pas un mot de mariage! Je me promis d'être plus circonspecte avec vous ; et toutefois je permis encore à ma faiblesse un billet qui devait, à ce qu'il me semblait, vous forcer à parler ou à vous retirer ; mais je n'eus pas le tems de recevoir votre réponse, car Babi vous reconnut sur ces entrefaites, et ma fille me fit essuyer une scène, dans laquelle elle abusa de ma situation, au point de m'obliger, en quelque sorte, à lui promettre de ne plus vous revoir. J'y consentis d'autant plus aisément que j'étais humiliée par mes réflexions plus encore que par ses reproches ; car, tandis qu'elle m'accusait de prêter,

une oreille trop complaisante à des propositions de mariage, il fallait bien m'avouer à moi-même que je n'avais pas même cette excuse de céder aux vœux d'un honnête homme, et que j'avais l'indigne faiblesse d'aimer à soixante ans, sans espoir de retour. Ce fut un effort de raison et le besoin de reconquérir ma propre estime, qui m'obligea à rompre avec vous tout commerce; je promis de plus à ma fille d'assurer tout mon bien à ses enfans, à la seule condition que ma petite-fille ferait un mariage qui ne contrarierait pas ses inclinations. De si sages résolutions méritaient d'être mieux suivies; mais, l'avouerai-je, je les sentis s'anéantir subitement au moment où je reçus votre billet; ce billet était assez clair pour ne pas me laisser le moindre doute sur le sujet de la conférence que vous me demandiez. J'hésitai un instant sur ce que je devais vous répondre; une fois décidée à accepter votre main, je me sentais la force de vous recevoir aux yeux de tous, et je pris la plume pour vous écrire que je vous attendais... Mais, par malheur, j'ignorais votre adresse; il me fallut donc terminer ainsi que j'avais com-

mencé, et préluder par une dernière inconséquence à l'action la plus sérieuse que l'on puisse faire. De là naquit cet embarras que vous avez dû remarquer dans mon abord, de là venait aussi mon hésitation à vous répondre; j'étais sûre de mon cœur, et ne prétendais pas vous en dissimuler les sentimens; mais, je l'avoue, ce n'est point dans un pareil lieu que j'eusse voulu accepter le titre de votre femme, et m'engager à vous consacrer le reste de ma vie. »

Cette tendre conclusion termina le récit de madame Saulnier; récit qui porta à son comble la joie et le bonheur de M. Desroches. Il peignit sa reconnaissance avec des expressions de tendresse qui rehaussèrent le coloris de notre aimable veuve. Peut-être des indifférens auraient-ils pu trouver moyen de railler en écoutant ces deux amans sexagénaires; mais il était impossible de n'être pas touché quand on les regardait. Leurs aimables et belles figures exprimaient énergiquement le sentiment qu'ils éprouvaient; cependant on sentait confusément qu'il y avait quelque peu d'imprudence de leur part à s'attacher si fortement à la vie,

au moment où l'on doit commencer à songer qu'il faudra la quitter.

Au reste, mes deux vieux amis jouissaient du bonheur présent sans rien disputer à l'avenir; car ils parlaient hautement de leur âge, ainsi que des tendres secours qu'ils se donneraient l'un à l'autre, et cet amour, tempéré de sagesse, me rappelait ces brillantes soirées d'automne où le soleil se pare de tous ses feux avant de disparaître à nos regards.

Déjà, depuis deux heures, nous causions bien tranquillement, les coudes appuyés sur la table; déjà nous avions posé les bases du contrat par lequel M. Desroches se proposait d'assurer mille écus de douaire à madame Saulnier, réservant pour son neveu le reste de sa succession. Il avait été convenu de plus que, pour mieux disposer sa fille, madame Saulnier assurerait son bien à ses petits-enfans avant de lui annoncer son mariage. En ce moment, un des garçons du traiteur vint avertir M. Desroches que quelqu'un désirait l'entretenir dans la chambre voisine. Il sortit aussitôt, nous laissant former des conjectures sur cette singulière interruption, que j'attribuais à quel-

que homme d'affaires qui, sans doute, avait à lui parler au sujet de la liquidation de son procès. Madame Saulnier m'objecta qu'assurément M. Desroches n'avait dit à personne qu'à moi le lieu où il comptait la rencontrer; mais je me ressouvins, à ce propos, que le portier devait avoir entendu l'ordre donné au cocher qui nous avait amenés, et je ne doutai pas que cet homme n'eût, par un bon motif, indiqué l'endroit où l'on devait trouver M. Desroches.

Au reste, il parut bientôt démontré que madame Saulnier n'avait pas été plus habile que lui à dissimuler son secret; car, au moment où nous nous perdions en suppositions, une femme, ou plutôt une véritable furie, se précipita dans le cabinet. A son aspect inattendu, la pauvre veuve ne put retenir un cri d'effroi; et certes il n'était pas besoin d'avoir son caractère doux et craintif pour reculer involontairement devant madame Badureau. Ses yeux enflammés de courroux, sa figure et ses vêtemens en désordre, ses gestes brusques et sa voix tremblante, lui donnaient l'air d'une folle dans un de ses accès, plutôt que d'une personne raisonnable.

« C'est donc ainsi, ma mère, dit-elle après un instant de silence, pendant lequel la veuve, consternée, avait tremblé sous le regard dur et méchant de cette fille impitoyable; c'est donc ainsi que vous m'avez indignement trompée, et cette affaire si importante n'était qu'un rendez-vous d'amour!... à votre âge... en vérité, je rougis!...

» — Apparemment vous rougissez, Madame, dis-je, croyant devoir interrompre l'inconvenante période dans laquelle madame Badureau s'engageait; apparemment vous rougissez du langage choquant que vous osez tenir à votre mère. »

Fort étonnée en me reconnaissant, madame Badureau resta d'abord muette; mais un coup d'œil lui ayant fait apercevoir trois couverts mis et une place vacante devant la table, elle comprit parfaitement l'espèce de rôle secondaire que je jouais dans cette affaire; et ses yeux lançant des éclairs, elle me répondit en affectant le ton du plus profond dédain.

« Il vous sied bien d'oser me donner des leçons, à vous qui avez abusé de ma confiance au point d'aider je ne sais quel intrigant à

détourner une femme estimable de ses devoirs et de la tendresse qu'elle doit aux siens. »

En ce moment, madame Saulnier, ayant repris quelque courage, éleva sur sa fille un regard sévère. « Contenez-vous, ma fille, lui dit-elle, et tâchez de recueillir votre raison si vous désirez obtenir de moi l'explication que je veux bien vous donner.

» — Il me semble, repris-je, encouragé par l'attitude que la veuve venait de prendre, il me semble qu'à l'âge de madame Saulnier, on a le droit de disposer de sa personne et de son bien; mais vous, Madame, quel droit vous autorise à l'empêcher de suivre les mouvemens de son cœur? et quel égoïsme honteux vous porte à oublier les convenances jusqu'à adresser à votre mère des leçons que vous devriez réserver pour votre fille.

» — Eh bien! ma mère, eh bien! vous entendez comme on me traite? s'écria madame Badureau, plus exaspérée que jamais; vous voyez qu'on avoue les indignes projets dont vous allez devenir la victime, et cependant vous gardez le silence!

» — Ma fille, répondit tristement la veuve,

ce silence est l'unique vengeance que je veuille tirer de vous; mortellement blessée par votre procédé, je souffre et je me tais : la plainte ne sied pas dans la bouche d'une mère. »

Je voulus ramener madame Badureau à des idées plus calmes en lui faisant comprendre que l'homme qui allait épouser sa mère possédait l'ame la plus belle et le caractère le plus désintéressé; mais au seul mot de mariage son courroux s'exalta si fort, qu'il me fut impossible de terminer mon explication. Les noms de séducteur, d'intrigant et de misérable, s'écoulaient de sa bouche comme de source; et sa voix, s'élevant à mesure que les passions la jetaient hors d'elle-même, parvint aux oreilles de M. Desroches, qui conférait dans la pièce voisine.

Il parut tout à coup à l'entrée de la chambre; sa figure était grave et calme, son maintien plein de dignité. « Qui donc ose troubler votre repos, dit-il en adressant la parole à la veuve; et quel motif assez pressant à pu pousser madame à venir vous chercher ici? »

Le ton impérieux dont cette question fut faite confondit un instant les idées de ma-

dame Badureau, et sa mère répondit avec un ton conciliant : « C'est ma fille, Monsieur. — Votre fille! Madame; oh non, je ne veux pas le croire. Il n'est pas dans la nature que la fille d'une mère telle que vous s'oublie au point d'épier vos actions, de blâmer votre conduite, au point d'oser enfin élever devant vous une voix altière et menaçante. » . . . .

Exasperée par cette censure, madame Badureau reporta sa colère sur celui qui, depuis long-tems, était l'objet de sa haine et de son mépris; en vain sa mère répétait-elle : « Modérez-vous, ma fille, » les passions l'empêchaient d'entendre, et ce fut après avoir épuisé le reproche et l'outrage, qu'elle tomba sur une chaise comme excédée de son emportement. . . . .

En ce moment la tendresse maternelle brilla dans tout son jour; cette mère offensée, oubliant son ressentiment, tourna vers M. Desroches des yeux tendres et supplians, et lui montrant sa fille : « Excusez-la, dit-elle, elle est vive, emportée, mais elle m'aime au fond, et quand elle pourra comprendre toute l'étendue de son injustice, elle sera bien malheureuse!

» — Hélas ! Madame, répondit froidement Desroches, je ne ressens que pour vous, je vous jure, les outrages de votre fille, et bien loin de lui en vouloir, je compatis aux chagrins, aux remords profonds qui vont l'accabler dans l'instant où elle apprendra les malheureuses conséquences de la conduite qu'elle a tenue à votre égard.

» — Que voulez-vous dire ? demanda madame Saulnier avec inquiétude.

» — Que signifie ceci ? disait en même tems madame Badureau avec un reste d'arrogance.

» — Cela signifie que le ciel est juste lorsqu'il punit par la main des enfans les fautes que les enfans ont commises, reprit M. Desroches en imposant à ses paroles une force et un poids dont je tressaillis moi-même comme si j'eusse été coupable. Cela signifie, Madame, que dans le tems où vous venez d'une façon si déplacée troubler la tranquillité de votre mère, en vous opposant à l'union la plus honorable, j'ose le dire, un jeune fou, un véritable séducteur, a profité de votre absence pour vous enlever votre fille.

» — Grand Dieu ! s'il était vrai !.. Dieu ! que

m'apprenez-vous? dirent en même tems les deux femmes. »

Ici la douleur de madame Badureau changea tout-à-fait de nature; son orgueil fut brisé sous le poids d'une telle calamité; des torrens de larmes sortirent de ses yeux, et ce fut avec l'accent le plus déchirant qu'elle s'écria en élevant ses bras au ciel : « Hélas! que devenir? que faire? Ma mère, ma fille, tout ce que j'aimais m'abandonne!.....

» — Moi, t'abandonner, mon enfant, jamais, jamais, s'écria la veuve en courant prendre sa fille dans ses bras.

» — Ah! ma mère, j'en mourrai..... Sans doute elle est perdue, déshonorée.....

» — Non, Madame, rassurez-vous, tout peut encore se réparer, dit M. Desroches en s'approchant d'elle; celui qui profita de votre séjour à Arpajon pour s'établir dans le cœur de votre fille, cet amant téméraire qui, pendant votre absence, a osé vous l'enlever aujourd'hui, c'est mon neveu. Sans doute il doit vous sembler bien coupable, et je n'essaierai pas de l'excuser; cependant il a de l'honneur, il aime véritablement, car il a su respecter

votre fille; c'est en mes mains qu'il est accouru la remettre au sortir de votre maison, prévoyant qu'après cette esclandre il ne trouverait plus d'obstacle de votre côté ni du mien. Il a bien calculé pour ce qui me concerne, et ce m'est un bonheur que de voir se multiplier les liens qui m'attachent à votre famille. J'ai six mille francs de rente, sans compter ma pension de retraite. J'assure à votre mère mille écus de douaire; le reste doit appartenir un jour à mon neveu; dites un mot, Madame, et ma fortune entière restera dans votre famille.

» — Dans quelle confusion vous me jetez par vos procédés généreux, dit enfin d'une voix confuse madame Badureau en relevant sa tête qui, pendant cette explication, était restée cachée dans le sein de sa mère : hélas! pourrez-vous jamais pardonner et ma conduite et mes soupçons?

» — Oui, reprit Desroches en souriant, je ferai cet effort; mais il me faut clémence pour clémence; nous avons ici près deux coupables enfans qui n'attendent qu'un mot pour venir tomber à vos pieds.

» — Ah! ne me parlez pas pour une fille ingrate; qu'elle se marie, j'y consens, mais je ne veux plus la revoir.

» — Au contraire, Madame, vous allez lui ouvrir vos bras tout de suite; songez donc que votre colère instruirait le public de sa faute..... et de la vôtre..... »

En achevant ces mots, Desroches fit un signe, et nous vîmes entrer nos jeunes amoureux. Aglaé courut se jeter à deux genoux devant sa mère, qui la repoussa, pour la forme, et la serra bientôt contre son cœur; tandis qu'Edmond sautait au cou du bon Desroches, et répétait, ivre de joie : « Quel bonheur, mon cher oncle, nous voilà tous contens, nous voilà tous d'accord, et nous célébrerons nos deux noces ensemble! »

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

OUVRAGES composant la Collection des Mœurs françaises, anglaises, italiennes, etc., qui se trouvent chez PILLET *aîné, imprimeur-libraire, rue des Grands-Augustins, n° 7.*

commencement du XIX[e] siècle ; faisant suite à la Collection des Mœurs françaises de M. de Jouy ; par M. Colnet, auteur de *l'Art de Dîner en Ville*. Deux volumes in-12, ornés de gravures, vignettes et culs-de-lampe dessinés et gravés par d'habiles artistes. Prix . . . . 7—50

Le même ouvrage, deux volumes in-8°, figures premières épreuves . . . . 12—0

Papier vélin. 24—0

MŒURS ANGLAISES.

L'Hermite de Londres, ou Observations sur les mœurs et usages des Anglais au commencement du XIX[e] siècle ; faisant suite à la collection des mœurs françaises ; par M. de Jouy, membre de l'Académie française. Trois vol. in-12, ornés de gravures, plans et vignettes. Prix . . . . 11—25

Le même, trois vol. in-8°. Prix . . . . 18—0

L'Hermite en Ecosse, ou Observations sur les mœurs et usages des Ecossais au commencement du 19[e] siècle ; faisant suite à la collection des mœurs anglaises. 2 vol. in-12, ornés de jolies grav. et vignettes. Prix. 7—50

Le même ouvrage, deux volumes in-8°. . . 12—0

L'Hermite en Irlande, ou Observations sur les mœurs et usages des Irlandais au commencement du 19[e] siècle ; faisant suite à la collection des mœurs anglaises. 2 vol. in-12, ornés de jolies grav. et vignettes. Prix. 7—50

Le même ouvrage, deux volumes in-8°. . . 12—0

MŒURS ITALIENNES.

L'Hermite en Italie, ou Observations sur les mœurs et usages des Italiens au commencement du XIX[e] siècle ; faisant suite à la collection des mœurs françaises et anglaises. Quatre vol. in-12, ornés de gravures, cartes géographiques et vignettes offrant des vues de lieux et de monumens remarquables. Prix. . . . . 15—0

Le même ouvrage, quatre vol. in-8°, figures premières épreuves. . . . . 24—0

MOEURS ESPAGNOLES.

Madrid, ou Observations sur les mœurs et usages des Espagnols au commencement du XIX[e] siècle, pour faire suite à la Collection des mœurs françaises, anglaises et italiennes. Deux vol. in-12, ornés de gravures et vignettes. Prix . . . 7—50

Le même ouvrage, deux volumes in-8°, figures premières épreuves. . . . . 12—0